

RECUEIL
DE
POESIE



S.

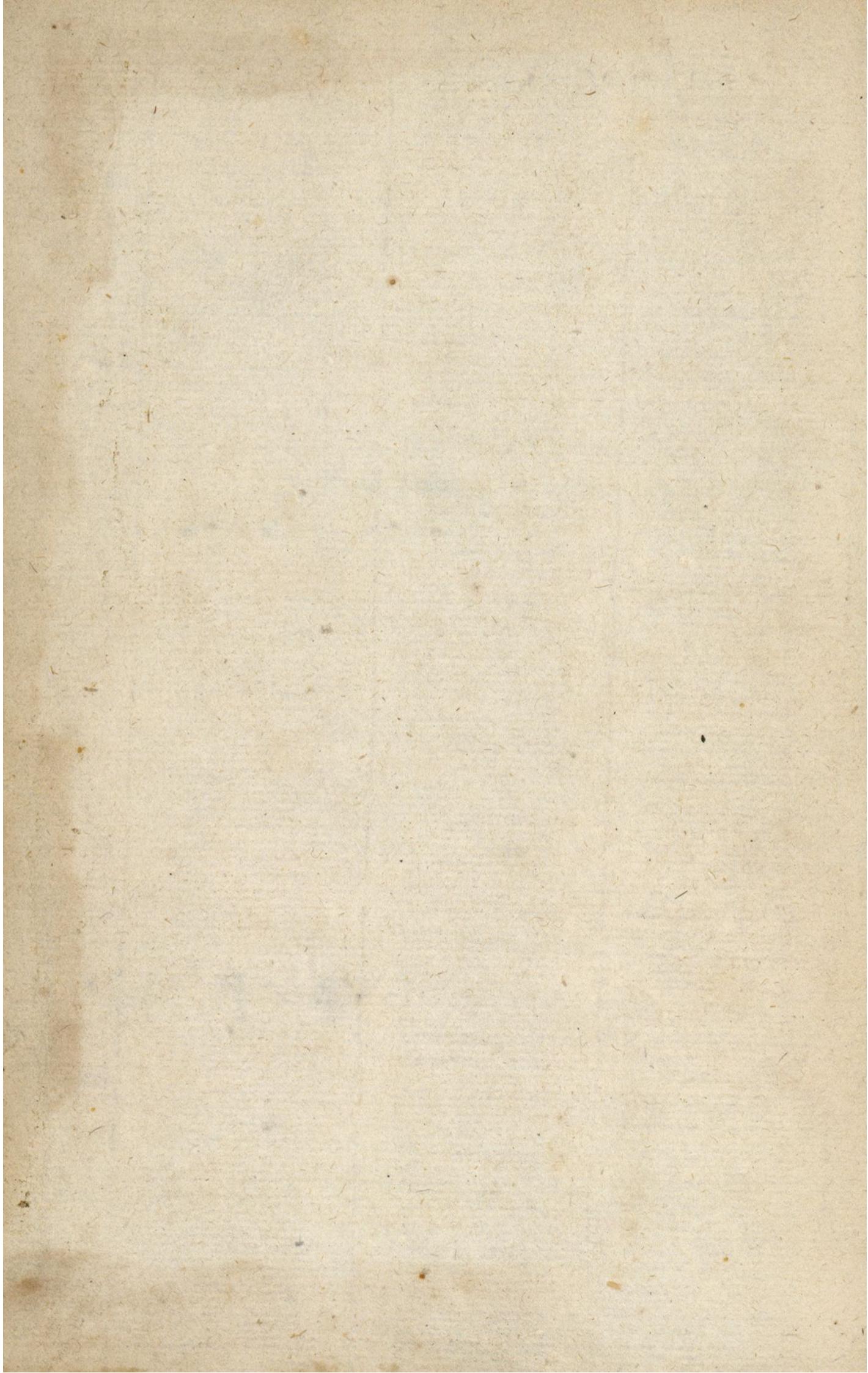
~~17~~

18. 24. 3.

159. 4. - 5. 1. 2. 3. 4. 5.

卷之三

三



POE SIES.

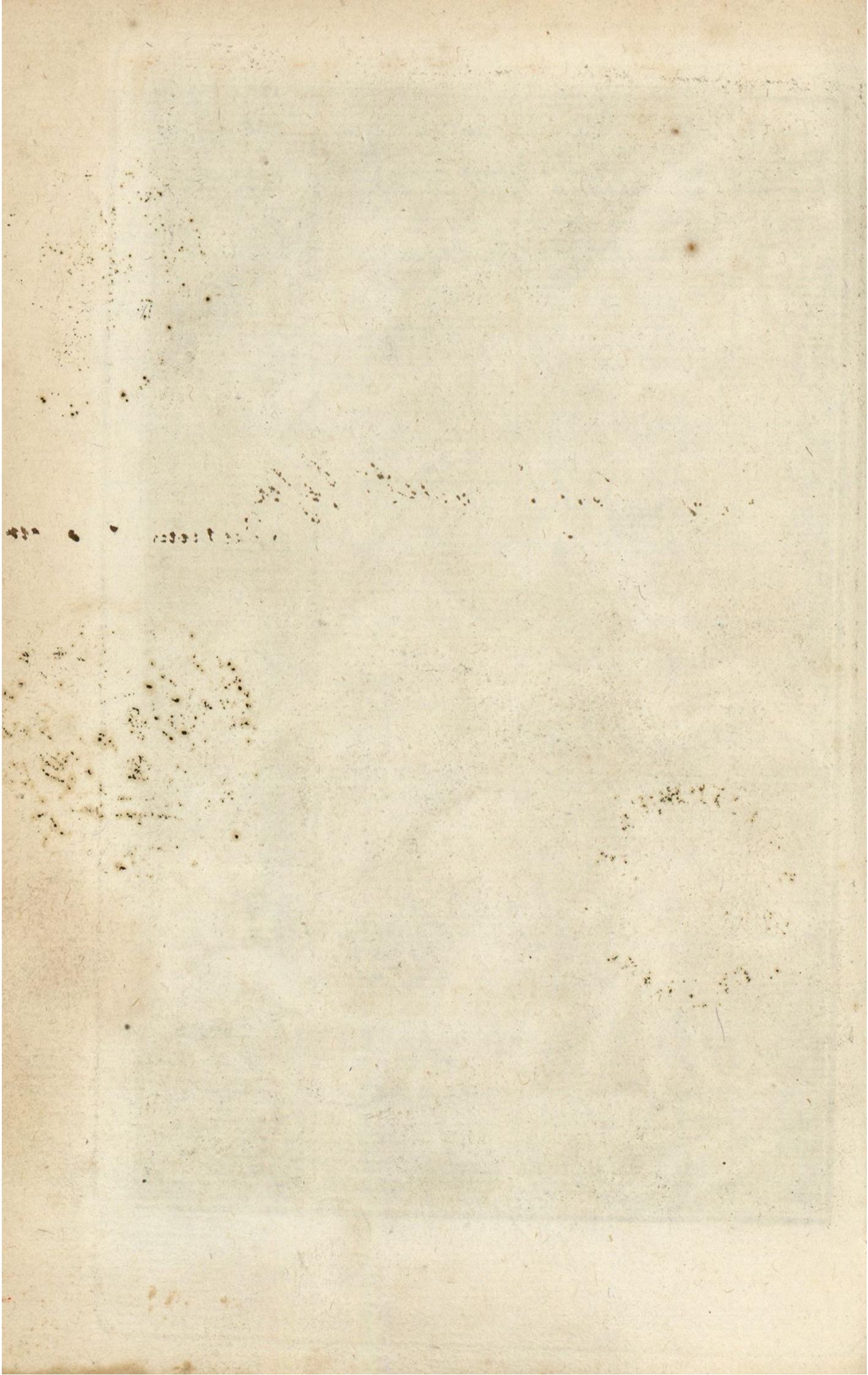
DIVERSES.

Explication du Frontispice.

1. A premiere figure qui est au milieu représente la Muse de l'Auteur qui demande quartier au Génie de Mr. Estienne, qui est après à composer ses ouvrages pour les imprimer ; pour la premiere piece intitulée, *Mr. Estienne, Eh ! ne m'imprimez pas.*
2. Sur le devant M. le petit Dauphin , qui donne sa main à baisser au petit Marquis de Brancas ; il y a une piece sur ce sujet.
3. Dans le coin un Janus chantant & jouant de la Lyre, dont un des visages est couronné de myrthes & de fleurs , & l'autre de lauriers , pour désigner la Piece intitulée *le destin du nouveau siècle* , espece de Prologue d'Opera en Musique sur la Paix & sur la Guerre.
4. Un Génie qui découvre un Pâté , par rapport au Remerciement fait par l'Auteur à M. le Duc du Maine pour vingt-deux pâtes qu'il avoit envoyez aux Journalistes de Trevoux.
5. Un autre Génie qui présente à la Muse un Enfant nouveau né pour tirer son Horoscope. Il y a une piece sous ce titre.
6. Tout au haut un petit Génie tenant *le portrait du Roi de Suede*, par rapport à la piece qui porte ce titre.
7. Un autre Génie qui annonce à la Muse *l'arrivée du Messager du Mans*, que l'on voit dans l'enfoncement avec un bout de la Ville de Paris. Il y a deux pieces sur ce sujet.
8. Une Dame suivie de sa femme de Chambre qui patrouille dans un marais , & qui est vuë par son mari qui est à la fenêtre d'une maison voisine. Pour la piece intitulée *la nouvelle Eve*.
9. Tout haut , *un Chêne & une Epine* ; pour la picce qui porte ce titre.
10. Au bas de la planche , *le Parquet*. Il y a une piece sous ce titre.
11. Au bas dans un coin on voit un morceau de Canevas avec des aiguilles & de la laine pour travailler en Tapisserie ; pour la piece intitulée *le Poète Tapissier*.
12. Dans un autre coin au bas , il y a de petites figures en broderie , pour la piece intitulée , *Les bons hommes de la Chine*.
13. Tout au bas on voit des Coquillages , pour désigner le *bouquet fait de Coquillage* envoyé à M^{gr}. l'Archevêque de Bourges.



131



in 12 L.F. p. 262.

RECUEIL DE POËSIES DIVERSES.



Collég. Parisi. societ. Jesu
ad usum academie



A AMSTERDAM,

Chez PIERRE HUMBERT, Libraire.

M. DCCXV.

REDACTED
DE
POESIE
DIVERS



Chos Gaspard Huet
MAYTELLA

W D E O Z M

AVIS

AVIS DU LIBRAIRE.

JE ne sais si l'Auteur dont je donne les Poësies au Public me sera fort obligé du soin que j'ay pris d'imprimer ses Oeuvres ; mais la maniere dont on m'a assuré qu'ont été reçûës la plûpart des pieces qui composent ce Recueil , lorsqu'elles ont couru manuscrites , me fait esperer que le Public ne m'en sçaura pas mauvais gré. Je les ay euës plus d'un an entre les mains , avant que de me déterminer à les mettre sous la presse , parce qu'on me mandoit de Paris , tantôt qu'on les y alloit imprimer , tantôt que la plûpart l'avoient déjà été séparément , & enfin que les copies qui en courroient étoient pleines de fautes ; de sorte que j'avois lieu de craindre que mon Edition ne vînt trop tard , ou qu'elle ne fût fort défective , quand d'ailleurs elle auroit pu à avoir

avoir la grace de la nouveauté. Le parti que je pris , dans l'irrésolution où j'étois, fut de consulter un de mes amis de Paris , homme distingué dans la belle littérature , & sur-tout bon connoisseur en fait de Poësie. La réponse qu'il me fit , me détermina entièrement à l'impression ; & comme je ne connois point l'Auteur , & que je ne suis pas d'ailleurs assez au fait sur ses Poësies pour pouvoir en rendre compte , j'ay crû qu'au défaut d'une Préface que je ne devois pas attendre de lui , je ne pouvois mieux faire que de mettre icy la réponse que mon Ami fit à ma Lettre , & qui instruira aussi-bien le Lecteur que le pourroit faire une Préface dans les formes. La voici.

A Paris ce Novembre 1714.

TE m'étonne , Monsieur , que vous balanciez tant à imprimer le Recüeil dont vous me parlez ; je puis vous assurer que si M. Estienne avoit la même liberté que vous , il y a long-temps qu'il auroit donné aux Curieux la satisfaction qu'ils lui demandent sur ce point. Il n'est point vrai qu'il imprime ces Poësies , ni même qu'il pense efficacement

ment à les imprimer ; tant par égard pour l'Auteur, qui ne le souhaite pas , & pour qui il a des ménagemens ; que par les difficultez qu'il y renctreroit infailliblement , par rapport aux formalitez qu'il y a à observer sur cela en ce païs-cy , & que vous n'avez pas à essuyer chez vous. Ainsi l'apprehension où vous êtes d'être prévenu dans votre Edition ne doit point vous retenir. A l'égard de la grace de la nouveauté , elle l'aura encore toute entiere ; car quoique la plupart des pieces qui entrent dans votre Recueil , & dont vous m'envoyez la liste , ayant été imprimées séparément , ou répanduës dans des Mer- cures & autres Livres de cette sorte , ce sont tous morceaux détachez qu'on n'a point vu encore rassemblez en un volume. Il y en a d'ailleurs une partie qui est restée manuscrite ; & il me paroît même par votre liste que vous n'avez pas tout , & que de ce côté-là je suis mieux fourni que vous. Je n'y trouve point , par exemple , la piece du Tapissier , ni l'arrivée du Messager du Mans , piece differente de la premiere , qui de ma connoissance courroit déjà il y a plus de dix ans. Vous avez le Chesne & l'Epine , mais vous n'avez pas la réponse que fit l'Auteur à des

à ij vers

vers qu'on lui avoit envoyez sous le nom de son Chesne ; il vous manque encore une autre piece , & je n'en suis pas surpris , car peu de gens l'ont ; c'est une Epître de l'Auteur à un de ses amis qui lui avoit écrit en vers . Je crois même qu'il m'en échape encore quelqu'une ; car quelque soin que j'aye pris de ramasser toutes les pieces de cet Auteur , je ne voudrois pas répondre que je les eusse toutes ; mais dans le dessein que vous semblez avoir de les imprimer , ce que vous ferez au plutôt si vous voulez m'en croire , je n'épargneray rien de mon côté pour vous aider à rendre cette Edition la plus complete qu'il se pourra . Ainsi non-seulement je vous envoirai les pieces qui vous manquent ; mais je m'informeray soigneusement de celles qui peuvent me manquer à moy-même , & j'y ajoutteray de plus celles du même Auteur qu'il pourra faire de nouveau avant que votre Edition soit achevée .

A l'égard de ce que vous me dites des fautes qui peuvent se trouver dans les copies manuscrites que vous avez entre les mains , & qui s'y trouvent en effet , comme on vous l'a fait remarquer en plus d'un endroit , je n'en suis nullement surpris . C'est le malheur de

DU LIBRAIRE. v

de toutes ces petites pieces qui courent de main en main, & que chacun est bien-aise d'avoir, d'etre étrangement défigurées par les Copistes, à la discretion desquels elles sont livrées. Si j'étois sur les lieux, je vous offrirois mes services pour cela ; mais ne pouvant faire mieux, je vous donneray un conseil qui suppléera à ce que je pourrois faire moy-même. Il est impossible que vous n'ayez dans vos cantons quelque homme habile & entendu dans ce qui regarde la Poësie Françoise ; engagez-le à examiner votre Recüeil. Entre les fautes qu'il peut y trouver il y en a de deux sortes. Les premières sont des omissions legeres, ou un mot mis pour un autre, un pied ou une syllabe qui manque à un vers ; ce sont choses qu'un homme du métier peut aisément rectifier. Les seconde sont quand il y a des lacunes, ou des vers entiers qui manquent, &c. en ce cas, faites marquer ces endroits & les pieces où ils se trouvent ; je les rétabliray sur mes copies qui sont exactes, & il faudra que le nombre en soit bien grand, si une feüille de papier ne nous en fait raison.

Je suis si persuadé que vous vous rendrez à mon avis sur l'impression de ce Recüeil,

à iij que

que sans attendre que vous me demandiez mon sentiment sur l'ordre & l'arrangement des pieces qui le composent, je préviens sur cela toutes vos questions. Rien, M. ne vous oblige à les mettre selon le rang d'ancienneté qu'elles peuvent avoir les unes sur les autres, à moins que de deux pieces l'une ne suppose l'autre, comme dans les deux sur le Messager du Mans où celle qui roule sur les plaintes contre sa paresse, doit naturellement passer devant celle qui fut faite au sujet de son arrivée ; hors delà peu importe au Lecteur de sçavoir laquelle a été faite la premiere ou la dernière ; & quand cela impor-teroit beaucoup, il seroit difficile en general de vous donner des lumieres bien sûres tou-chant ce point-là. On pourroit partager le Recueil en deux, en mettant d'un côté les pieces en vers Marotiques de cinq pieds, & de l'autre les pieces en vers de quatre pieds ; car la plupart des vers de l'Auteur se rédui-sent à ces deux especes, & le peu qu'il y en a d'autres s'ajouteroit à la fin. Vous pouvez encore, & c'est l'arrangement qui me plai-roit le plus, mettre d'abord toutes les Epî-tres ; ensuite les pieces qui roulent sur la critique ; & en troisième lieu, le reste des pieces

pieces qui n'entreroient point dans cette première division, ayant seulement égard à les arranger le plus agréablement qu'il se pourroit par rapport à leur étendue & à leur caractère. Mais à quoy vous ne devez point manquer, c'est de mettre à la tête de tout l'Ouvrage l'Epître à M. Estienne ; elle peut tenir lieu de Préface, & ce n'est pas d'ailleurs une des moindres pieces qui soient parties de la plume de l'Auteur. Il la fit il y a environ trois ou quatre ans, à l'occasion d'une Lettre que M. Estienne lui écrivit en Province où il étoit alors, pour le presser de lui permettre d'imprimer ses Poësies. L'Auteur pour toute réponse lui envoya l'Epître dont il s'agit, dans laquelle il développe d'une maniere ingénieuse & enjouée les risques qu'il y a à courre dans l'impression. Cette piece fut mise pour lors dans le Mercure Galant, avec une espece de réponse assez courte, mais fort jolie, de la façon de M. du Fresni qui faisoit le Mercure en ce temps-là.

Au reste, Monsieur, je crois pouvoir vous garantir qu'en imprimant ces Poësies vous ferez plaisir à bien du monde ; on les demande depuis long-tems ; & quoiqu'une infinité de gens les ayent manuscrites, ces sortes
à iiiij d'Ou-

d'Ouvrages font toujours plus de plaisir quand ils sont imprimez ; & je m'imagine avec quelque raison, que sur ce point-là tout le monde est assez fait comme moy, qui lis plus volontiers la lettre moulée que l'écriture. Si vous perdez quelque chose du côté de la nouveauté, en ce que ces pieces qui doivent composer votre Recueil sont connues pour la plupart, vous regagnerez cela d'ailleurs par la certitude du succès dont vous répond l'empressement avec lequel on recherche les pieces de cet Auteur, & l'estime générale où elles sont depuis long-temps dans le Public, dont le jugement sur ces sortes de choses ne porte gueres à faux. Il y a des Ouvrages dont les beautez, quelque touchantes qu'elles soient, ne le sont pas pour tout le monde ; il faut avoir beaucoup d'esprit & d'intelligence pour être en état de rendre justice entiere à leurs Auteurs, & pour connoître tout le prix de leur travail ; ce sont des beautez qui échappent au commun des Lecteurs, & ils ne les connoissent presque que sur la foy d'autruy. Il n'en est pas de même de ces pieces-cy ; j'ay remarqué qu'elles se trouvoient à la portée de tout le monde, & qu'elles étoient également bien reçues

&

& des connoisseurs & de ceux qui ne le sont pas : aussi est-ce l'effet que produiront toujours des Ouvrages du caractère de ceux-cy , c'est à dire , dont le vrai & le naturel font , pour ainsi dire , le fond & la matière ; car leur merite ne consiste pas dans une recherche fort curieuse & fort étudiée pour les choses ; rien de plus simple pour l'ordinaire que les sujets que traite l'Auteur ; on sent bien qu'il ne les a pas cherchez , & que c'est le hazard seul qui les lui a fait tomber sous la main pour la plupart . La même simplicité qui se rencontre dans les sujets , se rencontre encore dans la maniere dont il a coutume de les traiter ; quand je dis simplicité , je n'entends pas une simplicité seche & ennemie des agremens ; il en admet autant qu'aucun autre Poëte , mais il les veut tirez du sujet & proportionnez à la matière , comme il l'a lui-même expliqué si bien dans son Epître sur la décadence du bon goût , lorsqu'il y dit :

Les ornemens , ainsi que de raison ,
Etoient de mise , & l'on pouvoit sans
doute

Cueillir des fleurs quand c'étoit la
aison ,
Mais il falloit les trouver sur sa route.

C'est

C'est en effet la regle qu'il suit : mais quelque rigoureuse & quelque gênante qu'elle paroisse , ses ouvrages n'y perdent rien , en ce qu'il sait si bien choisir sa route , qu'il ne manque jamais d'y trouver des fleurs . Encore ne les prend-il pas à pleines mains ; il a soin de les trier & de les assortir , & il n'en met gueres qu'autant qu'il en faut pour donner du relief à tout le reste .

Mais où il me paroît le plus singulier , c'est dans ce qu'il a scù tirer des sujets qui paroisoient les plus stériles . Telle est la Rhune , par exemple , nom d'un Hermitage situé , à ce qu'il nous apprend , sur la pointe d'une des plus hautes montagnes des Pyrénées . Il s'agissoit précisément de dire quelque chose d'agréable sur l'inclination qu'une Dame de qualité témoignoit avoir pour cette Solitude . Voilà tout le fond du sujet , & sur cela l'Auteur trouve moyen de pousser la pièce à près de cinq cens vers , & de promener l'esprit si agréablement , par la nouveauté , la varieté , & la beauté des images qu'il présente , qu'on se croit encore à moitié chemin , lorsqu'on est déjà arrivé au terme . Quoy de plus neuf & de mieux touché que le portrait qu'il y fait du monde ! quels coups de pinceau !

pinceau ! quels contrastes ! & que tout ce qu'il dit prouve bien que cette variété d'évenemens qui se succèdent dans le monde , est une espece de charme qui nous fait devorer tout ce qu'il a d'ailleurs de désagréable & de rebutant ; on n'aime le monde ni on ne l'estime , on convient même qu'en quelque situation qu'on soit , on a beaucoup à en souffrir , mais on lui passe tout uniquement , parce qu'il nous amuse ; voilà tout ce qui fait le merite du monde auprès de la plupart des gens , & je ne sc̄ais si on a jamais rien dit de plus vrai & de plus instructif sur cette matiere. Ce que je dis icy de la Rhune , je pourrois le dire de l'Horoscope , du Cheyne & de l'Epine , des Pâtez , des De profundis & de plus des trois quarts des pieces de votre Recueil , & en particulier des deux du Messager du Mans. Je ne crois pas que ce soient celles dont l'Auteur fasse le plus de cas , & elles sont peut-être des moindres pour la regularité de la versification : mais il y a tant de fécondité pour l'invention , tant de variété pour les chutes , & des saillies d'imagination si neuves & en même temps si naturelles , que je ne suis pas surpris qu'elles ayent été aussi applaudies qu'elles l'ont été , même

même par des gens d'un goût fort délicat.

L'Auteur nous donne une idée bien sensible de la délicatesse & de la justesse du sien dans celles de ses pieces qui roulent sur la critique, & que je vous conseille de mettre ensemble ; telles sont la Valise de l'Auteur, l'Epître sur la décadence du bon goût, son Apologie, le Grand Prevôt du Parnasse. Dans la premiere il fait la critique des principaux Poëtes Latins, mais une critique tres-sensée & tres-instructive : elle me paroît sur-tout fort propre à ramener beaucoup de jeunes gens qui se laissent trop surprendre au brillant d'Ovide, & je ne trouve rien de plus judicieux que les deux vers par lesquels l'Auteur termine le parallelle qu'il fait d'Ovide & d'Horace :

J'étois pour Ovide à quinze ans,

Mais je suis pour Horace à trente.

Ce n'est en effet qu'après que l'esprit a muri qu'on donne à ce dernier la préférence sur l'autre, qui a ordinairement nos premières inclinations. Dans la jeunesse on a trop peu d'experience pour goûter beaucoup un Auteur dont toutes les reflexions sont le fruit d'un jugement mur qu'un long usage a formé ; au lieu que la vivacité, & si je pose dire, la volubi-

volubilité d'Ovide, souvent trop jeune dans ses pensées, entraîne aisément des gens qui se retrouvent eux-mêmes dans son caractère.

Mais à mesure que la raison prend le dessus sur l'imagination, Ovide déchoit & Horace s'accredit. Je ne m'étendray point davantage ni sur cette pièce ni sur les autres pièces critiques du même Auteur, mais je vous diray en general qu'elles me paroissent tres-propres à former ce goût sain & délicat qu'on aime dans les Ouvrages.

J'oubliais à vous dire, Monsieur, qu'une des choses qui fera le plus de plaisir dans l'édition de votre Recueil, est le nombre de pièces en vers Marotiques qui s'y trouve, & qui en fait près de la moitié. C'est une espece de Poësie qui est fort à la mode aujourd'huy, quoiqu'on ne convienne pas généralement de ce qui doit faire & de ce qui fait réellement son véritable caractère. Marot étoit un Poète qui pensoit naïvement, & qui écrivoit d'une maniere tres-naturelle ; mais il vivoit dans un temps où l'on ne parloit pas aussi bien qu'on parle aujourd'huy. Son langage, quoique fort poli pour le regne de François Premier, ne l'est plus pour le nôtre, la langue a vieilli ; mais malgré ce desa-

desavantage, Marot non seulement s'est conservé à la faveur du vrai & du naturel qui regnent dans ses Poësies, mais il a fait en quelque sorte la fortune de beaucoup de vieux mots qu'on emprunte volontiers de lui; & il les a si bien mis en honneur, que loin de les éviter, on les recherche, & qu'on les emploie même à titre d'agrémens. Il y a pourtant des ménagemens à garder sur cela, & je crois qu'on ne doit user de cette espece de licence qu'avec quelque réserve. Ce qu'il y a de vrai, c'est que comme il est bien plus aisè de l'imiter dans ce qui regarde le langage, que dans la finesse & la naïveté des pensées, bien des gens ont plus donné dans le premier que dans le second. Pour l'Auteur de votre Recüeil il paroît se borner à imiter Marot dans ce qui regarde le tour & l'ordonnance de ses pieces, & la simplicité naïve de ses pensées, & il est d'ailleurs fort réservé à l'imiter dans le langage. Je ne vous dissimuleray point que le parti qu'il a pris est fort de mon goût, & que si je voulais écrire dans le stile de Marot, je suivrois le même plan. Car il me paroît que pour imiter ce Poëte, il faut écrire comme il auroit écrit s'il eût vécu dans ces derniers temps.

temps. Il n'est pas bien de mettre le Lecteur dans la nécessité de consulter les anciens Dictionnaires François pour entendre ce qu'on lui dit : ceux qui croient être Marotiques en employant des termes surannez & aujour-d'huy inintelligibles, se trompent selon moy, & je leur dirois volontiers ce qu' Armande dit à sa sœur dans les Femmes Scavantes de Moliere au sujet de leur mere :

Et ce n'est point du tout la prendre pour modele,

Ma sœur, que de tousser & de cracher comme elle.

Ce n'est point non plus prendre pour modele Marot , que d'affecter des termes vieillis qu'il a employez dans son temps , parce qu'ils avoient cours alors , mais qu'il se donneroit bien de garde d'employer aujourd'huy que l'usage les a en quelque sorte dégradez. L'Auteur de votre Recueil a bien marqué dans son Apologie à quoy il s'en tenoit sur cela , lorsqu'il dit en parlant de cet ancien Poète François :

Et si j'en ay quelque chose herité ,
C'est un vernis de sa naïveté.

Entre celles de ces pieces qui n'ont jamais été imprimées , la nouvelle Eve est une des meilleures ,

meilleures, & qui suffiroit seule pour faire rechercher votre Edition; car cette piece est bien plus rare que les autres, & je ne scâis comment vous avez pû l'avoir. L'Auteur y fait voir, aussi-bien que dans l'Epître sur les pâtes & dans la piece adressée à M. le Dauphin au sujet de son avanture avec le petit de Brancas, que l'art de narrer n'est pas un de ses moindres talens. Il paroît n'être pas moins entendu à donner une loüange fine & délicate. Celles qu'il fait entrer dans ses vers sont presque toujours indirections, & se rencontrent si naturellement sur son chemin, que quelque peine que notre malignité naturelle nous fasse trouver à entendre louer autruy, on lui pardonne aisément celles qui lui échapent; je dis qui lui échapent, parce qu'il les place si à propos & avec tant d'art, qu'elles semblent véritablement lui échaper.

Mais je ne m'apperçois pas que le goût que je me sens pour cet Auteur, & l'envie que j'ay que vous imprimiez le Recueil que vous avez de ses pieces, me fait allonger ma Lettre plus que je ne le voulois. Ainsi sans entrer sur cela dans un plus grand détail, je vais finir en vous faisant le caractere de ses Ouvrages, du moins tel que je l'ay conçue.

Je

Je vous diray donc que les pensées en sont justes & vraies, communes pour le fonds, mais toujours exposées sous des jours qui leur donnent un air de nouveauté & quelque chose de piquant; jusques-là que les proverbes les moins relevez y sont mis en œuvre, & enchaßez si agréablement, que loin de choquer, ils y font une beauté. Ce que j'aime encore dans ces pieces, c'est que l'Auteur y parle toujours raison, & que ce qu'il dit dans ses vers est si sensé, & même si moral, que quand ce seroit de la prose, l'esprit ne laisseroit pas d'être content; j'appuye d'autant plus volontiers sur ce point, qu'il me paroit que plusieurs de nos Poëtes pechent par cet endroit, & que quand on vient à examiner le fond de leurs pieces, & à les dépouiller des ornemens que la cadence, la rime & la magnificence des termes leur prêtent, elles ne peuvent presque plus se soutenir. Celles-cy au contraire ayant tout ce qu'il faut pour se soutenir d'elles-mêmes, sont d'ailleurs embellies par une versification aisée, naturelle, coulante, accommodée au sujet, & par une fécondité, une recherche, une délicatesse, une netteté d'expression, & si j'ose le dire, une legereté de pinceau qui plaît infiniment.

¶ Mais

Mais ce qui fait le principal agrément des Ouvrages de cet Auteur , c'est l'enjouement qui y domine , & personne de ce côté-là n'a mieux profité de la leçon qu'a donné feu M. Despreaux dans son Art Poétique , quand il a dit :

Imitez de Marot l'élegant badinage.
Il l'imita effectivement dans ses vers , mais avec une noblesse & une dignité qu'il scroit répandre jusques sur les choses qui en paroissent le moins susceptibles , & en même temps avec une discretion , une réserve & une retenuë qu'on ne scauroit assez estimer . Aussi puis-je vous dire par avance , qu'un des endroits qui fera le plus rechercher ces pieces , est l'agrément innocent qui y regne ; c'est en effet un des genres de Poësie qui nous manque le plus . La plupart des Poësies enjouées que nous avons sont pour l'ordinaire si licencieuses , qu'il y a toujours beaucoup de danger à les lire , & on aime mieux se priver du plaisir qu'elles pourroient faire , que de s'exposer à en courir les risques ; c'est ce qu'on n'aura point à craindre dans celles-cy , qui d'ailleurs sont pleines d'un enjouement infini , & fort capables de plaire aux honnêtes gens . Je finiray par-là , Monsieur , en vous assurant

rant que quelque longue que soit ma Lettre, je ne regreteray pas le temps qu'elle m'a coûté, si vous vous déterminez, comme je l'espere, à l'Edition que je vous conseille, & à laquelle je voudrois pouvoir vous forcer.

Voilà ce que m'écrivit l'Ami dont j'ay parlé, & ce qui me détermina à l'impression de ce Recueil. Je souhaite, pour le succès de cette Edition, que le Public soit aussi favorablement prévenu que lui en faveur des pieces que je lui donne. Quoique je n'ignore pas qui en est l'Auteur; mon Ami ayant affecté de ne le point nommer dans la longue Lettre qu'il m'a écrite sur ses Ouvrages, j'ay crû que je lui devois le même égard; s'il me veut du mal de n'avoir pas pris pour moy ce qu'il dit à M. Estienne dans la piece qui a pour refrein :

Monsieur Estienne, hé ! ne m'imprimez pas, il me fçaura gré du moins de l'attention que j'ay euë à ne le point désigner, & à ne le faire paroître qu'incognito.

J'aurois voulu pouvoir mettre l'Extrait Latin qui suit, aussi bien que sa tra-
é ij duc-

duction , devant la piece de la nouvelle Eve ; mais l'impression étoit déjà finie lorsque j'ay reçû ce morceau. J'avois demandé à mon Ami de Paris , si la citation qui étoit à la tête de la nouvelle Eve , étoit supposée & faite à plaisir , ou si elle avoit effectivement quelque chose de réel. Il avoit oublié à me répondre sur cet article , ou peut-être avoit-il différé à le faire , jusqu'à ce qu'il eût pu s'en éclaircir. Plusieurs mois après , & lorsque je n'y pensois plus , cet Ami m'envoya l'Extrait suivant , avec la traduction qui y est jointe ; en me marquant , que je ferois bien d'insérer l'une & l'autre dans mon Recueil , pour déabuser plusieurs personnes qui croyoient que la piece étoit toute de l'invention de l'Auteur. J'ay suivi son conseil , & je l'ay ajoutée icy.

*EX ILLUSTRIVM
Miraculorum & Historiarum memo-
rabilium Libris Cæsarii Heisterbach-
ensis, Ordinis Cisterciensis.*

Capite 76. Libri IV.

HENRICUS DE VUIDA miles fuit dives valde, habebat autem uxorem nobilem ac dilectam. Die quadam dum sermo inter eos haberetur de culpa Euæ, cœpit illa, ut mos est mulieribus, eidem maledicare, & de inconstantiâ judicare animi, eo quod pro modico pomo, gulæ suæ satisfa- ciens, tantis pœnis ac miseriis omne genus humanum subdidisset. Cui maritus respon- dit: *Noli illam judicare, tu fortasse in tali tentatione fecisses simile. Ego volo tibi ali- quid præcipere, quod minus est, & propter amorem meum minimè poteris custodire il- lud.* Respondente illa: *Quod est mandatum?* Subjunxit miles: *Ut die illa quæ balneata fueris, paludem curiæ nostræ nudis pedibus non ingrediaris: aliis diebus, si libet, in- tres.* Erat enim aqua putens, & fimoſa,

ex totius curiae fôrdibus collecta. Illa subridente, & præcepti transgressionem abhorrente, subjunxit Henricus: *Volo ut pœnam addamus, si tu obediens fueris, quadraginta marchas à me recipias; sin autem, totidem mihi solvas: & bene placuit ei: Ille verò, ipsa ignorantia, secretos custodes paludi adhibuit. Mira res! Ab illâ horâ Matrona tam honesta & verecunda nunquam per curiam transire poterat, nisi ad prædictam paludem respiceret, & quoties balneabatur, toties de eâdem palude tentabatur.* Die quâdam exiens de balneo, dixit pedissequæ suæ: *Nisi ingressa fuero paludem illam, moriar; statimque succingens se cum circumspexisset, & neminem videre putaret, comitante ancillâ, aquam illam fætidam usque ad genua intravit, & hoc illucque deambulando bene concupiscentiæ suæ satisfecit. Quod statim nuntiatum est marito ejus.* Ille gaudens, mox eam vidit, & ait: *Quid est Domina: fuistisne hodie balneata?* Respondente illa: *Fui, adjecit: in dolio, vel in palude?* Ad quod verbum confusa tacuit, sciens eum suum excessum non latere. Tunc ille: *Ubi est, Domina mea, constantia vestra, obedientia vestra, jactantia vestra?* Evà
vilius

vilius tentata fuistis, tepidius restitistis,
turpius cecidistis. Reddite ergo quod debetis.
Et cum non haberet illa quod solveret, omnia
vestimenta ejus pretiosa tulit, & per di-
versas personas distribuit, sinens eam per
aliquod tempus bene torqueri.

TRA D U C T I O N.

UN Gentilhomme fort riche nommé HENRY DE VIDA, avoit époussé une femme de condition, qu'il cherissoit extrêmement. Il arriva qu'un jour comme ils s'entretenoient ensemble, le discours tomba sur la chute d'Eve. La Dame, selon l'ordinaire des femmes, se mit à donner mille maledictions à Eve, & à blâmer son imprudence & sa sottise, d'avoir à l'appetit d'une chetive pomme réduit le genre humain à la servitude pénible où il se trouvoit. Mon Dieu! ne la blâmez pas si fort, lui dit le mary; vous en auriez fait autant à sa place. Je veux, ajoûta-t-il, vous faire une défense, & même en matiere bien moins sujette à tentation, & je suis sûr que quelque consideration & quelque amour que vous ayez pour moy, vous ne laisserez

ē iiij pas

pas de passer par dessus. Voyons donc, dit-elle de quoy il s'agit. Tout ce que j'exige de vous, dit le Gentilhomme, c'est que les jours que vous vous serez baignée, vous vous abstenez au sortir du bain d'aller tremper vos pieds nuds dans notre mare ; pour les autres jours que vous n'aurez pas pris le bain, permis à vous d'en user comme il vous plaira. Or il faut sçavoir qu'il y avoit, attenant de l'endroit où elle prenoit le bain, une espece de mare, ou pour mieux dire, un bourbier qui étoit comme l'égoût de toutes les ordures de la basse-cour. La défense parut d'autant plus plaisante à la Dame, que l'idée seule de tremper ses pieds dans une eau si sale & si infecte lui soulevoit le cœur. Le mary la voyant rire à sa proposition, lui dit : Ce n'est pas tout, il faut convenir d'une amande. Je m'engage à vous payer quarante marcs d'argent, si vous observez ma défense ; mais vous me les payerez réciprocquement, si vous la transgressez. Elle en tomba d'accord, & le mary à son insçû apposta des gens pour observer ce qui se passeroit à cet égard. Chose étran-

ge !

ge! depuis la gageure faite, cette Dame si bien née & si sage ne pouvoit plus traverser la cour sans jettter en passant quelque œillade à la dérobée sur la mare; & toutes les fois qu'elle sortoit du bain, il lui prenoit une demeaison violente de s'y aller rafraîchir. Enfin un jour ne pouvant plus y résister, elle dit à sa femme de chambre: Non, je n'y tiens plus, & si je n'entre dans la mare, il faut que j'en meure. En disant cela elle retrouffe ses jupes, & après avoir regardé tout à l'entour si on ne l'observoit point, lorsqu'elle crût n'être vuë de personne, elle entra dans la mare jusqu'aux genoux avec sa femme de chambre, & y patrouillant de côté & d'autre, elle satisfit pleinement son envie. Le mary le scût aussi-tôt, & ravi du succès de son épreuve, il vint où étoit sa femme, & lui dit en l'abor-
dant: Eh bien, Madame, avez-vous pris le bain aujourd'huy? Oüy, répon-
dit-elle: Dans la mare, ajouta-t-il, ou dans la cuve? Elle rougit à ces mots, voyant bien que son mary étoit instruit. Oh, oh! reprit-il, & qu'est donc deve-
nuë

nuë votre résolution, votre complaisance pour moi , & cet empire sur vous-même dont vous vous vantiez si fort ? Mise à une épreuve moins capable de tenter que ne le fut la pomme d'Eve , vous résistez plus foiblement , & succombez plus grossièrement ? Allons il faut payer , puisque vous avez perdu. La Dame n'ayant pas de quoy satisfaire , le mary saisit la garde-robe , & partageant ses beaux habits à differentes personnes , la laissa pendant quelque temps dans l'inquiétude & dans la peine , pour lui faire expier sa faute.

Comme j'étois aux dernieres feüilles de mon Edition , je reçus la Lettre suivante de la même personne qui m'avoit écrit les précédentes. Je fus d'abord alarmé de la nouvelle qu'elle me mandoit du nouveau Recueil de Poësies qui commençoit à paroître , & où l'on avoit fait entrer quelques-unes de celles qui composent ce volume-cy ; mais l'exposé qu'il me faisoit en même temps de la maniere dont on les avoit défigurées , me rassura tout à fait : de sorte que cet incident , à quoy je ne m'attendois pas , loin de

de me faire regretter les avances que j'avois faites, ne servit qu'à m'animer davantage à achever au plutôt mon impression. Car je crus être en droit de conclure deux choses de tout ce qu'on m'écrivoit; la premiere, que puisqu'on avoit fait entrer dans le nouveau Recueil une partie des pieces qui composent celui-cy, il falloit qu'elles fussent autant en réputation que mon Ami me l'avoit mandé; & qu'ainsi je ne risquois rien en les donnant au Public. La seconde, qu'étant défigurées au point qu'on me marquoit qu'elles l'étoient dans ce nouveau Recueil, mon Edition où on les trouveroit & plus complètes & plus correctes, viendroit encore à temps & n'en souffriroit en rien; c'est ce que me donna lieu de juger la Lettre dont je parle, & que je rapporte icy pour la satisfaction du Lecteur, qu'elle mettra mieux au fait que tout ce que je pourrois dire.

A Paris ce 13. de May 1715.

*TE vais vous allarmer, Monsieur, par la
nouvelle que j'ay à vous apprendre, & que
je suis bien-aise pourtant d'être le premier à
vous*

vous mander. Il paroît icy depuis trois jours un nouveau Recüeil de Poësies imprimé à la Haye, ou sey disant tel, sous le titre de Nouveau choix de Pieces de Poësie, chez Henry Van Bulderen, &c. en deux volumes in-12. mais deux volumes pourtant qu'on pourroit absolument mettre en un, qui ne feroit gueres que 500 pages. Vous me direz: en quoy cela m'interesse-t-il? Donnez-vous un peu de patience & je vais vous l'apprendre. C'est que dans ce Nouveau choix on a fait entrer plusieurs des pieces qui doivent composer votre Recüeil, & qu'ainsi vous êtes prévenu du moins en partie; & pour ne vous rien dissimuler, j'ajouteray que le tout va bien à un tiers des pieces que vous avez. Je m'attends que vous allez bien gronder contre moy de vous avoir engagé à cette impression; & moy je gronderay contre vous d'avoir tant tardé à executer ce que je vous conseillois, & d'avoir donné à d'autres le loisir de vous prévenir. Si vous aviez fait la chose dès l'année passée, comme je vous en pressois, vous vous seriez épargné ce chagrin; mais cependant comme il y a remede à tout, fors à la mort, ne vous desesperez pas pour cet accident, qui au bout du compte

ne se trouve pas aussi fâcheux pour vous , que vous l'aurez crû d'abord ; car je suis bien-aise de vous rassurer un peu après vous avoir effrayé. Il est bien vrai qu'on a inseré dans ce Nouveau choix plusieurs des pieces que vous imprimez ; mais soit qu'on ait eu de mauvaises copies , soit que l'Auteur du Recueil ait jugé à propos de faire de son chef des changemens & des retranchemens dans ces pieces , soit tous les deux ensemble ; je les ay trouvées tellement alterées , estropiées & défigurées dans ce Recueil , que je ne les y ay point reconnuës , & que l'Auteur lui-même aura de la peine à s'y reconnoître. Premièrement , il n'y en a point où il ne se trouve un tres-grand nombre de fautes , je ne dis pas de ces fautes d'impression ausquelles un Lecteur intelligent peut suppléer par lui-même ; mais de celles qui font tort au sens , & qui rendent inintelligible l'endroit où elles se rencontrent , comme il arrive sur-tout quand un vers entier est oublié. Je ne vous en apporte qu'un exemple pour vous rendre la chose plus sensible , & cet exemple sera tiré de l'Horoscope , la premiere des pieces qu'on a mises dans le Nouveau choix page 103. Voici quatre vers de la page 108.

Le

Le sage instinct qui les éclaire
Est plus sûr sans comparaison
Que la raison qui le fait taire
D'avancer toujours la saison.

Expliquez-moy, je vous prie, ce que signifient ces deux derniers vers ; on n'y entend rien, & cela parce qu'on a sauté un vers qui étoit entre ces deux, & que je trouve dans ma copie imprimée chez Estienne, où il y a,

Que la raison qui le fait taire,
Et dont on se fait une affaire
D'avancer toujours la saison.

Je ne vous cite que cet exemple, parceque c'est le premier qui se rencontre ; mais je vous suis garant qu'il n'y a aucune de ces pieces où il n'y ait plusieurs fautes de cette force. J'y trouve encore quelque chose de pire, c'est la liberté qu'on s'est donné de changer & d'alterer plusieurs endroits de ces pieces, & de supprimer des quatre, huit & douze vers de suite, & même plus quand on l'a jugé à propos, & tout cela si mechaniquement, que quand l'Auteur du Nouveau choix ne m'apprendroit pas dans sa Preface qu'il n'est point Poète ; la maniere dont il s'y prend pour couper une periode de vers, sans autre attention qu'à

qu'à faire quadrer regulierement les rimes , suffiroit seule pour me convaincre qu'il n'a pas l'oreille bien délicate en fait de Poësie , & qu'il n'en connoît pas assez l'harmonie . Je ne sais pas si ces retranchemens seront du goût de l'Auteur , mais je vous avoue qu'ils ne sont point du tout du mien , & je ne conçois pas surquoy fondé un faiseur de Recüeil s'attribue le droit de changer & de supprimer dans les pieces d'autruy ; permis à lui de ne les pas employer , mais dès qu'il les emploie , il doit nous les donner telles que l'Auteur les a faites . Dira-t-il que ces retranchemens ne font que du bien aux endroits où on les a faits ? du moins faut-il qu'il le pense de la sorte ; quand cela seroit , chacun est maître de son bien , & peut se rendre ridicule à ses risques : mais je crois que sur cela le Public s'en fiera autant à l'Auteur des pieces mêmes , qu'à celui qui s'est avisé de les reformer . Il est permis à tout Lecteur de blâmer dans un Ouvrage ce qui lui déplaît ; mais d'y retrancher à son gré , d'y faire des alterations & des changemens , & par-là de gâter , d'estropier , de défigurer , & de dégrader en quelque sorte des pieces , comme on l'a fait icy , c'est ce qui est contre toute bonne police littéraire ;

xxxij AVIS DU LIBRAIRE.

raire ; & c'est en quelque sorte faire de la fausse monnoye sur le Parnasse. De tout cela, Monsieur, je tire une conséquence certaine ; c'est que votre Recüeil sera tout aussi neuf & aussi recherché que si aucune des pieces qu'il contient ne se trouvoit dans le Nouveau choix. Vous n'êtes point encore prévenu ; mais expediez promptement votre Edition, de crainte que d'autres ne vous préviennent, & ne le fassent à meilleur titre. On m'apporta hier des Intermedes mis en musique par Campra, & qu'on dit être du même Auteur ; je vous les envoie pour en faire tel usage que vous jugerez à propos.

Je viens de lire dans la seconde partie du Nouveau choix p. 172. une Lettre en vers à Madame la Presidente de C**, qui est une de celles qui entrent dans votre Recüeil, & qui est de 120. vers. On en a retranché dans le Nouveau choix plus de 40. c'est à dire, plus du tiers. Jugez par-là des autres. Je suis, &c.



EPITRE I.



E P I T R E I.

A

MONSIEUR ESTIENNE

Libraire de Paris,

Sur ce qu'il avoit prié l'Auteur de lui permettre d'imprimer ses Poësies.



MONSIEUR Estienne, eh ! ne m'imprimez pas.
Au nom de Dieu quartier, Monsieur Estienne.
Jamais en rien , vous le scavez, helas !

Ne vous fis tort , au moins qu'il me souvienne,
Et si l'ai fait , encor , posez le cas ,
Gardez-vous bien que rancune vous tienne ;
Les rancuniers sont mal menez là bas ;
Si ne voulez que tel mal vous avienne ,
Pardonnez moi d'une ame bien Chrétienne ,
Monsieur Estienne , eh ! ne m'imprimez pas.

A

Je scçai, qu'en l'art de bien mouler un livre ;
Vous égalez ces Estiennes fameux
Que vous comptez au rang de vos ayeux ,
Et qui dans vous commençant à revivre ,
Nous font trouver dans un de leurs neveux
Ce que leur siècle a tant loué dans eux ;
Mais quand bien même , en dépit de la Parque ;
Pour m'imprimer , revenant sur leurs pas ,
Ils se pourroient échaper de la barque ,
Où tous mortels vont après leur trépas ,
Fût-ce Robert , ou fût-ce Charle Estienne ,
Je lui dirois toujours la même antienne ,
Monsieur Estienne , eh ! ne m'imprimez pas.

Ne croyez pas qu'un chagrin misanthrope
Me fasse ici le prendre sur ce ton ,
J'aime la gloire en enfant d'Helicon ;
Mais tel souvent après elle galope ,
Dont le Pegase à chaque moment chope ,
Et qu'elle fuit , comme on fuit un larron ;
Je la connois , j'ai fait son horoscope ,
Quand on dit oui , la quinteuse dit non .
Or s'il vous plaît en pareil accessoire
Irois-je faire un procès à la gloire ?
Procès sur quoi ? D'ailleurs , c'est un grand cas
Si par procès la Dame s'apprivoise ;

Mais faisons mieux , & pour éviter noise ,
Monsieur Estienne , eh ! ne m'imprimez pas.

Vous me direz : Cela vous plaît à dire ,
Je sc̄ai le cas qu'on fait de vos écrits ,
Les ai souvent oùi priser & lire ,
Par maints quidams , soi disant beaux esprits ;
La presse est grande à les faire décrire ,
Or mieux vaudroient moulez que manuscrits .
Graces vous rends de votre courtoisie ;
Car c'est de vous que part le compliment ,
Honteux serois de mentir si crûment
A mon profit , de vous c'est Ambroſie
Que je savoure assez bénignement ,
Mais que mes vers soient bonne marchandise ,
Comme prêchez , ou de mauvais alloi ,
Comme entre nous me le paroit à moi ;
Quand seroit vrai qu'à Paris on les prisē ,
Ne laisserois de vous dire tout bas ,
Pour des raisons que trouverez de mise ,
Monsieur Estienne , eh ! ne m'imprimez pas.

Quelque parfait que puisse être un ouvrage ,
En l'imprimant on lui fait mauvais tour ;
Presque toujours il en reçoit dommage ,
Maint en ai vu se hâler au grand jour ;
Sur quoi souvent à par moi je recèle :

Petit écrit donné sous le manteau ,
Qu'on se dérobe , & qui vient par bricole ,
Ou bien moulé chez Pierre du Marteau ,
Fût-il mauvais , nous paroît toujours beau ,
Et pour l'avoir on ne plaint la pistole ;
Qu'il cesse d'être & secret & nouveau ,
On n'en voudra débourser une obole .
J'ai ce sonnet , mon voisin ne l'a pas ,
Voilà par où le sonnet m'a scû plaisir ,
Ce point de vûë en fait le grand appas ;
Est-il public , n'en fait-on plus mystere ?
Il perd son sel dès-lors , & tombe à bas .
Monsieur Estienne , eh ! ne m'imprimez pas .

Vers manuscrits souffrent des négligences
Qu'à vers moulez on ne pardonne pas ,
Dans les premiers on les nomme licences ,
Là tout s'excuse & se passe au gros fas ;
Dans les seconds la moindre tache est crime ,
Point de quartier de la part d'un Lecteur ,
Qui sur le tour , la cadence & la rime ,
Ne fait jamais nulle grace à l'Auteur .
Tant que mes vers sous la simple écriture
N'étant moulez , ni reliez en veau ,
Dans les réduits iront *incognitò* ,
Pour eux ne crains de fâcheuse ayanture .

La pitié seule , en dépit des malins ,
Garantira ces pauvres orphelins ,
De coups de bec : mais sur votre boutique
Si me mettiez jamais en rang d'oignon ,
Point ne seroit de petit compagnon ,
Point de grimault qui ne me fit la nique ,
Tels en sçavez qu'on a mis en beaux draps .
Monsieur Estienne , eh ! ne m'imprimez pas ,
Dès qu'à Paris on affiche un ouvrage ,
C'est le tocsin que l'on sonne sur lui ;
Gens du métier , à qui tout fait ombrage ,
Et toujours prêts à donner sur autrui ,
Pour l'accabler l'attendent au passage .
Nouvel Auteur qui se met sur les rangs ,
A son debut doit compter , s'il est sage ,
De bien payer à ces petits Tyrans
Sa bien-venuë & son apprentissage ;
Pour les lauriers , & la gloire & l'encens ,
Qu'aux siens Phœbus assigne pour tout gage ;
Qu'il ne prétende être admis à partage ,
Leur part en souffre , & c'est , selon leur sens ,
Soupe de pain qu'on ôte à leur potage .
Sur ce pied-là que de gens sur les bras !
Leur tenir tête , & montrer si bon visage ,
Seroit le mieux si j'ayois du courage ;

Mais il me manque , & je crains les combats.

Monsieur Estienne , eh ! ne m'imprimez pas.

Je le vois bien , contre toute avanture
 L'espoir flateur du débit vous rassure ;
 Car encor bien que soyez gracieux ,
 Point ne croirai , soit dit sans vous déplaire ,
 Qu'alliez vous mettre en frais pour mes beaux yeux .
 Si le faisiez , ne seriez bon Libraire.

Mais s'il avient , comme tout se peut faire ,
 Que mes écrits , par un triste destin ,
 Triste pour sûr , mais assez ordinaire ,
 De la boutique aillent au magasin ,
 Et que de là moisis dans la poussiere ,
 Ils soient enfin livrez à la beurriere ,
 Et tout en bloc vendus pour un douzain ;
 Qu'en diriez-vous ? Ce seroit bien le pire ,
 Vous en seriez pour nombre de ducats ;
 Et quant à moi , je n'en ferois que rire ,
 En vous disant , avoys je tort de dire ,
 Monsieur Estienne , eh ! ne m'imprimez pas.

Mais supposons , contre toute apparence ,
 Que lesdits vers , puisqu'ainsi vous le plaît ,
 Par la faveur d'une heureuse influence ,
 Seront prisez & vendus , qui plus est ;
 Je ne dis pas que ne soit quelque chose ,

Force Ecrivains s'en contenteroient bien,
Et puis de gloire une petite dose
Chez les Rimeurs ne gâta jamais tien :
Mais croyez-vous quoique l'ouvrage plaise,
Que l'on n'ait rien d'ailleurs à discuter,
Et que l'Auteur en soit plus à son aise ?
J'ai vû , pour moi , bien des gens en douter ;
Maints en connois qu'on a menez bien roide ,
Et comme on dit , plus vite que le pas ;
Chat échaudé, croyez-moi, craint l'eau froide ,
Monsieur Estienne, eh ! ne m'imprimez pas.

Pour ces raisons , & pour bien d'autres causes ,
Que sur ce point je pourrois alleguer ,
Mes petits vers resteront lettres closes ,
Et vous plaira ne les point divulguer.
De mon vivant ne veux les voir paroître ,
Quand serai mort , alors ferez le maître ;
Si demandez quand sera , vous dirai ,
Que ce sera le plus tard que pourrai ;
Vous convient donc un peu de tems attendre ,
Et vous prendrez , je vois , le tout en gré ,
Ne voudriez que je m'allasse pendre
Pour abréger ; au moins rien n'en ferai ;
Si le comptiez , compteriez sans votre hôte ,
Mais moi défunt , je suis à vous sans faute ,

Prenez mes vers, faites en vos choux gras,
 Force sera de souffrir ce martyre,
 Parce qu'alors ne pourrai plus vous dire,
 Monsieur Estienne, eh ! ne m'imprimez pas.

E P I T R E II^A

A SON ALTESSE SERENISSIME

MONSIEUR

LE DUC DU MAINE,

*Sur un present de vingt-deux pâtes qu'il avoit envoyé aux
 Jesuites qui sont chargez du Journal de Trevoux.*

P LEINS de vos dons, comblez de vos bienfaits,
 PRINCE, en bonté, des Princes le modèle,
 Encor faut-il en Vers, bons ou mauvais,
 D'un compliment faire aujourd'hui les frais
 Et vous en dire au moins quelque nouvelle.
 D'autres défauts on nous reproche assez,
 Comme il appert par maints & maints volumes
 Faits en ce tems, & faits aux tems passéz,
 Que gens de bien ont chez eux ramasséz;
 Mais pour ingrats jamais nous ne le fûmes;
 Surtout scavons comme l'on doit priser

Tout

Tout don qui part d'une Auguste Personne ;
Et qu'on ne peut assez préconiser
Et le present , & celui qui le donne.
En cas pareil nous faisons tous effort.

Pour Vous , GRAND PRINCE , on n'en fçauroit trop
faire ;

Mais pour tel œuvre il faudroit un Homere ;
Moi qui de reins ne me sens assez fort ,
Bien mieux ferai de venir à l'histoire
De vos Pâtez. Ils vinrent à bon port ,
Tous vingt & deux , si j'ai bonne mémoire ,
Pas un ne fut perdu dans le Charroi ;
Malgré la crotte , & la pluye , & l'orage ,
Tout arriva sans déchet ni dommage ,
Tant prudemment fut conduit le Convoi.

OR quand il vint terminer sa carriere
Dans le Collège à qui LOUIS LE GRAND ,
Roi des François , & vôtre Auguste Pere ,
Donna son Nom par grace singuliere ,
Dieu fçait s'il fit du fracas en entrant.
Parut alors le docte Abbé Boissiere ,
Qui minutant quelque beau compliment ,
Beau pour le sûr , car d'autres n'en fçait faire ;
En Conducteur s'avança gravement.
A son aspect nous crûmes bonnement

Qu'en qualité de Bibliothecaire
 De VÔTRE ALTESSE, il venoit de sa part
 Nous apporter Livres plein un brancart,
 Ou Manuscrits de Note non vulgaire :
 Vous eussiez vû nos Scavans accourir ;
 Et tous voulant s'éclaircir de la chose,
 Du Conducteur à l'envi s'enquerir,
 Si c'étoit Grec, ou Latin, Vers, ou Prose ?
 De quel volume ? Et comme entre Scavans,
 Sur tout cela les goûts sont différents ;
 Tel pour l'Hébreu, tel pour le Grec opine.
 On s'échauffoit, & l'on disputoit fort,
 Quand le Convoi tirant vers la Cuisine,
 Mit sur ce point tous nos Scavans d'accord.

VERS eux alors le docte Abbé s'avance,
 Et d'un ton haut dit : Peres Reverends,
 Point de débat, vous serez tous contens,
 Chacun de vous peut selon sa science
 Sur Livres tels exercer ses talens.
 Tous sont complets, & de bonne nature,
In folio, reliez à profit,
 Dorez sur tranche, & sur la couverture,
 Mieux n'auroit fait Boyer * sans contredit.
 Point n'y verrez Livres de contrebande,

* Fameux Relieur.

N'en ayez peur ; mais beaux & bons Journaux,
Non de Leipsic , Angleterre ou Hollande ,
Mais Journaux tels que l'on les fait à Seaux.
Pour en juger doctement , S O N A L T E S S E
Aux Ecrivains de Trevoux les adresse ;
Feüilletez-les & direz avec nous ,
Qu'ils sont parfaits , & que dans leur espece
Ils valent bien ceux qu'on fait à Trevoux.

Q U A N D l'Orateur eut exercé sa langue ,
En tels propos de chacun fort goûtez ,
On lui donna pour prix de sa harangue ,
Un des Journaux qu'il avoit apportez ;
A Tourneli , grand Docteur de Sorbonne ,
Qui de Trevoux revise les Ecrits ,
Fut envoyé par discrete personne
Pareil Volume , & l'un des mieux fournis ,
Afin qu'il pût en dire son avis.

D e vingt & deux en bonne arithmetique ,
Qui deux retranche , il n'en reste que vingt ,
C'étoit encor pour nous de la pratique ,
Pour partager le travail , il convint
Chercher secours. D'abord au Grand la Chaize
D'avis commun il en fut dépêché
Deux des plus beaux , pour les lire à son aise ;
Bien que d'affaire il soit moult empêché .

Point ne doutez qu'en homme prude & sage,
Il n'ait trouvé du tems pour cet Ouvrage.
Il suffisoit, PRINCE, qu'il vint de vous,
Et l'on scait bien, quelque soin qui le presse,
Qu'il quitte tout pour servir VÔTRE ALTESSE,
A son exemple autant en faisons-nous.

QUATRE pareils à la Manse commune
Furent livrez, ce qui vint bien à point,
Car nos profès, gens tendres de pécune,
De tels Journaux chez eux ne lisent point.
Or encor bien, que par male fortune,
L'âge à plusieurs affoiblissant les yeux,
Leur ait rendu les paupieres moins nettes;
Soyez certain, PRINCE, que le plus vieux
Les a pourtant fort bien lûs sans lunettes.

POUR les petits Loyolas nouveau-nez,
Qui font à part leurs saintes caravanes,
Sevrez du monde, & de tous soins profanes;
Deux des Journaux ont été destinez.
Toute autre étude on scait leur interdire;
Mais il est bon, comme nous semble à tous,
Qu'en ces Journaux dont nous sommes jaloux,
Dès l'âge tendre ils apprennent à lire,
Jusques où va votre bonté pour nous.

DOUZE restoient, douze pour le College;

Deux tiers pour nous , un tiers pour les Préfets ,
C'est des aînez le droit & privilege ;
En maint païs un tiers pour les Cadets ,
Quelquefois rien , ou peu par avanture ,
Mais nous avons trouvé la loi trop dure :
Ne voulant pas d'ailleurs très-prudemment ,
Que quand un jour on viendroit les semondre ,
De nous aider pour le remerciment ,
Comme autrefois ils pûssent nous répondre ,
Nescio vas , qu'on venoit un peu tard ,
Leur demander , en leur faisant caresse ,
Vers bien tournez & polis avec art ,
Pour des Pâtez , ou mets de telle espece ,
Dont ils n'auroient pourtant mangé le lard.

A P R E'S qu'ainsi l'on eut fait le partage ,
Convint vaquer aux huit pour nous restez ,
Huit des plus beaux , si les ai bien cottez ;
Les oublier eut été grand dommage ,
Et maint Scavant les auroit regrettéz ;
De Livres tels ne faut perdre une page .
A l'examen ils furent donc citez ;
Quand avec pompe ont les eut apportez ,
Chacun se mit de grand cœur à l'ouvrage ;
C'étoit un zèle , une ardeur , un courage ,
Ne vîtes onc Journaux mieux feüilletez .

EN feüilletant on fit à l'ordinaire,
 Sur le dessein, l'ordre & l'arrangement,
 Mainte Remarque, & maint beau Commentaire;
 Quoique, pour moi, n'y sois Grec autrement
 A tout hazard j'en fis pareillement,
 Et je disois : Faut avouer l'affaire,
 Princes toujours dans ce qu'ils daignent faire,
 Scavent répandre un certain agrément
 Au stile, au tour qui passe le vulgaire,
 A ne sçai quoi, qui plaît ne sçai comment,
 On reconnoît toujours leur caractere,
 Tout ce qu'ils font, ils le font noblement.

COMME l'Ouvrage étoit de longue haleine,
 A maintes fois il fallut revenir,
 Mais pour vous, PRINCE, on ne plaint point sa
 peine.
 On eût voulu pouvoir ne point finir;
 On s'y portoit gayement, & je vous jure,
 Que de ces doux & délicats Journaux,
 Onc un moment n'ennuya la lecture,
 Jeunes & vieux les trouverent fort beaux.

OR quand chacun en eut sa fourniture,
 Et que l'on vint à parler d'Ecriture,
 A demander Madrigaux ou Sonnets
 D'après Marot, ou bien d'après Voiture,

Pour celebrer & chanter vos bienfaits,
Maint s'excusoit sur un Si , sur un Mais ;
Et dans l'ébat tel avoit fait merveille ,
Qui commença lors à baisser l'oreille.
Non que chacun ne sentît dans le cœur
Tout le retour & la reconnoissance ,
Que méritoit vôtre Magnificence ;
Mais l'entreprise à plus d'un faisoit peur.
Aussi n'étoit-ce une petite affaire ;
Car quoiqu'on fût charmé de vos bontez ,
Rimer des Vers dignes d'être goûtez ,
D'un Prince à qui l'excellent seul peut plaire ,
Est chose , au moins , plus difficile à faire ,
Que recevoir & manger des Pâtez.

Qu'e plût à Dieu , que de ce sel attique ,
Qu'en vôtre Cour on sème à pleine main
A notre Muse écoliere & rustique ,
Dans les Pâtez fût venu quelque grain !
Que Malezieu , que Genest le Lyrique ,
Qui de bons Vers ont trouvé la fabrique ,
Eussent daigné de leur Art tout divin
Nous enseigner la sçavante pratique ,
Et nous prêter un peu de ce goût fin ,
Qui fait partout priser leur Poëtique ;
Eussiez été , sans crainte de critique ,

Servi plutôt aujourd'hui que demain.
 Mais, PRINCE, helas! comme bien pouvez croire,
 A nous chetifs n'appartient telle gloire;
 Vers bien rimez ne cherchez point ici,
 Et telle quelle agréez nôtre offrande,
 Plus n'en sçavons; peut-être de ceux-ci,
 Où des Pâtez ai tracé la légende,
 PRINCE, rirez, & la Princesse aussi;
 Or riez-en, ne vous en faites faute;
 Car vous le dis, PRINCE, si vous comptez
 Avoir des Vers qui vaillent les Pâtez,
 Est tout certain que comptez sans vôtre hôte.
 Outre que l'Art chez nous ne va si loin,
 Trop bien sçavez, Prudent comme vous êtes,
 Que dans ce tems, quoiqu'on cherche avec soin,
 Est plus aisé de trouver au besoin
 Bons Pâtissiers, que trouver bons Poëtes.

P. DU CERCEAU J.



EPITRE III.

EPITRE III. A MONSEIGNEUR L'EVÉQUE D'ANGERS,

Sur ce qu'il avoit mandé à l'Auteur, que n'entendant point parler de lui il l'avoit cru mort, & avoit dit nombre de Deprofundis à son intention.

DE vos nombreux & beaux *Deprofundis*,
Seigneur Prélat, bien grandmerci vous dis,
Toûjours ai fait grand cas de vos prieres ;
Toûjours de même en veux faire grand cas,
Mais celles-ci sont un peu meurtrieres,
J'en ai tremblé, je ne le cele pas.
De ma frayeur, peutêtre allez-vous rire,
Et vous direz que je m'alarme à tort ;
A tout cela je n'ai qu'un mot à dire,
Deprofundis, semble appeller la mort ;
Et réciter dans la forme ordinaire
Avant le tems ce Pseaume mortuaire,
C'est réveiller, comme on dit, chat qui dort.
Car que sçait'on ? la mort peu charitable,
Qui lors peutêtre à moi ne pensoit pas,

Au triste son d'un Verset lamentable ,
Peut , revenant tout d'un coup sur ses pas ,
Se ravisier , & comme il n'est que chance ,
Si la camarde alloit sans autre avis ,
Dire en portant contre moi la sentence ,
Hâpons toujours celui-ci par avance ,
Il est lotti de ses *Deprofundis.*

Seigneur Prélat , vous en auriez sans doute
Quelque regret , ou je vous connois mal ,
Et vous diriez dans le cœur il m'en coûte
Un serviteur zélé certe , & loyal .
Mais cependant j'en tiendrois pour mon compte ,
Et quand là bas la mort nous a reclus ,
Ne faut penser qu'ici haut on remonte ,
Depuis long-tems la mode n'en est plus .

Bien est-il vrai , si on en croit l'histoire ,
Qu'aux tems passéz il s'est vû des Prélats ,
A qui le Ciel pour couronner leur gloire
Permit d'ouvrir les portes du trépas .
Aux saints devoirs , comme eux , toujours fidelle ,
Vous possedez leurs vertus & leur zèle ;
Comme eux aussi vous feriez , je le croi ,
En un besoin quelque prodige insigne ,
Du Toutpuissant l'assistance bénigne
N'en voudroit pas démentir vôtre foi :

Mais s'il falloit , comme j'en suis peu digne ,
Que tel indult ne tombât pas sur moi ;
Que mes méfaits y missent quelque obstacle ,
Je pourrois bien rester dans le grabat ;
Pour le plus sûr inieux vaut , Seigneur Prélat ,
Vous épargner la façon d'un miracle .

 Laissons la mort , sans lui hocher le frein ,
Paisiblement passer son droit chemin ;
Aessez déjà sur nos jours elle rogne ,
De ses fourriers le dangereux essain
N'amenera que trop tôt nôtre fin ,
Ne hâtons point , s'il vous plaît la besogne .
Dès qu'une fois , de sa fatale main ,
La mort viendra terminer ma carriere ,
Et que garni d'un surtout de sapin ,
Elle m'aura , narguant le Medecin ,
Tout de mon long mis dans sa gibéciere ,
Chantez alors & Pseaumes & Leçons ,
Répons , Versets , & Proses , & Vigiles ,
Et *Requiem* de toutes les façons ,
Pour les défunts ce sont meubles utiles ,
Et j'en veux bien quand le cas écherra ;
Mais à présent treve de *Libera*.

 Graces au Ciel qui formant ma machine ,
Me prémunit d'un bon temperamment ,

Je ne connois estomac ni poitrine,
Et rien encor chez moi ne se dément.
Si c'est en moi la bile qui domine,
Si c'est le sang, ou le flegme, & comment.
Que qui voudra le cherche & l'examine,
Je ne m'en mets en peine nullement.
Toujours mon poux de même pas chemine,
Et dans son cours est troublé rarement.
Contre la fièvre, & sa fureur mutine,
Sans employer ni drogue ni racine,
La diette est tout mon retranchement.
J'honore fort toute la médecine,
Et par respect j'en use sobrement.
Conclusion, je me porte à merveille,
Or sur cela, voici mon compliment :
Tant qu'ici bas bien mangeant, bien dormant,
Je joüirai d'une santé pareille,
De vos nombreux & beaux *Deprofundis*,
Seigneur Prélat, bien grandmerci vous dis.



EPITRE IV. A MONSIEUR ***

J'EN ai promis, le fait est tout constant,
De le nier je ferois grand scrupule,
Promis des vers, bons ou mauvais, s'entend,
Tout de nouveau je les promets d'autant,
Voire s'il faut, vous en ferai cedule;
Mais que cela soit de l'argent comptant,
Nenni Déa, non, ne soyez si crédule.

Ce sont deux points que promettre & tenir;
Quant au premier j'y consens avec joye,
Pour le présent, comme pour l'avenir,
Les prometteurs Dieu puisse-t'il bénir;
Promesses sont des paroles de soye,
Chiche n'en suis, j'en ai toujours en voye,
A tout venant je suis prêt d'en fournir,
Onc pour si peu ne me ferai honnir,
Tant qu'on voudra j'en donne & j'en envoye;
Mais à l'effet si l'on prétend venir,
Je n'y suis plus, c'est une autre monnoye.

Ah ! quelle horreur, direz-vous à ces mots.
Vous dont l'humeur est si franche & loyale,

Peut-on tenir de semblables propos

Et débiter cette indigne morale ?

Quoi ! De promettre il sera donc permis,

Et de manquer quand on aura promis ?

Homme d'honneur doit garder sa parole :

C'est fort bien dit, les droits en sont sacrez ;

Mais *distinguo*, Signor, en quelle Ecole;

Ne sçavez pas que j'ai pris mes degrez

En Faculté de fine Normandie,

Et fait mon Cours, dont j'ai de bons témoins :

Là de promettre, & sur la vie,

Quand de tenir on n'auroit nulle envie,

On ne fait faute en ses petits besoins ;

L'honneur pourtant n'en souffre nulle tache,

Qu'on ait faussé sa parole vingt fois,

On n'en perd pas un poil à sa mouftache :

Chaque païs a ses Us & ses Loix.

Que sur cela vôtre courroux s'allume ,

Moralisez , en sévere Caton ,

Je vous dirai tout net , c'est la coutume;

Et , s'il vous plaît , comment la nomme-t'on ,

Cette coutume : On la nomme la sage

Par excellence , en voici la raison :

C'est qu'en tout lieu , comme en toute saison ,

Il n'en est point de plus utile usage ,

Ni de plus sûr : on m'en a fait leçon
Sept ans entiers , si ma mémoire est bonne ;
C'est droit acquis , je m'en sers quelquefois ;
Or bien sçavez qu'en usant de ses droits ,
On ne fait tort en ce monde à personne ;
D'où je conclus , & crois conclure bien ,
Après avoir visé toutes les pieces ,
Que nonobstant tous sermens & promesses ,
Foi de Normand je ne vous dois plus rien ,
Fors le respect , car ma Muse est discrète ,
Et celui-là ne se vend , ni s'achete.
Vous me direz , achetez-vous les Vers !
Je les achete ; oüï , n'en faites de doute ,
Et qui pis est , vû le prix qu'il m'en coûte ,
Depuis un tems je les trouve fort chers.
Trouvez marchand à qui ma Muse agrée ,
Je la lui vends , & lui vends de l'ennui ,
Pour ses lecteurs aussi bien que pour lui ;
Mais je crois bien que pareille denrée
Trouvera peu de marchand aujourd'hui .

Telle qu'elle est , si je veux vous en croire
Au Bourniquet * pourtant en fait-on cas ,
Pour un Rimeur ce n'est pas peu de gloire :

* Maison dans le faubourg d'Orléans où demeuroit le Cardinal de Bouillon , avant sa sortie de France .

Mais sur ce point ne me flattez-vous pas ?

Quoi qu'il en soit , flattez toujours , n'importe ,

Bien vous le passe , & je vous dis ici

D'après quelqu'un qu'on flattoit de la sorte ,

Tu m'aduli , mà pûr tu mi piaci.

Oüï , je m'en tiens à votre témoignage

Touchant ce fait , & ne veux rien de plus ;

D'en appeller je n'ai pas le courage ,

Honte auroit beau me prêcher là dessus .

Onc à Rimeur honte ne fit dommage ,

Sur le Parnasse on tient que c'est abus .

Mais entre nous , voyez comme tout change ,

Il fut un tems , & le cotterois bien ,

Que quand on m'eût accablé de louange

Au Bourniquet , l'aurois compté pour rien :

Pour le present il en est autre chose ,

D'encens qui vient de ce petit canton ,

Je prise plus cent fois la moindre doze ,

Que tout celui que fournit l'Helicon .

D'où peut venir cette métamorphose ?

Bien le voyez , tant vaut l'homme dit-on ,

Tant vaut sa terre , & tant vaut sa maison .

Le texte ici n'a pas besoin de glose ,

Et qui voudra remonter à la cause ,

Dira d'abord , le Proverbe à raison .

De tout ceci ne peut-on pas conclure,
Que si bientôt par la faveur des Dieux
Certain Seigneur s'approchoit de ces lieux ,
Le Bourniquet pourroit par avanture
En valoir moins , & nous en valoir mieux.
Or vous le dis bien clair , & le repete ,
Quand je devrois m'attirer le courroux
Du Bourniquet , & peutêtre les coups ,
Déja voudrois que la chose fût faite.
D'autres que moi le voudroient bien aussi ,
Et qui plus est ne vois ici personne ,
Qui de bon cœur ne le souhaite ainsi ,
J'attens toujours , & non pas sans souci ,
Qu'enfin le Ciel à nos vœux le redonne ,
Et n'y plaindrai les frais d'un grandmerci.

Que plût à Dieu qu'au défaut de Pegase ,
Je pûsse au moins , perché sur un criquet ,
A travers monts voler au Bourniquet ,
Et voir de près le Patron de la case ,
Là volontiers planterois le piquet ,
Si l'on vouloit m'en ouvrir le loquet .
A tant de grace oserois-je prétendre ?
C'est bien assez qu'on y souffre mes Vers ;
Vous qui sçavez la route qu'il faut prendre ,
Si le voulez sçaurez bien me l'apprendre ;

Au Bourniquet tous huis vous sont ouverts ,
Et de plein pied vous pouvez vous y rendre ,
Près du Patron oubliant l'univers ,
Là vous soulez & le voir & l'entendre ,
Et l'admirer , l'un & l'autre s'ensuit ;
Bien en ferois autant à vôtre place ,
Mais on n'a pas toujours ce qui nous duit .
Jugez de là , quelque mine qu'on fasse ,
Que dans le fond le Bourniquet & vous ,
Par cet endroit faites bien des jaloux .

Ne faut pourtant que si bonne fortune
Aille vous faire oublier vos amis ;
Joüissez-en , elle n'est pas commune ,
Mais bien sçavez ce que m'avez promis .
De moi chetif ayez donc souvenance ,
Dans vôtre gloire ; & quand y verrez jour ,
Près de l'Altesse , & près de l'Eminence ,
Ce m'est tout un , faites un peu ma Cour .
Or pour cela ne faut tant de détour ;
Suffit de prendre en un portrait fidele
L'attachement , & l'ardeur & le zèle ,
Et le respect , dont mon cœur lui fait vœu ;
Ajoûtez-y reconnoissance entiere
Pour ses bontez ; bref , sur cette matiere
N'apprehendez que d'en dire trop peu :

A sa faveur recommandez ma Muse ;
 Elle a besoin d'un semblable support ,
 Si quelquefois au moins elle l'amuse ,
 Je suis content , & me voilà trop fort.
 Qu'après cela désormais on la fronde ,
 Fier d'un honneur qui releve ses droits ,
 J'oserois dire , elle a plû toutefois
 A la première Eminence du monde.

*Sur le Parquet donné à M^{me} l'Abbesse de Preaux le
jour de sa fête.*

J'allois cueillir des fleurs , pour vous faire un bouquet ;
 Elles s'offroient en abondance ,
 Et demandoient toutes la préférence ,
 Jusqu'au moindre petit muguet ;
 Quand un gros chêne à fiere contenance ,
 Prit la parole en arbre d'importance ,
 Et par ces mots rabatit leur caquet :
 Canailles , taisez-vous , leur dit-il en colere ,
 C'est bien à vous de vous offrir ici ;
 Vôtre beauté fragile est courte & passagere ,
 Un graticu sur pied vaut mieux , sans vous déplaire
 Que tout autant que vous voici ,
 Dès que vous n'êtes plus au sein de vôtre mere :

Quant à moi , Chêne , il n'en est pas ainsi ,
 Vivant , ou mort , je suis toujours d'usage ,
 On scait me mettre en œuvre poliment ,
 Sous le nom de lambris , ou bien de parquetage ,
 Je ne suis pas d'un petit ornement :
 Las du fardeau de la vieillesse ,
 Je veux m'immoler galamment ,
 Pour une illustre & sage Abbesse :
 Qu'elle me foule aux pieds dans son appartement ,
 Mon sort sera plus beau que quand jusques au cieux
 J'élevois ma superbe tête ,
 Et j'aspire au moment que tiré de ces lieux ,
 J'aillé en Parquet changé me montrer à ses yeux ,
 Et servir de bouquet à sa nouvelle fête .
 Ainsi fut fait , comm'il l'avoit réglé ;
 Un Chêne de Dodone auroit-il mieux parlé ?

E P I T R E V. A M^{me} D E M . . .

Qui avoit demandé à l'Auteur les Vers précédens , pour accompagner le Parquet dont elle faisoit présent à Madame l'Abesse de Preaux.

POur bien chanter l'Abesse de Preaux ,
 Et le présent que vôtre cœur lui donne ,

Il eut fallu du moins un Despreaux ,
La piece encor n'auroit été trop bonne.
Mais quand du Ciel je pourrois obtenir
De devenir Despreaux tout à l'heure ,
Je vous le dis bonnement , que je meure ,
Si je voudrois Despreaux devenir ;
Non qu'il n'ait rang parmi les plus illustres
Qu'on voit briller dans le sacré Vallon :
Mais il faudroit vieillir de quelques lustres ,
Et n'en déplaise au seigneur Apollon ,
Au bon Pegase , aux Muses que j'honore ,
Tout compassé , j'aime bien mieux encore ,
Malgré la gloire & tous ses partisans ,
Rimer plus mal , & vivre plus longtems .
Vous en serez un peu moins bien servie ,
J'en ai regret , & pourtant n'ai pas tort ;
Vers bien rimez nous les prisons tous fort ,
Mais nous prisons encor bien plus la vie.

Vaille que vaille , il faut prendre ceux-ci ,
Ils m'ont coûté plus que je ne puis dire ,
Depuis trois jours je souffre le martyre ,
L'esprit bouché , la cervelle en souci ,
A tout Auxais enfin je suis en butte ;
Point de quartier , j'ai beau crier merci
L'Epoux , l'Epouse , & tout le monde ici ,

D iij

Jusqu'au Papa parfait me persécute.
J'ai dit , pourquoi me charger du paquet ,
Et que peut-on dire sur un Parquet ?
Dans une chambre un Parquet fait merveille ,
Mais dans des Vers il ne fait pas trop bien ,
En vain j'écris , je griffonne , je veille ,
C'est tems perdu , l'esprit ne fournit rien.
Si l'on parloit de vanter la sagesse ,
Et la vertu de vôtre illustre Abbesse ;
S'il ne falloit dans un pompeux écrit ,
Que mettre en Vers tout ce qu'en bonne prose ,
Autres & vous d'elle nous avez dit ,
Avec plaisir j'entreprendrois la chose.
Sans emprunter l'éclat de ses ayeux
J'en pourrois faire un éloge pompeux :
Mais un Parquet , helas ! Par où m'y prendre ?
Phébus lui-même y perdroit son Latin :
En vain pourtant j'ai voulu m'en défendre ,
On m'est venu relancer ce matin ,
Dire il le faut , & cela d'un ton ferme ,
En me donnant deux heures pour tout terme :
Quand il le faut , il le faut une fois.
J'ai donc d'abord un peu rongé mes doigts ,
Mis en grondant mon esprit à la gêne ,
Mais le trouvant plus sec que le Parquet ,

Que vous donnez en guise de Bouquet ;
A son défaut j'ai fait parler un chêne ,
Qui bien ou mal , ainsi qu'il vous a plû ,
A dit en Vers ce qu'aurez déjà lû.

Chênes parler n'est chose si nouvelle ,
Ceux de Dodone , ainsi qu'on l'a noté ,
Avoient ce don , & d'une voix fidelle
Parloient jadis & disoient vérité.
J'en connois maints dans le siecle où nous sommes ,
Je ne dis pas des chênes , mais des hommes ,
Qui dans leurs dits n'en sçauroient faire autant ,
Et de bien dire ils se vantent pourtant :
A moult parler souvent la langue chope ,
Au tems jadis bêtes parloient aussi .
Sans remonter jusques au tems d'Esope ,
Bêtes encor parlent en celui-ci ;
Pour ce ne faut nulle métamorphose ,
Cela se fait tout naturellement :
Mais tout compté , selon mon sentiment ,
Chênes parler est encor autre chose ;
Or sur ce que le chêne vous dira
Gardez-vous bien de paroître incrédule ,
Vous le pouvez écouter sans scrupule ,
Dans ses propos jamais ne mentira :
Faiseurs de Vers , le monde nous accuse ,

D'avoir un peu mauvais bruit sur ce point,
J'ose pourtant en excepter ma Muse,
Elle vaut peu, mais elle ne ment point.

Dans le moment que j'écris cette page
J'entends déjà du bas de l'escalier,
Certaine voix qui m'appelle à l'ouvrage
Et m'avertit de prendre un tablier:
Point ne chommons, chacun aide au menage.
L'Eté passé l'on me fit Tapissier,
J'ai celui-ci changé de personnage,
Et me voilà devenu Pâtissier.
Non pas en Chef, je le voudrois bien être,
Mais je commence, & me fais au métier,
Apprentif suis, avant que d'être Maître;
Sur mes progrès on juge que dans peu
Je le serai ; l'on me flate peutêtre,
Mais, entre nous, je sçai déjà connoître
La pêle à four d'avec la pêle à feu.
Or qui verra l'ardeur & le courage,
Dont je me porte à mon apprentissage
Ne sera point surpris de ce succès.....
Mais n'est-ce point dégrader le Parnasse,
Et si Phœbus me faisoit mon procès?
Il n'oseroit, j'en crains peu la menace,
Et lui dirois, tout net & sans façon,

Seigneur

Seigneur Phœbus , calmez vôtre furie ,
 Et faites grace à vôtre nourrisson ;
 Qu'il en souvienne à vôtre Seigneurie ,
 Au tems passé vous vous fîtes Maçon ;
 Un Pâtissier vaut-il moins , je vous prie ?
 Nous nous tuons à rimer jour & nuit ;
 Quand nous avons épuisé nôtre veine ,
 Un vain laurier est souvent le seul fruit ,
 Que nous tirons de toute nôtre peine .
 Je pris fort vos lauriers , ils sont beaux ,
 Mais après tout c'est maigre nourriture ,
 Encor du moins quand je fais des gâteaux ,
 J'en ai ma part , j'en croque à l'aventure .
 J'entends encore que l'on me cite au four ,
 Seigneur Phœbus , adieu jusqu'au retour ;
 S'il faut opter , je suis pour la galette ,
 Mieux vaut encor , je le dis sans détour ,
 Estre ici-bas Pâtissier que Poëte .

EPITRE VI.

A MADAME

LA PRESIDENTE BRUNET DE CHAILLY,

Sur le nom d'une Dame de ses amies chez qui étoit l'Auteur.

Vos lettres font toujours plaisir ,
 Chere Chailly , je vous le jure ,

Les mots jettez à l'aventure
Y semblent placez à loisir
Et l'on diroit que la nature
Auroit pris soin de les choisir.

L'embarras est d'y bien répondre,
Mais pour le faire comme il faut,
Il me faudroit toute refondre;
Et je crains, malgré le grand chaud,
De ne faire que m'y morfondre:
Peut-être fort peu vous en chaut,
Mais ma Chailly qu'il vous en chaille
Ou qu'il ne vous en chaille pas,
Je vais tâcher vaille que vaille
De sortir de cet embarras.

Commençons donc notre besogne:
Vous êtes heureuse en Bourgogne,
Et quoi qu'on dise de Grigny,
Il s'en faut beaucoup qu'il réponde
Au merite de Serigny.

Dans votre Châtel tout abonde,
Tout y respire le bon goût,
Jeux, plaisirs, grand-chere, & grand monde,
Dames de Beaune sur le tout.

Ici je n'ai pour tout potage
Qu'un pauvre Hermite à colet noir

Et l'autre de même plumage
Que chez moi vous avez pû voir
Et qui ne vaut pas davantage ,
C'est tout le compte , & puis bon soir.

Vous me direz , c'est peu de chose ,
Mais on se sauve comme on peut ,
Et n'a pas quoiqu'on se propose ,
Des Dames de Beaune qui veut.
Malgré cela le tems se passe ,
Je ne puis vous dire comment ,
Mais toujours fort joyeusement
Dont au Seigneur nous rendons grace.
La nuit on dort tranquillement ,
Le jour on rit modestement ,
On chante , on lit , ou l'on converse ,
Permis de dire en conversant
Tout ce qui vient à la traverse ;
Et voilà comme on fait bon sang.
Avec cela bon vin en perce ,
Du Bourguignon , du Champenois ,
Soit l'un , soit l'autre à notre choix
Dans nos verres bien frais se verse.
Si du gibier vous faites cas ,
Sçachez que nous n'en manquons pas ,
Perdreaux & Lapereaux à leur suite

Viennent chez-nous en bon état,
 Et tournent sur la lichefrite,
 Le tout sans bruit & sans éclat ;
 Mais grace à qui d'un si bon plat ?
 A Dieu d'abord , & puis ensuite
 Au Garennier de Belesbat.

Franchement c'est un galant homme ,
 Qui vous fçait faire Echet & mat
 Le gibier le plus délicat
 Qu'on trouve d'ici jusqu'à Rome ,
 Quand il vient selon nôtre pact
 En Garennier fidele , exact ,
 Portant sur son cheval de somme
 Maints Petits pieds , d'un fin carat ,
 Il est digne qu'on le renomme ,
 Et nous crions alors *Vivat*
 Le Garennier de Belesbat.

Mais quand par un destin contraire
 Il vient à vuide , ou ne vient pas ,
 Chose pour nous peu salutaire ,
 On lui dit injures à tas ,
 On le traite de miserable ,
 On le nomme faquin , goujat ,
 Gibier de gibet tout à plat ,
 Qui des plus grands crimes capable ,

Le cœur plus noir que son rabat ,
 Sent le fagot , vient du sabat :
 Enfin le plus modeste à table ,
 Dans sa fureur envoie au Diable
 Le Garennier de Belesbat .

Nous aurions tort de nous en plaindre
 Tout le monde en est satisfait ,
 Et pour un Garennier parfait ,
 Je puis ici vous le dépeindre ,
 Il a des talents en effet
 Où nul autre ne peut atteindre :
 Qu'il poursuive comme il a fait ,
 Nous le ferons boire au buffet ,
 C'est tout le mal qu'il ait à craindre .

Croyez-en ce que vous voudrez ,
 Nous sommes gens fort moderez ,
 Et nous avons l'ame si bonne ,
 Que quand nous sommes bien lestez ,
 Bien abreuvez , bien appâtez ,
 Nous ne voulons mal à personne .

Pour Vous , nous vous voulons tout bien ,
 Helas ! que n'êtes-vous des nôtres ,
 Vous ne scauriez y gâter rien ;
 Nos Hermites dans l'entretien
 Le disent tout comme les autres ?

Mais vous & votre cher Epoux ,
 Qu'on aime presqu'autant que vous ,
 Parlez-vous de nous dans les vôtres ?
 C'en est assez , peut-être trop ;
 J'ai pris le secours de la Rime
 Pour me sauver par le sublime ,
 Et vous ratrapper au galop .
 Adieu , c'est sans ceremonie ,
 Le mieux est d'en user ainsi ,
 Si l'on en croit Monsieur D'Hansy
 Et toute notre compagnie :
 Adieu , Madame , & Dieu vous gard
 Des visites longues d'une aulne
 Que vous font les Dames de Beaune ,
 Sur tout lorsqu'elles s'en vont tard .

EPITRE VII.

A MONSIEUR A.C.A.L.C.D.A.

Sous le nom de sa belle sœur , en lui envoyant de petites figures Chinoises en broderie .

Vous négligez bien les bons hommes ,
 De partir sans vous en charger ;
 Pourtant deviez-vous bien songer

Que dans la saison où nous sommes
Ce fruit n'est pas à négliger.
Cette denrée est assez rare
Pour qu'on ait droit d'en être avare,
Je le jure en femme d'honneur,
Pour tout autre j'en serois chiche,
Mais pour vous, grave Senateur,
Je vous les donne de bon cœur,
Il m'en reste un, je suis trop riche.

Leur figure vous fera peur,
Mais n'en jugez pas par la mine,
On peut s'y tromper quelquefois,
Et s'ils ont l'air un peu Chinois,
Il ne faut pas qu'on s'imagine,
Que cette marchandise-là
Ne se peut trouver qu'à la Chine.
C'est beaucoup dire, mais holà;
On en trouve parci par là
Aux pays Chinois & dans d'autres,
Et même sans aller si loin,
Qui les cherchoit avec soin
En pourroit trouver dans les nôtres.

A tout hazard gardez ceux-ci,
La dépense n'en est pas grande,
Je vous les livre tous ici,

Leurs femmes & le Diable aussi,
 Qui s'est faufile dans la bande ;
 Et pour le prix que j'en demande
 Il suffira d'un grandmerci.

Vous me direz c'est cas étrange ,
 Qu'ils ont ces bons hommes , si bons ,
 Toujours le Diable à leurs talons ,
 Et qu'on n'y trouve jamais d'Ange.
 Le fait est sûr & trop certain ,
 Mais qu'y faire ? C'est leur destin .
 Job en son tems fut un bon homme ,
 Et vous fçavez pourtant en somme ,
 Qu'il eut , le pauvre malheureux ,
 Durant un tems long & fâcheux ,
 Sa femme & le Diable à ses trousses ;
 C'étoit trop d'un , mais qui des deux
 Donna de plus rudes secousses ?
 C'est de quoi l'on dispute fort ,
 Et même on dit que la Sorbonne
 Sur ce point là n'est pas d'accord.

Mais qu'une femme aimable & bonne
 Puisse rendre heureux un Epoux ,
 Je n'en ai vû douter personne ,
 Nos Docteurs nous l'assurent tous ;
 Et si je doutois du contraire

Pour

Pour sçavoir le vrai de l'affaire
Je n'irois consulter que vous.

EPITRE VIII.

A MONSIEUR ***.

JE vous redemande mes Vers ,
Et vous m'en envoyez des vôtres ;
J'y gagne plus que je n'y perds ,
Ils valent les miens & bien d'autres ,
Mais , à vous parler franchement ,
C'est toujours parler en Normant.

Pardonnez ce petit reproche
A mon juste ressentiment ,
Un Poëte ordinairement
A toujours quelque trait en poche ,
Que son courroux malin décoche ,
Sans songer sur qui , ni comment ,
Dès qu'il voit devant lui qu'on cloche :
Or pour ne point vous le mâcher ,
Vous êtes né sous un clocher
Où pour sauver une anicroche
La langue est sujette à clocher.
Vous êtes fort heureux en rime ,

Et je conviens que du Royer
Rime fort bien avec Boyer ;
Mais un sçavant maître d'escrime ,
Pour ne rien devoir qu'à son art ,
Auroit évité , ce me semble ,
Ces deux beaux noms que le hazard
A fait si bien rimer ensemble .
Passe encor que pour une fois
Par nécessité l'on les mette ;
Mais le rimeur est aux abois
Qui dans douze vers les repete .
Vous avoüez de bonne foi ,
Que la rime est foible de soi
Et vous priez qu'on vous la passe ;
Elle est de trop mauvais alloi ,
Et je ne puis vous faire grace .
Mais je vous donne nn bon conseil ,
Sans faire rimer l'un à l'autre ,
Le nom de Boyer & le vôtre ,
Faites rimer en cas parei l ,
Quoi qu'on en dise & qu'on en glose ,
Du Royer avec du Royer ,
Comme Boyer avec Boyer ,
C'est à peu près la même chose ,
Corrigez yôtre plaidoyer

Corrigez , mon cher , & pour cause ,
Quand la rime aux regles s'oppose ,
Il vaut mieux sans tant tournoyer
Bailler le ton & parler prose.

Ce n'est pas qu'à ce deffaut près
Vos Vers ont d'assez jolis traits ;
Mais ce petit défaut les gâte ,
Outre qu'ils sont trop sans apprêts ,
Et semblent faits fort à la hâte.
Excusez ma sincérité ,
Je crains vôtre facilité ;
Elle vous flatte , elle vous tente ,
Mais c'est un dangereux écüeil ;
Parcequ'un terme se présente ,
Il ne faut pas lui faire accüeil.
Quand de son travail on est chiche ,
On ne sçauroit aller bien loin :
La rime n'est jamais trop riche ,
Et demande beaucoup de soin.
Entre cent choisissez en une ,
Et ne la mettez que par choix ;
Dès que la rime est trop commune ,
Le rimeur perd bien de ses droits ,
Et sur le Parnasse François
Ne fait jamais grande fortune.

Marot & ses contemporains ,
 Gens sur cela sans indulgence ,
 N'avoient rien de cette indigence
 De tous nos Poëtes forains.

Chez eux de bonne intelligence
 La rime avec le sens s'agence ,
 Le tour est libre & dégagé ,
 Et dans leurs Vers l'air négligé
 Ne tient rien de la négligence.

La facilité vous plaît fort ,
 Cultivez-la , j'en suis d'accord ,
 Mais loin de la prendre pour guide ,
 Tenez lui toujours bien la bride.
 J'insiste beaucoup sur ce point ,
 Aussi c'est la grande maxime :
 Dans nos Vers conduissons la rime ,
 Et qu'elle ne nous mene point.
 Quand rime sur rime on entasse ,
 On perd souvent bien du papier ;
 Quatre vers tissus avec grâce ,
 Et bien polis sur le métier ,
 Valenr mieux qu'un poëme entier.

Ma Critique est un peu sévere
 Mais elle vous est nécessaire ,
 Et vous devez en faire cas ;

C'est un flambeau qui vous éclaire
 Et sert à diriger vos pas ,
 Je vous flaterois pour vous plaire ,
 Et ne vous critiqueroyez pas ,
 Si vous ne pouviez fort bien faire.

EPITRE IX. POUR MONSEIGNEUR LE DAUPHIN,

*Au sujet d'une avanture arrivée entre lui & le petit
Marquis de Brancas.*

Muse , prenez vos plus brillans atours ,
 Vos patins neufs , vos habits des bons jours ,
 Vos beaux pendants : soyez proprette & blanche ,
 Telle qu'un jour de Fête , ou de Dimanche .
 Il faut partir demain pour la Cour ;
 Un jeune Prince , aussi beau que l'Amour
 Enfant des Dieux , par ses graces exige
 De tous les cœurs un juste hommage lige ;
 Chacun s'empresse à lui rendre le sien ;
 Portez lui vite & le vôtre & le mien .
 C'est ce DAUPHIN , seul gage qui nous reste

D'un Pere , helas ! que le courroux céleste

Malgré les cris des peuples gémissans

Nous enleva dans la fleur de ses ans.

Fasse le Ciel appaisant sa colere ,

Qu'un jour le Fils nous remplace le Pere ;

Nous ne pouvons souhaiter aujourd'hui

Rien de plus doux , ni pour nous ni pour lui.

Mais arrêtez : que vois-je ici , ma Muse ?

Vous qui d'abord étonnée & confuse ,

Et dans le cœur murmurant contre moi ,

Vous défendiez d'accepter cet emploi ,

Au tendre nom de D A U P H I N de la France

Vous reprenez toute votre assurance ,

Et semblez même à votre air vif & gai ,

Ne demander qu'à partir sans délai.

Je vois le point , & je crois vous entendre :

Pour un Enfant dans l'âge le plus tendre ,

Et qui ne compte encor que trois moissons ,

Me dites-vous, faut-il tant de façons ?

- Muse , tout doux : qui vous laisseroit faire ,

Vous me feriez à la Cour quelque affaire ,

Je crois vous voir prompte à vous oublier ,

D'un pas leger & d'un air familier ,

Vers le D A U P H I N pour début d'ambassade

Les bras ouverts courir à l'embrassade .

Autant en fit dans un semblable cas
Jeune Marquis que vous nie valez pas ;
Autant en fit , & compta sans son hôte ;
Retenez-en , Muse , & n'y faites-faute ,
Toute l'histoire. Au Prince , certain jour ,
Ce jeune Enfant alloit faire sa Cour.
Sa Cour , que dis-je ? Helas ! C'est un langage
Dont à trois ans on ignore l'usage.
Sans tant tourner , disons qu'il l'alloit voir ,
Plus par instinct même que par devoir.
Le cœur qui fut son guide & son génie ,
Ne connoît point tant de cérémonie.
Depuis long-tems flatté de ce plaisir
Le pauvre enfant brûloit d'un vrai désir
De voir le Prince ; & disoit à toute heure ,
Quand le verrai-je ? Il se tourmente , il pleure ,
Il veut le voir. Soyez sage , & demain ,
Lui disoit-on , vous le verrez : soudain
Il s'appaisoit ; une telle promesse
Plus le touchoit que bonbons & caresse.
Arrive enfin ce jour tant souhaité ,
Long-tems promis , & souvent acheté.
D'attendre au moins qu'un moment on l'instruise ,
Point de nouvelle : il faut qu'on l'y conduise
Sans différer. Enfin , pour faire court ,

On l'y conduit , ou plutôt il y court.
Dès qu'il le voit , ne se sentant pas d'aife ,
Il vole à lui , saute à son cou , le baise
De tout son cœur. Qui n'en feroit autant
Si l'on osoit ? N'en faites rien pourtant ;
Un tel début , quoiqu'assez pardonnable ,
Muse , n'eut pas un succès favorable.
Bientôt le Prince étant débarrassé
Des petits bras qui l'avoient embrassé ,
Sur l'embrasseur jette un œillade fiére ,
En reculant quatre pas en arrière.
Son petit cœur , mais noble , & qui se sent ,
Est tout émû de ce trait indécent .
Que fera-t'il ? Il s'agite , il secoüe
Avec dépit ce baiser de sa joue ;
Et de sa main il semble s'efforcer ,
S'il est possible , au moins de l'effacer .
A tous ces traits d'un courroux respectable ,
Que dit , que fit , que devint le coupable ?
Coupable ? oüii : qu'il soit ainsi nommé ,
Mais seulement pour avoir trop aimé .
Le pauvre Enfant dans une alarme extrême
Se fit d'abord son procès à lui même ,
Les yeux baissez , immobile , interdit ,
Il reconnut sa faute , il en rougit :

Son

Son repentir reparâ son audace,
Par son respect il mérita sa grace,
Et s'approchant humblement du DAUPHIN,
Il fit sa paix en lui baisant la main.

De tout ceci vous paroissez surprise,
Et votre esprit raisonnant à sa guise
Se dit tout bas ; Prince, tant soit-il grand,
Si jeune encor, entrevoit-il son rang ?
De son berceau touchant à la couronne,
Distingue-t'il l'éclat qui l'environne ?
Et de LOUIS présomptif Successeur,
De son destin connoît-il la grandeur ?
Muse, il la sent, s'il ne scâit la connoître :
Dans les Heros que pour regner fait naître
Des grands Bourbons la Royale Maison
Le sang inspire, & prévient la raison.
Le noble instinct qui dans leur cœur domine
Rappelle en eux leur auguste origine,
Et de ce sang reçu de tant de Rois
La Majesté réclame tous ses droits.
Allez donc, Muse, & déformais instruite,
Sur ces leçons reglez votre conduite,
De ce Soleil sous l'enfance éclipsé
N'approchez point d'un air trop empêtré,
ans affecter des airs de confiance

Qu'une modeste & naïve assurance ,
Gagne le Prince , & puisse de sa part
Vous attirer quelque tendre regard.
Haranguez peu , mais que votre visage
De votre cœur exprime le langage.
Je ne dis pas qu'un petit compliment
Assaisonné du sel de l'enjouement ,
N'eût son mérite , & même ne pût plaire ,
Mais l'embarras , Muse , est de le bien faire ;
Le tout dépend des momens & du tour :
Vous l'apprendrez des Rhéteurs de la Cour.
Point ne connois , pour l'art de la parole ,
De plus adroite & plus subtile Ecole :
Le beau parler vint au monde en ce lieu ,
Et compliment est leur Croix de par-Dieu.
L'air du Pays qui de lui-même inspire
Vous dictera ce que vous devez dire.
Si cependant vous doutez du succès
Retranchez-vous à faire des souhaits ,
.C'est un encens qui fut toujours de mise ;
Mais faites-les en Muse bien apprise.
Vous trouverez de quoi dans le DAUPHIN ,
Et sur son compte on en feroit sans fin .
Souhaitez lui les vertus de son Pere ,
Ajoutez-y les graces de la Mere ,

L'ame & le cœur du DAUPHIN son ayeul ,
 De LOUIS , tout : il comprend tout lui seul ;
 Lui souhaiter qu'à LOUIS il ressemble ,
 C'est le doüer de tous les dons ensemble :
 S'il demandoit , comme il faut tout prévoir ,
 Pourquoi ne suis moi même allé le voir ;
 Vous lui direz à l'oreille : mon Prince ,
 Je crois qu'il a quelqu'affaire en Province :
 Mais en tout cas à lui ne tiendra point ,
 Que ne soyez obéï sur ce point.

E P I T R E X.

A MONSIEUR LE DAUPHIN.

Pour lui demander permission de l'aller voir.

QUAND sur certain petit évenement
QMa Muse alla vous faire compliment ;
 Elle vous dit , ou dût dire , M O N P R I N C E ,
 Qu'avois alors affaires en Province.
 Elle dit vrai , pas d'un mot n'en mentit ,
 Car , m'en souvient , j'en avois un petit ,
 Et m'ont tenu quatre bonnes années ;

Mais à présent elles sont terminées,
Et voudrois bien , puisque suis de retour ,
Moi-même aller vous faire un peu ma Cour ;
Or avisez , si le voullez permettre ,
Et l'Ecrivain suivra de près sa lettre :
Quelqu'un peut-être , avec malignité ,
Dira tout bas : c'est curiosité .
Qu'il le dise : oui , PRINCE , de vous connître
Suis curieux , & l'on peut à moins l'être ,
Depuis trois mois qu'un destin fortuné
M'a dans les murs de Paris ramené ,
De tous côtés j'entends à mes oreilles
Gens qui de vous disent monts & merveilles .
Mon Dieu , dit l'un , que le petit DAUPHIN
A dans son air & du grand & du fin !
Peut-on , dit l'autre , en un âge si tendre
Et plus valoir & faire plus attendre !
Qu'il a d'esprit , ajoute un survenant ,
Il apprend tout , & presqu'en badinant :
Du Nord , du Sud , il distingue les plages ,
Et sur la Carte il fait de longs voyages .
Sur tous ces chefs & sur maint autre point
Chacun raisonne & l'on ne tarit point ,
J'entends le tout , PRINCE , & de ces suffrages ,
Je sc̄ais pour tirer d'heureux présages ;

Mais il me fâche , à vous le dire net ,
 De n'opiner toujours que du bonnet ;
 Sur ces propos , dont j'ai l'ame attendrie ,
 En vain j'admire , en vain je me récrie ,
 Je suis honteux , & pris au dépourvû
 Quand on me dit : Hé bien , l'avez-vous vû ?

Et puis , d'ailleurs , bien que la Renommée ,
 Soit à surfaire assez accoutumée ,
 Je crains toujours , PRINCE , qu'elle n'en ait
 Dit & cité bien moins qu'elle n'en fçait .

Elle a beau faire & nous vanter son zèle ,
 Je l'ai surprise à n'être pas fidelle ;
 L'éprouverez peut-être quelque jour ,
 Mais à LOUIS elle a joué le tour .

Quand de ses faits éclatante interprete
 En sa faveur elle enfloit la trompette ,
 Vous eussiez dit au seul ton de sa voix
 Qu'elle flattoit comme on flatte les Rois ;
 Mais l'Etranger qu'elle attiroit en France ,
 Voyant de près LOUIS & sa puissance ,
 De sa grandeur surpris & transporté ,
 Loin de trouver l'éloge trop flaté ,
 Trouvoit , ainsi que l'avoûra l'Histoire ,
 La Renommée au dessous de sa gloire .

De Vous aussi , PRINCE , quoiqu'en petit ,
 G iij

Elle pourroit en avoir trop peu dit ;
 Au bruit public mille choses échapent ,
 Qui sous les yeux charment , saisissent , frapent ;
 C'est un sourire , un air de tête , un rien ,
 Mais tout cela porte coup & peint bien :
 Quand on commence ainsi que vous le faites ,
 Quand on est fait , PRINCE , comme vous l'êtes ,
 Quelques couleurs qu'on donne à vos portraits ,
 Il n'est rien tel que d'être vu de près.

PIECES CRITIQUES.

1. Lavalise du Poète , ou caprice au voyage de Lucienne proche de Marly.

Lorsque je parts pour la campagne ,
 Je fais toujours de grands projets :
 Poëtes sont assez sujets
 A bâtir châteaux en Espagne ,
 Et bâtissent à peu de frais.

Pour moi d'abord je me figure ,
 Que quand je verrai des forêts ,
 Des colines , de la verdure ,
 Et que j'entendraï le murmure
 Des ruisseaux qui dans les Guerets ,
 Vont promener leur onde pure ,

Les vers ne tariront jamais.
Pourrai-je voir une fontaine
Entre des cailloux ruisseler,
Sans m'imaginer que ma veine
S'en va tout de même couler ?
Cherchant des routes inconnues,
J'irai me perdre dans les bois,
L'Eco doit répondre à ma voix
Et la renvoyer dans les nües,
Sans qu'il soit besoin d'implorer
Apollon , ni ses neuf compagnes ,
Dans les bois & dans les campagnes ,
La moindre fleur va m'inspirer.

Ainsi je garnis ma valise
De plumes , d'encre , & de papier ;
Fort peu de livres & de mise ,
Que j'ai grand soin de bien trier .
Chacun a son goût , mais Horace ,
Par droit , ou par entêtement ,
Tient chez moi la première place .
Peutêtre les rangs au Parnasse ,
Se trouvent reglez autrement ;
Mais quoiqu'on dise , & quoiqu'on fasse ,
Je lui donne , sans compliment ,
Le premier lieu dans mon bagage ;

Et sur cel la point de langage ,
 Je prêten ds qu'il ait son étui ;
 C'est mon compagnon de voyage ,
 Et je ne marche qu'avec lui .
 Quand je lui donne compagnie ,
 Terence en date est le premier ;
 Avec ces deux , sans m'ennuyer ,
 Je passer ois toute ma vie .

Mais à ces mots j'entends crier ,
 Hé quoi donc , l'élegant Catulle ,
 Le fier & pompeux Juvenal ,
 Le tendre & délicat Tibulle ;
 Properce , Ovide & Martial ,
 Sont-ils gens à traiter si mal ?
 Si je cor nprends votre visée ,
 On laiss era pour la prisée
 Virgile qui n'eut point d'égal .
 Oh ! sça chez que sur le Permessé
 Vôtre Horace avec sa finesse
 N'est tout au plus que son vassal .
 Apollo n apprendra la chose ,
 Le crire ie est grand & capital ,
 Et je vais sur le champ , pour cause ,
 En dres ser mon procès verbal .
 Je crains quiconque verbalise ,

Et

Et n'aime point les différens :

Le grand Phœbus peut à sa guise ,

Et sans que je m'en formalise ,

Sur l'Hélicon regler les rangs ;

Mais à même droit je prétends

Les regler , moi , dans ma valise ,

Apollon n'a que voir dedans.

Que s'il falloit entrer en compte ,

Et plaider à son tribunal ,

Peutêtre vôtre Juvenal

N'en sortiroit-il qu'à sa honte .

On scait que c'est un vieux bourru

Dont l'âpre & boüillante colere ,

Quand une fois il est feru ,

Ne feroit pas grace à son pere .

Avec son ton aigre & mordant ;

Ses bruyants éclats de paroles ,

Son air magistral & pedant ,

Ses emphases , ses hyperboles ,

Si l'on m'en croit , mon avis est ,

Qu'on l'envoye établir son siege

Aux Sauromates s'il lui plaît ,

Ou , s'il l'aime mieux , aux College ,

Car pour parler net sur ce point ,

Dans ma valise on n'en veut point ,

C'est sa faute aussi , qu'y ferai-je ?

Pour Ovide , autrement , Nazon ,

Qu'on le préconise & le louë ,

J'avoûrai que l'on a raison ,

Mais il faut aussi qu'on m'avoüe

Qu'il cherche un peu trop à briller.

Pour moi , j'ai la tête blessée ,

Lors que je lui vois tortiller

En cent façons une pensée.

A force de la ressasser ,

La pointe , au bout du tems , s'émousse ,

Et l'esprit vient à se lasser :

Il ne faut pas toujours qu'on pousse

Jusques où l'on pourroit pousser.

Sa fécondité qu'on admire ,

Irrite ma mauvaise humeur ,

Et j'enrage contre un Auteur ,

Qui ne me laisse rien à dire.

Horace & lui sont excellens

Et ces deux seuls en valent trente ,

Mais je leur trouve des talens

De nature bien differente ;

Selon les âges & les tems

Leur crédit tombe , ou bien augmente .

J'étois pour Ovide à quinze ans ,

Mais je suis pour Horace à trente
Et Martial est-il un sot ?

Non , ses traits même ont de quoi plaire ;
Mais il court après un bon mot ,
Horace attend tout au contraire ,
Que le bon mot vienne s'offrir ;
Et sans qu'il s'en fasse une affaire ,
Il sçait l'attraper sans courir.

Quant au grand & fameux Virgile ,
Qu'on ne sçauroit trop ménager ,
Quoi qu'il pût m'ètre fort utile ,
Je ne le fais point voyager ,
De crainte de quelque danger ,
Et je le garde pour la ville.

Enfin , pour finir sur cela ,
Catulle , Tibulle , & Properce ;
Et gens de ce calibre-là ,
Sont tous d'un assez bon commerce ;
Comme quelquefois je les prens ,
Quelques fois aussi je m'en passe ;
Mais en tous lieux , comme en tous tems ,
Je veux toujours avoir Horace.

Vous mettez longtems à partir ,
Dira quelque cervelle sage ,
Mais j'oubliais d'en avertir ,

Tout ceci se dit en voyage.

Supposons donc comme certain ,

Que déjà je suis en chemin :

Je me vois en campagne rase ,

Dominant sur tout l'horison ,

Je pique des deux mon grison ,

Et crois voler sur un Pégase ,

Comme un autre Bellerophon.

Un berger me semble un satyre ,

Un côteau couvert de gazon ,

De loin me semble un Hélicon ;

Enfin , je vis , & je respire

Comme un homme hors de prison.

O Paris ; ô Ville superbe ;

O qu'il m'est doux de te quitter !

J'aime bien mieux marcher sur l'herbe ,

Que sur ton pavé me croter ,

Lors qu'un vilain courtaut me pousse ,

Et me jette vers le ruisseau ,

Qu'un carosse qui m'éclabouffe ,

Charge de mouches mon manteau ;

Du bruit de la cérémonie ,

Point de repos ni nuit , ni jour ,

Voilà le train que va la vie

Dans ton admirable séjour.

O qu'heureux , selon moi , doit être ,
Qui peut quelques fois s'en bannir !
S'entend néanmoins s'il est maître ,
Quand il lui plaît d'y revenir.
Dieu nous en face à tous la grace ,
J'en dis , *Amen* , & je poursuis.
J'arrive enfin comme je puis.
Le premier jour on se délassé ,
Le lendemain le tems se passe
A connoître le païs.
Avant que d'entamer l'étude
On cherche encore à marchander ;
Il faut toujours quelque prélude ,
Et du tems pour échafauder.
Allons pourtant , prenons courage ,
Et mettons la main à l'ouvrage.
Mais lors que je veux avancer ,
Quel Démon vient me traverser ?
J'éprouve un travail que j'ignore ,
Et ne puis qu'à peine tracer
Un vers froid qui me déshonore ,
Et qui ne fait que grimacer.
Cent fois il me fait effacer
Je corrigé , j'éfface encore ,
Et toujours à recommencer.

Cependant mon feu s'évapore ;
Je sens ma veine se glacer.
Apollon, le Dieu que j'adore,
Devant moi semble s'éclipser.
Muses, en vain je vous implore ;
En vain je viens vous encenser,
Vous me traitez de Turc-à-More,
Et ne daignez plus m'éxaucer.
Brillantes fleurs, charmantes plaines,
Je ne trouve en vous nul secours ;
Vous coulez devant moi, fontaines,
Sans m'animer par votre cours :
J'ai beau vous apprendre mes peines,
Echos, pour moi vous êtes sourds,
En cet état que puis-je faire ?
Mais quand j'y pense je suis bon
De m'amuser à ce jargon,
Dans ce lieu doux & solitaire,
Où j'ai tous les biens à foison,
Au lieu de vivre en volontaire,
Et me rouler sur le gazon.
La reflexion est fort bonne ;
J'aime, pour moi, quand on raisonne,
Que suis-je venu faire ici ?
Rimer en Poète transi !

Non certes , Dieu me le pardonne ;
Mais bien délasser ma personne ,
Vivant sans soin & sans souci.
N'est-ce pas assez d'une année
A se tarabuster l'esprit ,
Et souffrir en ame damnée
En forgeant un mauvais écrit ?
Faites le bon , viendra-t'on dire.
C'est fort bien dit , quand on le peut ,
Bien ou mal , il nous faut écrire ,
Et ne le fait pas bien qui veut.
En est-on mieux pour le bien faire ,
Et n'en coûte-t'il rien pour plaire ?
Produire , est un enfantement ;
Qui ne va jamais sans tourment :
La racine est toujours amere
Quoique le fruit au goût soit bon ;
Et l'enfant le plus beau , dit-on ,
Coûte bien des maux à sa mère.
Enfin , pour finir ce propos ,
De quelque air qu'on prenne la chose ,
Il nous faut toujours du repos.
Prenons-en donc , & parlons prose.
Le monde est méchant & pervers ,
Malheur à qui lui donne prise ;

En prose, helas, les plus grands Clercs
Disent souvent mainte sottise,
Comment n'en dire pas en vers ?
Le beau ragoût qu'un misantrope,
Tel qu'un Poëte morfondu,
Qui dans son chagrin s'envelope,
Tandis que son esprit galope
Après un vers qu'il a perdu.
Quand on est en pays barbare,
Sans douceur, sans société,
Passe qu'on ait l'esprit bizarre,
Et que d'écrire on soit tenté;
Mais qu'en ces lieux, mais qu'à Lucienne,
L'envie ou la fureur me vienne
De vivre en Poëte crotté,
Je paroîtrois bien dégoûté.
Comment avoir cette manie,
Dans un lieu si beau, si charmant !
Où trouve-t'on plus d'agrément,
Une plus saine compagnie,
Moins de faste, moins d'embarras,
De façon, de cérémonie,
Et quels biens n'y trouve-t'on pas ?
Que dire de ces paisages
Où l'œil se plait à s'égarter ;
Non,

Non , les Peintres dans leurs ouvrages ,
Ne nous presentent point d'images ,
Qu'on puisse bien leur comparer .
Je crois , pour moi , que la nature
S'est fait elle-même un plaisir
De nous travailler à loisir
Une si riante peinture .
C'est elle qui de son pinceau
Nous a tracé dans ces prairies ,
Ce que renferment de plus beau ,
Les campagnes les plus fleuries ,
Et nous en a fait un tableau .
Tout y paroît grand & nouveau :
La Seine y change , & se varie ;
A l'opposite d'un Château ,
C'est une simple bergerie :
Vous voyez dans un même tems
Mille objets , & tous différens ,
Que sa main habile apparie :
Elle les confond à nos yeux ,
Et fait briller son industrie ,
Dans un désordre qui vaut mieux
Que la plus belle symetrie .
Que j'aime à voir couler ces eaux ,
Qui trouvant diverses barrieres ,

Entrent dans differens canaux,
Et font de nouvelles rivieres !

Mais, ô Dieux ! qu'est-ce que je vois,
Que de prodiges à la fois,
Quelle merveilleuse structure !
Je me trompe, ou l'art envieux
Semble vouloir en ces beaux lieux,
Le disputer à la nature.
N'est-ce point un enchantement,
Qui m'impose agréablement ?
L'onde s'éleve par étage,
Montant par cent tuyaux divers,
Et se faisant avec courage
Un nouveau chemin dans les airs,
S'emprise d'aller rendre hommage
Au plus grand Roi de l'Univers.
Ici du haut d'une éminence,
Je la vois se précipiter ;
Puis se reprendre & serpenter
Dans ce charmant lieu de plaisir,
Où LOUIS trouve tant d'atraits :
Là redoublant sa violence,
Elle entre en des conduits secrets,
D'où vers le Ciel elle s'élance

* La Machine de Marly.

Avec pompe & magnificence,
 Et contribuant quelquefois
 Au plaisir du meilleur des Rois
 Elle en fait à toute la France.
 Muse, en voilà plus qu'il ne faut,
 Vous prenez votre vol trop haut,
 Ce seroit être témeraire
 De pousser les choses plus loin ;
 D'autres s'il faut le fçauront faire,
 Et de vous on n'a pas besoin,
 Et vous feriez mieux de vous taire,
 L'avis me semble salutaire.
 Laissons donc à d'autres ce soin.
 Peutêtre que c'est la paresse,
 Qui par surprise & par adresse
 Me fait cette belle Oraison.
 Je me rends pourtant, & je cesse ;
 Car il faut que je le confesse,
 Pour cette fois, elle a raison.

II. A MONSIEUR I.D.F.A.G.A.P.

Sur la décadence du bon goût.

DEPUIS un tems, mon silence en fait foi,
 Dans vos Cantons n'oserois plus écrire,

Grand Magistrat , si demandez pourquoi ,
 Tout bonnement je m'en vais vous le dire.
 A maint écrit qu'à Paris on admire
 Ou peu s'en faut , ne puis comprendre rien ;
 Le style en est très-beau , je le vois bien ;
 Mais tel qu'il est , si n'y puis rien entendre ,
 N'ai-je pas lieu d'apprehender qu'au mien
 Paris aussi ni puisse rien comprendre ?
 Grand mal m'en veux , & ne suis peu touché
 D'avoir l'esprit si dur & si bouché ,
 Car j'ai beau faire , & hausser mes lunettes
 Et Prose & Vers tout est si haut perché ,
 Qu'également je m'y trouve empêché ,
 Et c'est toujours pour moi lettres secrètes ,
 Goutte n'y vois . Oh ! que tout a changé
 Pour le langage ; & que dans la grand-Ville ,
 Depuis le tems que j'en suis délogé ,
 On s'est rendu terriblement habile.

Un point pourtant sur cela m'a surpris ,
 Vous le dirai-je ? Excusez ma franchise ,
 C'est vous , Seigneur , qui causez ma surprise ;
 Tout ce qui part de vous est d'un grand prix ,
 Et peut servir de regle & de modele ,
 C'est vérité dont personne n'appelle ;
 Jugez par là de mon étonnement.

Lorsqu'en discours sortis de votre bouche
A nous forains transmis fidellement
J'ai trouvé tout annoncé clairement,
Rien de forcé, rien d'obscur, rien de louche :
Est-ce donc là, d'abord me suis-je dit,
Ce Magistrat dont par toute la France
On prise tant le merveilleux esprit,
On vante tant la force & l'éloquence ?
Je le croyois un oracle du tems,
Et cependant il parle & je l'entens.
Je vous le dis, Seigneur, c'est grand dommage ;
Cette clarté qui fut une vertu
Au tems passé, n'est plus du bel usage ;
Et ne voudrois en donner un fêtu ;
On la soufroit jadis dans le langage,
Quand on parloit afin d'être entendu :
Mais aujourd'hui que l'on devient plus sage
Adieu vous dis, son crédit est perdu.

On a raison, tout étoit confondu
Dans ce tems-là. Le peuple, la canaille,
Mettoit le nez dans les meilleurs écrits,
En décidoit souvent vaille que vaille,
Chose indécente, & que nos beaux esprits
N'ont dû souffrir : ils ont mis si bon ordre
A cet énorme & vicieux abus,

Que leurs écrits sont autant de Rebus ,
Enigmes même , & n'est aisé d'y mordre :

Qui le pourroit ? Ils ne se montrent plus

Qu'enveloppez de nuages confus :

Impunément ils bravent les orages ,

Toujours guindez dans le plus haur des airs ,

De tems en tems du fond de ces nuages

On voit sortir des flammes , des éclairs ;

Un peu de bruit & beaucoup de fumée ;

Puis un Essain soi-disant renommée

Veut qu'on admire , & nous en fait la loi ;

On obéit , on crie à la merveille ,

Je crie aussi , sans trop sçavoir pourquoi :

Mais si m'allois faire tirer l'oreille ,

Bientôt aurois la grand-bande sur moi ,

Par quoi de peur qu'on n'aille s'y méprendre ,

Je le déclare en tant qu'il est besoin ,

Et s'il le faut , vous en prens à témoin ,

J'admire tout sans le pouvoir comprendre ;

Pour ces Messieurs plus ne puis ni ne dois ,

Car de vouloir que je les puisse entendre ,

C'en seroit trop , Seigneur , & je les crois

Trop gens d'honneur & trop de bonne foi

Pour l'exiger ; bien loin de le prétendre ,

Tout au contraire entr'eux-mêmes tout bas

Sont convenus qu'ils ne s'entendroient pas.

Voilà , Seigneur , touchant le beau langage
Sur le Parnasse un grand remuë ménage ,
Or il s'agit de prendre son parti ,
Avisez-y, vous êtes bon & sage ;
Mais n'en voudrez avoir le démenti ,
Je le vois bien , & tiendrez toujours ferme ,
Pour le vieil goût. Qu'entens-je par ce terme ?
J'entens celui d'Horace & Ciceron ;
Encor faut-il en conserver le germe ,
Et lui laisser au moins quelque Patron ;
Vous risquez moins que bien d'autres à l'être ,
Comme en cet art vous êtes un grand Maître ,
Peut-être à vous le pardonnera-t'on ;
A nous chetifs , reconnez en province ,
Suivre convient l'usage qui prévaut ,
Pour résister nôtre credit est mince ;
Et quant à moi , qui crains un peu la pince ,
Bon gré malgré c'est un faire le faut ;
Ma coutume est de peur qu'on ne me sonde
D'être toujours le premier à crier ,
Comme Sosie , Ami de tout le monde :
Sur ce pied-là ne me suis fait prier .
J'ai donc voulu , suivant le nouveau Code ,
Qu'ont établi maints & majnts beaux esprits ,

Penser , écrire , & parler à leur mode ,
Or écoutez comment je m'y suis pris.

En premier lieu j'ai fait plier bagage ,
Non toutefois sans violents remors ,
Au grand Virgile , Horace , & leurs consorts ;
Tels ont cédé sans murmure à l'orage ,
D'autres ont fait un peu plus les mutins ;
Mais beaucoup moins les Grecs que les Latins.
Juvenal , chef de la mutinerie ,
M'a regardé d'abord du haut en bas ,
Et me quittant aussitôt en furie
A pris sa course * *ultrà Sauromatas*.
Vous faites bien , m'a dit tout bas Horace ,
Nous gâterions le bon goût d'aujourd'hui ,
Et j'en ferois autant à vôtre place :
Perse vouloit s'en aller avec lui ,
L'ai retenu par la manche ; & pour cause .
Les Orateurs , & tous les gens de prose ,
Grands chicaneurs , ont voulu marchander ;
Et Ciceron , pour la cause publique ,
Comme autrefois , toujours prêt à plaider ,
A débuté par une Philippique .
J'étois perdu si l'avois écouté :
Mais l'ai d'abord dès l'exorde arrêté ;

* Commencement de la II. Satyre de Juvenal.

Disant à tous, Messieurs , point de replique :
J'en suis honteux , mais l'arrêt est porté ;
En vous gardant l'on eût mieux fait peutêtre
Et resteriez , si j'en étois le maître ;
Mais comme suis de l'avis des plus forts ,
Voici la porte , & voilà la fenêtre ,
Pouvez opter , mais vous irez dehors.
Plus indigné que confus de l'outrage
O tems ! ô mœurs ! S'écrioit Ciceron ;
Bref , du vieux tems dans ce commun naufrage
Ne se sauva que Perse & Lycophron.
Or ces Messieurs ayant tous pris la fuite ,
Vous jugez bien que justesse , raison ,
Clarté , bon sens , craignant même poursuite ,
A petit bruit sortirent à leur suite ,
Nul ne resta , tout vuida la maison ;
Ce fut , Seigneur , une belle décharge ;
Auparavant j'étois comme en prison :
Mais eux partis je me vis bien au large .
Comment ! Tandis qu'ai suivi leurs leçons
Cent fois par jour j'étois à la torture :
Pour faire un Vers c'étoit plus de façons ;
Heureux le mot qui passoit sans rature :
Tantôt le tour paroissoit trop guindé ;
Tantôt la phrase embarrassée , obscure :

L'un ne vouloit d'un terme hazardé ,
L'autre trouvoit l'expression trop dure :
Toujours la Régle & l'Equerre à la main ,
Il me falloit suivre jusqu'à la fin
Le plan tracé , sous peine de censure ;
M'en écarter n'étoit gueres permis ,
Même en donnant mieux que n'avois promis ,
Juste en ce point , il falloit l'être encore
Dans l'hyperbole & dans la métaphore ,
Pour tel écart qui seroit encensé
Au tems présent sous nom de noble audace ,
Me suis souvent vu rudement tancé ,
Rien n'étoit beau , s'il n'étoit à sa place .
Les ornemens , ainsi que de raison ,
Étoient de mise , & l'on pouvoit sans doute
Cueillir des fleurs quand c'étoit la saison ,
Mais il falloit les trouver sur sa route ;
Un synonyme en habit retourné ,
Quoiqu'éclatant , n'étoit pas pardonné ;
La plus pompeuse & brillante épithete ,
On la rayoit quand elle étoit muette ,
Pour un seul terme , ou froid ou négligé .
C'étoit pitié , l'on m'eût dévisagé .
Rien ne passoit s'il n'étoit de calibre ;
Que vous dirai-je enfin ? J'étois à bout ;

Or déformais ai secoué le joug ,
Et je puis dire à présent, je suis libre :
Aussi bien-tôt verrez *ma plume en l'air*
Suivre le vol de l'Auteur noble & rare
Qui déclamant pour le Roi de Navarre ,
A chaque trait élançoit un éclair.
Je vais d'abord pour enrichir mes rimes ,
Faire un amas de brillants synonymes ,
Et par cet art aujourd'hui si commun
Dire en vingt mots ce qu'on peut dire en un ;
Tout paroîtra , jusqu'aux moindres fornettes ,
Enluminé de nobles épithetes ;
Et dans la foule égaré , confondu ,
L'objet qui plus devoit frapper la vue ,
Enveloppé de cette épaisse nuë ,
Se trouvera presque comme perdu ,
En bel esprit , qui creuse & subtilise ,
Je veux me faire un patois à ma guise ;
Et sans toucher aux termes établis ,
Que malgré nous maintient un vieil usage ,
Sous mêmes mots autrement assortis
Faire trouver tout un autre langage ,
Pour me former un style tout nouveau ,
Un style auquel nul autre ne ressemble ,
J'accouplerai d'un bizarre pinceau ,

Traits qui jamais ne se sont vus ensemble.

Mon art surtout brillera dans le tour ;

J'aurai grand soin qu'au langage il réponde ;

Tout sera neuf, tout viendra par détour,

Ne fallût-il, dans ma verve féconde,

Que vous donner seulement le bon jour,

J'amenerai cela du bout du monde.

De suivre un ordre & se tracer un plan,

D'avoir un but, & tendre à quelque chose,

C'est être esclave & se faire un tyran,

Pour rien n'en veux, & quoique je propose,

J'en avertis, & qu'on l'entende bien ;

C'est sans m'astreindre ou m'engager à rien,

Je veux errer, maître de la campagne,

Trainant partout mes Lecteurs ébahis,

Tantôt en France, & tantôt en Espagne ;

Qui me suivra verra bien du païs,

J'irai bon train, & me suive qui m'aime,

Pas ne réponds pourtant qu'en me suivant

On ne se perde. Hélas ! le plus souvent

Dans mes écarts je me perdrai moi-même.

L'ouvrage fait, il faudra consulter,

Ainsi qu'en doit user tout homme sage,

Si même encore s'en tolère l'usage ;

Mais en ce point ne prétends imiter

Ce que faisoit cet Auteur que l'on vante,
Qui pour se rendre intelligible en tout,
Sur ses écrits consultoit sa servante.

Tout au rebours je veux gens du haut goût,
Esprits perçans, déliez & sublimes,
Devinant tout ; puis leur lisant mes rimes
Je leur crierai : Dites par votre foi,
'entendez-vous, gens de bien, dites-moi ?

Moins ils pourront comprendre à mon ouvrage,
Plus le croirai dès-lors de bon alloi,
Et sur cela ne veux d'autre suffrage.

Vous blâmerez le parti que je prens ;
Mais quoi, Seigneur, que voulez-vous qu'on fasse ?
Il se faut bien accommoder au tems,
J'aime la paix, je crains les différens,
Et ne veux point me brouiller au Parnasse.
Mais après tout, que diront nos neveux ?
Ce qu'ils diront : Ce sont de beaux morveux
Pour nous reprendre ; ils n'oseroient sans doute ;
Et puis d'ailleurs si ces petits esprits,
Veulent jamais gloser sur nos écrits,
Quinaults seront, car ils n'y verront goutte.



III. APOLOGIE DE L'AUTEUR,

*Sur ce qu'il s'amuse quelque fois à faire des Vers,
& à en faire dans le style de Marot.*

QUi fit des Vers, des Vers encor fera,
C'est le moulin qui moulut & moudra.

Contre l'étoile il n'est dépit qui tienne,
Et je me câbre en vain contre la mienne:

Malgré mes soins ma Muse prend l'essor,
J'ai fait des Vers, & j'en refais encor.

Que de leçons, & même à juste titre,
Ai-je essuyé pourtant sur ce chapitre?

Aigres Censeurs me l'ont tant reproché,
Tant vrais amis m'ont sur cela prêché!

Hé quoi ! toujours des Vers ? Estes-vous sage ?

Ah ! Renoncez à ce vain badinage ;

Occuez-vous, grave & solide Auteur,

D'un plus utile & plus notable labeur,

Et pour charmer nos cœurs & nos oreilles,

Tournez ailleurs vos talens & vos veilles.

Combien de fois touché de repentir

Me suis-je cru prêt à me convertir !

Honteux, confus de mes rimes passées,

Rimes souvent pour mes pleurs effacées,

J'avois juré cent fois d'un cœur contrit,

De ne tracer Vers, ni grand, ni petit :

Juré cent fois , je l'avoüe à ma honte ,
J'eus beau jurer , Apollon n'en tint compte ;
Tyran crûel , il rit de nos sermens ,
Comme l'amour rit de ceux des amans ,
Je me trouvai pénitent infidelle
En vrai relaps rebarqué de plus belle ;
D'un nouveau feu je me sentis brûler ,
Et malgré moi je vis des Vers couler.
Dans cet état de contrainte cruelle ,
Plaignez-moi , vous , dont j'honore le zèle ;
Sages amis , j'écoute vos leçons ;
Mais j'en reviens toujours à mes chansons .

Pour vous , Censeurs , qui de mes foibles rimes
Osez partout me faire autant de crimes ,
Et qui croyez dans votre esprit bouché ,
Que faire un Vers ce soit faire un peché ,
Exorcisez le Démon qui m'obsede ;
Ou par pitié souffrez que je lui cede ,
Et condamnez avec moins de rigueur ,
Des rimes dont je suis à peine Auteur ,
Et qu'une aveugle & bizarre manie
Malgré moi presque arrache à mon génie .

Mais quoi ! rimer ainsi que je l'ai fait
Est-ce après tout un si grave forfait ?
Vous écrivez ce qu'il vous plait en prose ,

N'osai-je en Vers faire la même chose ?
 Un sentiment par lui-même estimé
 Est-il mauvais quand il devient rimé ?
 Et dans des vers d'ailleurs pleins d'innocence ,
 L'ordre , le tour , met-il quelque indécence ?
 Censeurs malins , & peut-être jaloux ,
 Si dans mes vers j'offense autre que vous ,
 Si la vertu , si l'austere sagesse ,
 Y trouve rien qui l'éfleure , ou la blesse ;
 Si froid Auteur j'ennuye en mes écrits ,
 Condamnez-moi , j'ai tort , & j'y souscris.
 Mais quand suivant une injuste maxime
 Précisément sur ce point , que je rime ,
 Vous prétendrez me faire mon procès ,
 Vous le ferez sans fruit & sans succès.

Or rimiez donc , dit un ami fidelle ,
 Mais quel Auteur prenez-vous pour modele ?
 C'est une honte , y pensez-vous ? Marot ,
 Homme verreux , & digne du garot ,
 Et dont jadis la Muse évaporée
 A grande peine échappa la bourée.
 Défaites-vous de ce style badin ;
 Et laissant là Marot avec dédain ,
 D'un vol léger elevez-vous à l'Ode ,
 Piece si noble & si fort à la mode ,

Et

Et dont le chant hardi , mélodieux ,
Charme les Rois , & touche jusqu'aux Dieux .

Qui parle ainsi certes ne connoit gueres
De l'Helicon les loix & les Mysteres ,
Esclaves nez du Dieu capricieux
Dont le pouvoir régle tout en ces lieux ,
Nous n'avons point de choix dans son Empire
Et nous chantons selon qu'il nous inspire ;
Sans consulter sur cela nos souhaits ,
Ce Dieu dispense à son gré ses biensfaits ,
Donne à chacun , en le faisant Poëte ,
A l'un la lyre , à l'autre la trompette ;
A celui-ci chausse le brodequin ,
Eleve l'autre au Cothurne divin ;
Accorde à tel la force & l'énergie ,
Réduit tel autre à la tendre Elegie :
Dans la Satyre il rend l'un sans égal
Et borne l'autre au simple Madrigal.
De tous ses dons Marot n'eut en partage
Qu'un élegant & naïf badinage ,
Et si j'en ai quelque chose hérité ,
C'est un vernis de sa naïveté .
Sans m'égarer dans des routes sublimes ,
De ce vernis je colore mes rimes ;
Et de ce simple & naïf coloris ,

Mes petits vers ont tiré tout leur prix ,
Par ce secours emprunté si ma Muse
Ne charme pas , pour le moins elle amuse ;
Et par le vrai , qu'elle joint au plaisant ,
Quelque fois même instruit en amusant.
Je m'en tiens-là , sans toucher à la Lyre ,
Qu'au Dieu des Vers il plût de m'interdire ,
Pour ses cheris il réserve ce don :
Laissons chanter sur ce sublime ton
Et qui ? La Motte , & tel autre genie
Qui de la Lyre a conçu l'harmonie ;
Et n'allons pas , Poètes croassans ,
De leurs concerts troubler les doux accens.

De nos François , je ne scaurois m'en taire ,
C'est la folie & l'écueil ordinaire :
Si dans un genre un Auteur réussit ,
D'imitateurs un nuage grossit ;
Vous les voyez bientôt , quoi qu'il en coûte ,
En vrais moutons suivre la même route ,
Entrer en lice , & courant au hazard ,
Le disputer presque aux Maîtres de l'art .
Depuis le tems , La Motte , que ta plume
Sçut nous donner d'Odes un beau volume ,
Combien d'Auteurs s'attribuant tes droits
Au ton de l'Ode ont ajusté leurs voix ?

Plus d'autres Vers ; ils ne riment qu'en Odes ,
Et désormais , comme autant de Pagodes ,
A ce seul point fixez également ,
Ils n'ont plus tous qu'un même mouvement.
Je ris de voir leurs Muses pulmoniques ,
Impudemment , pour Odes Pindariques ,
Nous frédonner , sur des tons presqu'usez ,
Des Madrigaux en strophes divisez.
Que dans son vol le Poëte s'égare ;
Tout est permis en invoquant Pindare ,
Qui des enfers se plaint qu'à tout propos
Un froid rimeur vient troubler son repos.

Ce n'est donc plus qu'en Odes qu'on soupire ,
Qu'on rit , qu'on pleure , & même qu'on respire ;
De ce Démon tout paroît possédé ,
Et le Parnasse est d'Odes inondé.
Irois-je encor , me perdant dans la nuë ,
De ces Messieurs augmenter la cohuë ?
Non , j'aime mieux , avec moins de fracas ,
Me contenter d'un étage plus bas.

Quant à Marot , il me plaît je l'avoüe ,
Pour bon Poëte en tous lieux on le louë ;
Je le voudrois encore homme de bien ,
Et me déplaît qu'il fut un peu vaurien.
Vous l'itez tel qu'il est. Je l'itez ;

Dans son style , où , mais non dans sa conduite ;
Et n'a-t'il pas , ce style , quoique vieux ,
Je ne sçai quoi de fin , de gracieux ?
Depuis longtems Marot plaît , on le goûte ;
Si je fais mal en marchant sur sa route ,
Je suis , helas ! par un pareil endroit
Bien plus coupable encor que l'on ne croit.
Tant que je puis avec la même audace
J'ose imiter Virgile , Homere , Horace ,
Grecs & Romains ; Auteurs qui dans leurs tems
Vécurent tous Payens & mécréans.
Si je l'ai fait sans en être blamable ,
Pourquoi Marot me rend-t'il plus coupable ?
Un herétique est-il pis qu'un Payen ?
Marot , du moins , Marot étoit Chrétien.
Qu'on le condamne , & que l'on se récrie ,
Et sur l'Erreur & sur l'Idolatrie ;
J'en fais de même , & ma foi , ni mes mœurs ,
Ne prendront rien jamais de ces Auteurs.
Mais pour cet art , cette noble finesse ,
Prisée en France , à Rome & dans la Grece ,
Que je voudrois pouvoir dans mes écrits
Suivre de loin ces merveilleux Esprits !
Et recueillant des beautez chez eux nées ,
Mais dans leurs Vers trop souvent prophanées ;

Sur de meilleurs & plus dignes sujets
D'un pinceau chaste en répandre les traits,
Telle au Printemps voit-on la sage abeille ,
En voltigeant sur la rose vermeille ,
Laisser l'épine , & du suc de la fleur
Tirer pour nous un miel plein de douceur.
Sur ces leçons que l'abeille lui donne
A petit bruit ma Muse se façonne ,
Et d'un Auteur , dont elle prend le ton ,
N'imité rien que ce qu'il a de bon ;
Qu'il soit méchant , scélérat , hypocrite ,
De ses talens sans risque l'on profite ;
Et n'y peut-on réussir qu'à demi ,
Toujours autant de pris sur l'ennemi.
Désormais donc sur Marot qu'on se taise ,
Je n'en prends point de teinture mauvaise ,
Qu'on me le laisse avec soin écrêmer ,
Et que sans trouble on me souffre rimer :
J'y suis fort sobre , & quoique l'on en dise
Je n'en fais pas métier & marchandise ;
A ces petits , mais doux amusemens ,
Ce que j'ai mis quelquefois de momens
Qu'on le rassemble en heures & journées ,
Ne fera pas trois mois sur dix années ;
Ce peu de tems n'est point un tems perdu .

L'esprit ne peut être toujours tendu ;
L'un se repose , un autre se promene
Fais-je pis qu'eux en exerçant ma veine ?
Las d'un travail plus noble , ou plus Chrétien ,
Je fais des Vers quand d'autres ne font rien ;
Changeant de grain la terre se repose ,
En travaillant je fais la même chose ;
Et changement de travail , ou d'emploi ,
Fut de tout tems un vrai repos pour moi.

Personne enfin n'est parfait dans la vie ,
J'aime à rimer quand il m'en prend envie ;
De maints défauts , dont je suis dominé ,
Pour mon malheur c'est le plus obstiné :
Défaut fâcheux , mais qui bien qu'on en gronde
Ne déplaît pas pourtant à tout le monde ;
Je me suis vu pour tels vers dénigré ,
Dont en bon lieu l'on m'a fçu quelque gré ;
Si j'ose même ici pour ma défense
Sur ce point-là dire ce que je pense ,
Tel me censure & me damne tout haut ,
Qui dans le cœur m'absout de ce défaut.



IV. Nécessité de la Critique, ou le Grand Prevôt du Parnasse.

ON gronde contre la satyre
Et Cotin dit qu'on a raison ,
Mais quoi que Cotin puisse dire ,
Dans l'étrange démangeaison
Qu'en nôtre siecle on a d'écrire ,
Il nous faut un contre-poison .
Ecrire en Vers , écrire en Prose ,
Au tems passé étoit un art ;
Au tems présent c'est autre chose ,
Tant bien que mal , à tout hazard ;
Rime qui veut , qui veut compose ,
Se dit habile , ou le suppose ,
Entre au Chorus , ou chante à part ,
Est pour un tiers ou pour un quart ,
Fournit le Texte , ou fait la Glose ,
Et tout le monde en veut sa part .

Dites-nous , Muses , d'où peut naître
Cette heureuse fécondité ?
Est-on sçavant quand on veut l'être ?
Cela n'a pas toujours été ;
Il en couloit à nos ancêtres ,
Ce ne fut pas pour eux un jeu ;

Ce qui coûtoit à ces grands Maîtres
Pourquoi nous coûte-t'il si peu ?

Vanité folle , qui présume ,
Par un aveugle & fol orgueil ,
De son esprit & de sa plume !
Voilà d'abord le grand écueil.

Item le Temple de mémoire

Est un très-dangereux appas ;
Mais en griffonant pour la gloire ,
L'encre toujours ne coule pas ,
Et quelque fois avient le cas
Que l'on casse son écritoire.

Item , soit à bon titre ou non ,

On dit mes œuvres , mon Libraire ,
Et l'on voit en gros caractères
Afficher son livre & son nom.

Item , chacun a sa folie ;

Item , aujourd'hui tout est bon
Et tout ouvrage se publie.

Ce qu'un homme a rêvé la nuit ,

Ce qu'il a dit à sa servante ,

Ce qu'il fait entre sept & huit ,

Qu'on l'imprime & le mette en vente ,

L'ouvrage trouve son débit ,

Et quelquefois sans qu'il s'en vante

L'Auteur

L'Auteur y gagne un bon habit.

Item, quand on ne sçait mieux faire

On forge, on ment dans un Écrit.

Item, on ne sçauoit se taire,

Et nous avons tous trop d'esprit.

Autre grand *Item*, il faut vivre;

Voilà comment se fait un livre.

De-là nous viennent à foison

Maigres livres de toute sorte,

Ils n'ont ni rime, ni raison;

Cela se vend toujours, qu'importe,

Tous les sujets sont presqu'usez,

Et tous les titres épusez

Jusques à des contes de Fées,

Dont ont a fait longtems trophée

Le désordre croît tous les jours;

Je crie, & j'appelle au secours;

Quand viendra-t'il quelque Critique

Pour reformer un tel abus,

Et purger nôtre république

De tant d'Ecrivains de bibus.

A l'aspect du Censeur farouche,

Qui sçait faire valoir ses droits,

Un pauvre Auteur craindra la touche,

Et devant que d'ouvrir la bouche,

Y pensera plus d'une fois.

Je touche une fâcheuse corde ,
Et crois déjà de tous côtéz ,
Entendre à ce funeste exorde
Nombre d'Auteurs épouvantez ,
Crier tout haut , misericorde.
Soit fait , Messieurs , j'en suis d'accord ;
Mais quand le public en furie
Contre vous & vos œuvres crie
Misericorde encor plus fort ,
Que lui répondre , je vous prie ?
C'est un mal , je ne dis pas non ,
Qu'un Censeur rigide & severé ,
Qui le prend sur le plus haut ton ,
Qu'on hait , & pourtant qu'on revere ;
Mais si c'est un mal , c'est souvent
Un mal pour nous bien nécessaire ,
Un Critique au païs sçavant ,
Fait le métier de Commissaire.

Bornons-nous sans aller plus loin
A la seule gent Poétique ,
Plus que toute autre elle a besoin
De Commissaire , d'un Critique ;
Les Poëtes sont insolens ,
Et souvent les plus miserables

Se trouvent les plus intraitables,
Fiers de leurs prétendus talens
Ils prendront le pas au Parnasse,
Et sur Virgile & sur Horace,
S'il n'est des Censeurs vigilans
Pour chasser ces passe-volants,
Et marquer à chacun sa place.
D'abord ces petits abortons
Viennent se couler à tâtons,
Ils sont soumis, humbles, dociles,
Souples à prendre des leçons
Des Horaces & des Virgiles,
Et devant ces Auteurs habiles
Sont muets comme des poissons.
Mais quand enfin cette vermine
Sur le Parnasse a pris racine,
Elle s'ameute & forme un corps
Qui se revolte & se mutine;
Dès qu'une fois elle domine,
Adieu Virgile & ses consorts;
Dans quelque coin on les confine,
Et si Phœbus faisoit la mine,
Lui-même on le mettroit dehors.

Comment Ronsard & sa playade,
Dont un tems le regne a duré,

Dans leur grotesque mascarade
Nous l'avoient-ils défiguré ?
Crasseux , déguenillé , maussade ,
Plus bigarré qu'un Arlequin ,
Affublé d'un vieux casaque ,
Fait à peu près à la Françoise ,
Mais d'étoffe antique & Gauloise ,
Sans goût , sans air , le tout enfin
Brodé de Grec & de Latin :
C'étoit dans ce bel équipage
Qu'Apollon , noir comme un lutin ,
Se faisoit partout rendre hommage.
Mais après un long esclavage ,
Enfin Malherbe en eut pitié ,
Et l'ayant pris en amitié ,
Lui débarboüilla le visage ,
Et le remit sur le bon pied ,
Renvoyant à la fripperie
Ses haillons & sa broderie.

Alors dans le sacré Valon
On décria la vieille mode ,
Et Malherbe sous Apollon
Fit publier un nouveau Code ,
Défendant ces vieux passemens ;
Qu'avec de grands empressemens

On alloit chercher piece à piece ,
Au Latium & dans la Grece ;
Ronsard en fut triste & marri ,
Perdant beaucoup à ce décri ;
Il en pleura même , & de rage
Il se soufleta le visage ,
Et s'alla cacher dans un trou ,
En se soufletant tout son sou ;
Les Muses n'en firent que rire ,
Et demandoient par quel hazard
Ronsard , si vanté pour bien dire ,
Donnoit des souflets à Ronsard.

Cependant tout changea de face ,
Sur l'Hélicon & le Parnasse
C'étoit un air de propreté ,
Plein de grandeur & de noblesse ,
Rien de fade , ni d'affecté
N'en altéroit la dignité ,
Le bon goût & la politesse
Brilloient dans la simplicité ,
Laissant la frivole parure
Aux fades Heros des romans ,
On emprunta de la nature
Ses plus superbes ornementz
Vous eussiez vû les jours de fêtes

Phœbus , & les neuf doctes Sœurs ,
N'employer pour orner leurs têtes
Que des lauriers mêlez de fleurs.

Mais cette mode trop unie
Ennuya bientôt nos François ,
Au mépris des nouvelles loix
Ils revinrent à leur génie ,
Et reclamerent tous leurs droits.

Nous aimons trop la bigarrure ,
Je ne puis le dire assez haut ;
Voilà notre premier défaut ,
Et c'est depuis longtems qu'il dure ;
Il durera , j'en suis garant ,
Quoique le bon sens en murmure ;
Si l'on le quitte , on le reprend ,
Même en dépit de la censure ;
On veut du rare & du nouveau ,
Le tout sans regle & sans mesure ;
On outre , on lasse le pinceau ,
Mais à charger trop le tableau
On vient à gâter la peinture ,
Et voulant le portrait trop beau ,
On fait grimacer la figure .
Soit Poëtes , soit Orateurs ,
C'est là qu'en sont bien des Auteurs ;

Nous nous mettons à la torture
 Pour alembiquer un Écrit ;
 Nous voulons pourtant de l'esprit
 Du brillant , de l'enluminure.
 C'est un abus , ne forçons rien ,
 Laissons travailler la nature ,
 Et sans effort nous ferons bien ;
 Il en coûte pour l'ordinaire ,
 Par cet entêtement fatal ,
 Plus à certains pour faire mal ,
 Qu'il n'en coûteroit pour bien faire.

Me voilà dans un fort beau champ ,
 Mais je prêche , & peut-être ennuye ,
 Comme bien d'autres en prêchant ;
 Je finis donc , & je m'essuye .
 Bel exemple , sans me flatter ,
 Si l'on vouloit en profiter !

Or durant cette maladie
 Dont l'Helicon fut infecté
 On bannit la simplicité
 Sous Malherbe tant applaudie .
 Pointes , équivoques dans peu ,
 Et jeux de mots vinrent en jeu ;
 On vit l'assemblage grotesque
 Du sérieux & du burlesque :

Et Phœbus , le galimatias ,
Parurent avec assurance ,
Et comme si l'on n'étoit pas
Assez fou quand on veut en France ,
On fut avec avidité
Chercher jusque dans l'Italie
Des secours dont par charité
Elle assista nôtre folie.

Apollon se tuoit en vain
De faire mainte remontrance ,
Et de prêcher à toute outrance ,
Nos gens suivoient toujouſs leur train ,
Et tout alloit en décadence.

Mais quand ce Dieu plein de prudence
Eut pris Boileau pour son Prévôt ,
Combien d'Auteurs firent le faut !
On voyoit détaler en bande
Tous ces Messieurs de contrebande ;
Chaplain couvert de lauriers
Sauta lui-même des premiers ,
Et perdit , dit-on , dans la crotte ,
Et sa perruque & sa calotte :
Sauvez l'honneur de la Pucelle ,
Crioit-il , prêt à trebucher ;
Mais Boileau , plus dur qu'un rocher ,

N'eut

N'eut pitié , ni de lui , ni d'elle.

Pradon voulant parlementer
Fit d'abord de la résistance ,
Et parut quelque tems luter
Même en Poëte d'importance ;
Il appella de la sentence ,
Mais il fallut toujours sauter ,
Et l'on n'a point jugé l'instance.
Sous le manteau de Regulus
On eût épargné sa personne ,
Mais le pauvre homme n'avoit plus
Que le juste-au-corps d'Antigone.

Quinault par la foule emporté ,
Quinaut même fit la culbute ,
Mais un appel interjeté
Le vengea bientôt de sa chute.
On vit les Muses en rumeur
A l'envi prendre en main sa cause ,
Quelques gens de mauvaise humeur
Vouloient pousser plus loin la chose ,
Insistant qu'on fit au plutôt
Le procès au pauvre Prévôt.
Mais helas ! qu'un Prévôt s'échappe ,
Cela est digne de pardon ,
Il n'est pas infaillible , non ,

Plus ne prétendroit fut-il Pape.

Cependant les plus emportez,
Dant cette emeute generale,
Etoient les Rimeurs maltraitez ;
Les Cotins chefs de la cabale
Murmuroient & croient tout haut ,
Voyez-moi ce Prévôt de bale ,
Il n'a pas épargné Quinault.
Mais Phœbus d'un œillade fiere ,
Les rejettant avec mépris ,
Leur dit d'un ton ferme & sever ,
Paix , canaille de beaux esprits ,
Qui n'avez fait ici que braire ;
Si sur Quinault on s'est mépris ,
J'y veillerai , c'est mon affaire.
Quant à vous , perdez tout espoir ,
Et ne me rompez plus la tête ,
Mon Prévôt a fait son devoir ,
Ainsi se calma la tempête ,
Et Quinault s'étant présenté
Dans ces griefs fut écouté ;
On déclara , veu la requête ,
Bien appellé comme d'abus ,
Dont le Prévôt resta camus :
Il fut même sur le Parnasse

Reglé sans contestation ,
Qu'auprès d'Orphée & d'Amphyon
Il iroit reprendre sa place ;
Et puis Phœbus d'un air humain
Lui mit sa propre lyre en main ;
Non que la sienne fût usée ;
Mais par un noble & fier dedain
De la voir à tort méprisée ,
En tombant il l'avoit brisée ;
On en fit recueillir soudain
Tous les morceaux jusques au moindre ,
Mais on les recueillit en vain ,
Et l'on ne pût les bien rejoindre .

Tel fut le destin de Quinault ,
Seul de tous où le Commissaire ,
A son égard un peu Corsaire ,
Se soit trouvé pris en défaut .
Pourtant en paya-t'il l'amande ,
Et de mainte Muse en courroux
Essuya verte reprimande ,
On a dit même quelques coups ;
Dans tout le reste irreprochable ,
Faisant sa charge avec hauteur ,
A tout mauvais & sot Auteur
Il fut Prévôt inexorable .

Sur les grands chemins d'Helicon,
Dont il fit presque un Montfaucon,
On voyoit de loin les squelettes
De cent miserables Poëtes ;
Exemple dont le seul aspect
Tenoit les Rimeurs en respect.
Il est bien vrai qu'en sa vieillesse
Il laissa tout à l'abandon,
Et fit sa charge avec mollesse ;
Quand on est vieux on devient bon,
Un reste de terreur empreinte
Retenoit pourtant les esprits,
Et l'on ne pensoit qu'avec crainte
Au sort de tant d'Auteurs proscrits.
Dans cette vieillesse impuissante
Son ombre encore menaçante
Arrêtoit les plus resolus ;
Mais cette ombre fiere & glaçante,
Cette ombre, helas, n'est plus,
Toutefois dans cet interregne
Tout dégénere & dépérît,
Et faute d'un Prévôt qui'on craigne,
Chacun sur pied de bel esprit
Arbore déjà son Enseigne.
Les Cotins bravant les lardons,

De tous côtez semblent renaître ,
Et comme en un tems de pardons
On voit hardiment reparoître
Les Pelletiers & les Pradons.

Apollon , c'est vous que j'appelle ,
De ce mal arrêtez le cours ,
Le prix de la gloire immortelle
Est en proye aux joüeurs de vielle ;
Et la plus brillante des Cours ,
Vôtre Cour autrefois si belle ,
Devient un grenier de Gabelle ,
Et s'encanaille tous les jours .
Déjà qui veut sur le Parnasse
S'établit comme en son foyer ,
Tel croit tout charmer qui croasse ;
Tel en chantant semble aboyer ,
Tel peignant sans art & sans grace
A peine est digne de broyer ;
Tel fait des Vers qui , quoiqu'il fasse ,
Semblent tous faits par contumace ;
Tel pour tout titre ose employer
Des Vers qu'il prit à la tirace
Sçavant dans l'art de giboyer
Confondu parmi cette crasse ,
Corneille pour garder sa place

En est réduit à guerroyer ,
Et Racine rencontre en face ,
Tantôt le Clerc , tantôt Boyer.
Quel dépit pour le grand Horace ,
D'avoir à soutenir l'audace
D'un fat qui vient le coudoyer.
Le mal plus loin va se répandre ,
Si l'on n'y met ordre au plutôt ,
Muses , songez à vous défendre
Au spécifique ; un bon Prévôt :
Un bon Prévôt , mais où le prendre ?
Je pourrois , s'il m'étoit permis
En nommer un digne de l'être ,
Par ses soins en honneur remis ,
Et plus grand qu'il n'étoit peut-être ,
Homere assez le fait connoître :
Il a tous les talens qu'il faut
Pour un emploi si nécessaire ;
Je ne lui vois qu'un seul défaut ,
C'est que ce métier salutaire ,
De blamer ce qui doit déplaire ,
De reprendre & n'épargner rien ,
Ce métier qu'il feroit si bien ,
Il ne voudra jamais le faire .
Attaqué par maint trait felon

Jamais contre le noir frelon
Il n'employa ses nobles veilles ,
Et comme le Roi des abeilles
Il fut toujours sans aiguillon.

A son défaut cherchez quelqu'autre
Qui plus hardi , qui moins humain ,
Pour vôtre gloire & pour la nôtre
Ose à l'œuvre mettre la main.
Du Parnasse arbitre suprême ,
Si vous prizez mon zèle extrême ,
Faites le voir en m'exauçant.
Helas ! peutêtre en vous pressant
Puis-je des vœux contre moi-même.

SANTÜEIL VENGÉ.

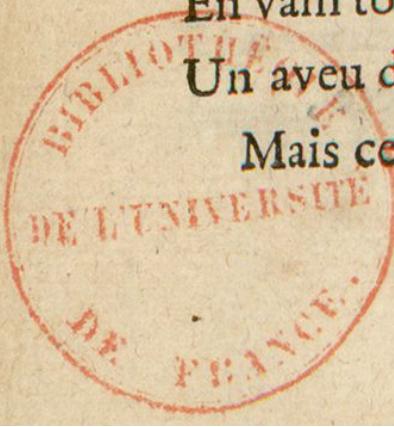
V. Traduction d'une piece Latine faite par le même Auteur.

Quelle audace , grand Dieu ! Quelle temerité !
On attaque Santeüil sur sa latinité !
Quoi ! ces termes pompeux dont la magnificence
Partout offre à l'oreille une noble cadence ,
Au chagrin d'un Censeur n'ont pû le dérober ,
Et je le vois déjà tout prêt à succomber ?
En vain contre la foudre , & contre la tempête ,
Phœbus de cent lauriers avoit muni sa tête ,

Un Critique insolent , par un indigne affront ,
 Foule aux pieds les lauriers qui lui couvroient le front .
 C'est pourtant ce Santeüil , le Héros du Parnasse ,
 Ce grand imitateur de Virgile & d'Horace ,
 Et devant qui la Seine après mille détours
 Fixa jadis ses flots , & suspendit son cours .
 Mais qui peut arrêter ou suspendre l'envie ?
 Elle t'attaque enfin au déclin de ta vie ,
 Santeüil ; mais soutenu d'une noble fierté
 Méprise les efforts de sa malignité .
 Dans Paris aujourd'hui les Fontaines publiques
 Portent de ton sçavoir des marques authentiques ,
 Le peuple y lit des vers gravez en cent endroits ,
 Et sçait les approuver du geste & de la voix ;
 Ton mérite n'est pas renfermé dans un cloître ,
 Santeüil dans l'univers s'est assez fait connoître ;
 A tes rares vertus on rend ce que l'on doit ,
 Et dès que tu parois chacun te montre au doigt .
 Les Dames même enfin parlent de tes ouvrages ,
 En vantent leurs beautez , & donnent leurs suffrages ,
 Au Cigne de Mantoüe égalent ton destin ,
 Et trouvent que sur tout tu parles bien Latin ;
 En vain tous les Sçavans publieroient le contraire ,
 Un aveu de ce poids les oblige à se taire .

Mais ce n'est pas toi seul que l'on attaque ici ,

On



On offense encor plus Commire & Jouvency ;
Oüi , ces doctes Censeurs , ces sçavans personnages ,
Doivent être tous deux garants de tes ouvrages ;
On sçait qu'entre les soins de leurs emplois divers
Ils ont encor celui de repolir tes Vers ;
Qu'on rejette sur eux ce qu'on peut y reprendre ,
Car ce n'est pas à toi, Santeüil, qu'il faut s'en prendre .
Mais non , ne craignons rien , ils n'ont pû s'y tromper ,
Nul terme de travers n'a pû leur échaper ;
Et d'ailleurs quand ce Dieu qui t'agite & t'inspire ,
Te dicte ces beaux vers que la Province admire ,
Doit-on dans les transports de ces nobles accès
Sur un mot mal placé t'aller faire un procès ?
Semblable à ces torrens qui du haut des montagnes
Viennent à grand fracas inonder les campagnes ,
Doit-on te reprocher si dans leur majesté
Tes vers n'ont pas toujours autant de pureté ,
Qu'on voit en ces ruisseaux qui gardent dans leur
course ,

Cette même beauté qu'ils tirent de leur source ?

Et pourquoi m'arrêter à tous ces vains propos ;
Pourquoi m'épouvanter des cris de ces corbeaux ?
Il faut qu'à haute voix ici je le publie ,
Oüi , j'oseraï le dire , en dépit de l'envie ,
Habitans d'Hélicon soumettez yrôtre orgueil

Et rendez en ce jour hommage au grand Santeuil.
Qui de vous comme lui, dans ses vives boutades,
Tel qu'un Thyrse à la main s'élançoient les Menades,
Paroît jettant partout des regards furieux,
L'écume dans la bouche & le feu dans les yeux ?
Est-il à son abord mortel qui ne frémisse,
Quand on le voit errant d'un air de Pythonisse,
Porter de tous côtés d'un pas précipité
Le terrible Démon dont il est agité ?
Et cependant, ô ciel ! devant toute la terre,
Un jeune homme insolent lui déclare la guerre ;
L'ingrat respire encor en son crime endurci :
Quoi donc ! esperes-tu nous échapper ainsi ?
Non, tandis que saisi d'une frayeur stérile,
En fuyant vers Rouen tu cherches un azyle,
La Seine engloutissant ton crime sous ses eaux
Vengera par ta mort l'honneur de son Héros :
Mais non, ce seroit peu, la peine est trop légere.
Enfin j'en découvre une égale à ma colère ;
Tu vas périr, crûel, le supplice est tout prêt ;
Frémis en entendant ce redoutable arrêt.

Ghargé de rudes fers, dans une humble posture,
Plus mort qu'un criminel qu'on traîne à la torture,
Détestant dans ton cœur ton crime & ton orgueil,
Tu paroîtras, perfide, & tu verras Santeuil.

Qu'il scaura bien alors punir ton imposture,
Quand armant contre toi son affreuse figure,
Les deux bras en désordre élancez dans les airs,
Tel qu'il est quand il fait ou récite des Vers,
Tout prêt à t'engloutir, ouvrant un large gouffre,
D'où tu verras sortir & la flamme & le souffre,
D'une voix de tonnerre imprimant la terreur,
Il te dira cent fois, scélérat, imposteur !
C'est alors qu'éperdu, reconnoissant ton crime,
De Santeüil irrité pitoyable victime,
D'un repentir tardif implorant le secours,
Tu voudras le fléchir par tes tristes discours ;
En vain, pour terminer la peine qui t'est dûe
Une froide sueur dans ton corps répandue,
Ira glacer ton sang figé dans ses canaux,
Ira durcir tes nerfs, pétrifier tes os ;
En marbre transformé tu seras dans la France
Un rare monument d'une illustre vengeance.
Ah ! si sur toi Santeüil lance un regard mutin,
Tu ne peux de Niobe éviter le destin.

PIÈCES MÈLÉES,

I. Plaintes sur la lenteur & la négligence du Messager du Mans.

C E n'est point l'interêt, ni l'amour de la gloire,
 Qui me fait en ce jour importuner les cieux ;
 Je n'ai rien à prétendre au temple de Mémoire ,
 Le vif éclat de l'or n'éblouit point mes yeux :
 De ces foibles honteux mon ame préservée
 N'écouterá jamais de si bas sentimens ;
 Tout ce que je demande , est la prompte arrivée
 Du Messager du Mans.

Déjà plus de vingt fois le soleil & la lune
 Ont regné tour à tour ,
 Depuis que je languis dans ma triste infortune.
 Déjà la lumiere du jour
 A vingt fois pour le moins fait place à la chandelle ,
 Sans que , durant un si longtems ,
 On ait vu dans ces lieux la noble haridelle
 Du Messager du Mans.

Cependant je languis , & ma douleur profonde
 Me fait perdre le jugement :
 Qu'avez-vous , me dit tout le monde ?

Vous êtes depuis peu tout je ne scai comment.

Helas ! si l'on scavoit la cause

De ces maux cruels & pressans !

Si l'on scavoit ; & quoi ? Non , je ne puis , je n'ose ,

Et je ne le dirai qu'au Messager du Mans.

Quel Démon cruel & barbare

Si longtems l'arrête en chemin ?

Quel ennemi secret , quel envieux destin ,

L'un de l'autre tous deux si longtems nous sépare ?

Non , je ne puis souffrir tous ces retardemens ,

Je veux moi-même aller le chercher & le suivre ,

Car c'en est trop , & je ne puis plus vivre ,

Si je ne vois le Messager du Mans .

Quoi ! tout le jour à ma pensée

Son image viendra s'offrir ;

Et ma douleur présente , & ma douleur passée ,

Me feront doublement souffrir ?

Encore si la nuit , dans un repos tranquille ,

Contre tous mes chagrins je trouvois un azyle !

Mais non , quand le sommeil vient assoupir mes sens ,

Si je rêve , je rêve au Messager du Mans .

Si pour calmer un peu ma triste inquietude

O iiij

Je prens quelque livre à la main ,
 D'abord son souvenir vient troubler mon étude ,
 Et me fait perdre mon Latin .
 Oùï , j'ai beau tout tenter , rien ne peut m'en distraire ,
 Et je passe souvent tout le jour à quoi faire ?
 Le dirai-je ? à compter les heures , les momens
 Que retarde en cheinin le Messager du Mans .

Avoüons ici ma foiblesse ;
 Jamais le plus touché des plus tendres amans
 A-t'il plus fait pour sa Maîtresse ?
 Non , jamais les Cyrus , les Héros de Romans ,
 N'ont soupiré , j'ose le dire ,
 Après le cher objet qui causoit leurs tourmens ,
 Comme nuit & jour je soupire
 Après le Messager du Mans .

Si quelqu'un vient à ma rencontre ,
 Je vais le prendre au dépourvû ,
 Et lui disant , ne l'avez-vous point vû ?
 Bon gré malgré je veux qu'il me le montre .
 S'il me demande , Et qui ? Je demeure en suspens ,
 Et j'admire son ignorance ,
 Croyant que comme moi tout le monde ici pense
 Au Messager du Mans .

J'entens crier , grande nouvelle !
J'accours avec empressement ;
De quoi s'agit-il donc ? vetille , bagatelle ,
D'une victoire seulement .
Et qu'ai-je affaire ici de nouvelles de guerre ;
A tous momens , en tous lieux j'en entens ;
On m'en dit d'Alemagne , on m'en dit d'Angleterre ,
Et l'on ne m'en dit point du Messager du Mans .

Un voyageur , enfin , plus charitable ,
Entrant dans ce qui fait ma peine & mon souci ,
M'annonce d'un air agréable
Qu'il le vit l'autre jour , quoiqu'un peu loin d'ici .
J'admire son bonheur , & je lui porte envie ,
Je le montre à tous les passans ;
Et renforçant ma voix devant tous je m'écrie ,
L'heureux homme ! Il a vû le Messager du Mans ,

Je fais le guet , planté tout le jour sur ma porte
Tantôt assis , tantôt debout , -
Et soit qu'on entre , ou soit qu'on sorte ,
Je vois & j'examine tout .
L'esprit tout occupé de cette unique affaire ,
Alerte au moindre bruit , si par hazard j'entens
Quelque cheval hennir , ou bien quelqu'âne braire ,

Je crois toujours que c'est le Messager du Mans.

Entendrai-je bientôt gringotter ses sonnettes ,

Le verrai-je bientôt entrer superbement ,

Claquant son fouet & piquant ses mazettes ,

Quand viendra-t'il ce Messager charmant ?

Les Forêts , les rochers , & les creux des fontaines

Retentissent partout de mes gemissemens ;

Seras-tu donc le seul insensible à mes peines ,

Barbare Messager du Mans ?

Helas ! lorsqu'à Rouen tu me faisois tant d'offres ,

Si tu voulois si tard m'apporter mes deux coffres ,

Falloit-il t'en charger ,

Bourreau de Messager ?

Je m'en souviens encor , tu ne peux t'en défendre ,

Dans six jours au plus tard tu devois me les rendre ,

Tu me l'avois juré , sont-ce là tes sermens ,

Perfide Messager du Mans ?

Que diras-tu pour ton excuse ,

Si rien pourtant peut t'excuser ?

Cherche quelque détour , invente quelque ruse ,

Ingrat , je t'aiderai moi-même à m'abuser .

Pour toi je sens encore un reste de tendresse ,

Malgré

Malgré tous mes ressentimens.

O Ciel ! peut-on avoir tant de foiblesse
Pour un maraut de Messager du Mans !

Parle enfin , dis moi quelque chose ;

Qui t'a si longtems retenu ?

De ces délais cruels viens m'apprendre la cause ;

Dis , ne devrois tu pas être déjà venu ?

Quoi ! tes rosses n'ont pû faire un si long voyage ?

Des brigants t'ont volé tout ton pauvre équipage ,

On t'a roué de coups ? Plût à Dieu ! Mais tu mens .

Traître de Messager du Mans.

Dis plutôt qu'à trinquer bornant ta diligence ,

T'arrêtant à chaque bouchon ,

Partout où tu trouvois le cidre , ou le vin bon ,

Tu ne songeais , coquin , qu'à te garnir la pance .

Dis qu'avec tes pareils , tous mauvais garnemens ,

Sans cesse t'amusant à boire ,

De mes coffres reçus tu perdis la mémoire ,

Fripone de Messager du Mans.

Rien ne peut désormais arrêter ma colere ,

Tu périras , ingrat , l'arrêt en est porté ;

Non , je n'écoute plus ni soupirs ni priere ,

Tu n'as que trop longtems outragé ma bonté.

Je veux que sans miséricorde

On t'attache au bout d'une corde ,

Pour être un bel exemple aux Messagers trop lents ,

Pendant de Messager du Mans.

Venez, implacables furies ,

Tisiphone , Megere , & vous triste Aleston ,

Sortez du manoir de Pluton ,

Pour exercer ici toutes vos barbaries.

Inventez s'il se peut quelques nouveaux tourmens ;

Vous punissez là bas de peines éternelles

Des ombres bien moins criminelles ,

Que n'est le Messager du Mans.

Mais que dis-je, où m'emporte une triste vengeance ?

Calmons nous pour un tems , soyons plus retenus ,

Ayons encor quelqu'indulgence ,

Du moins jusqu'à ce que mes coffres soient venus .

La prudence le veut , la raison le demande ;

Laissons après cela travailler les sergents ;

Qu'on brûle si l'on veut , qu'on assomme , ou qu'on

pende ,

Le Messager du Mans.

Cependant j'en tiens pour mon compte,
 Mais si jamais j'y suis repris,
 Si Messager du Mans après cela m'affronte,
 Je veux être étrillé de la Fleche à Paris ;
 Je veux aller le trot d'ici jusqu'en Boheme,
 Je veux avoir procès avec des bas Normands,
 Et pour dire encor plus, je veux passer moi-même
 Pour Messager du Mans.

II. Sur l'avenement heureux & inespéré du Messager
 du Mans.

Les Dieux, même dans leur colere,
 A nos maux quelquefois se laissent attendrir ;
 Touchez enfin de ma misere,
 Ces Dieux, ces justes Dieux, daignent me secourir,
 Cessez donc, funestes allarmes,
 Qui m'avez fait passer de si cruelz momens ;
 Plus de soupirs & plus de larmes,
 Je vais voir en ce jour le Messager du Mans.

On me l'annonce, il va paroître,
 De cet espoir repaïssez-vous, mon cœur ;
 Mais que dis-je, insensé ! peut-être
 Ne cherche-t'on qu'à tromper ma douleur ;
 Douce esperance, encor que mal fondée,

Vous servirez du moins à charmer mes tourmens,
Par la tendre & flatoue idée,
Que je me fais déjà du Messager du Mans.

De son air & de sa figure
Je crois deviner tous les traits;
Et je m'en fais une peinture,
Telle que l'on n'en vit jamais.
Sans l'avoir vu, sans le connoître,
Je me le représente avec mille agrémens,
Et je me dis, tel est, ou pour le moins doit être,
Le Messager du Mans.

Traput, courtaut, mais bien pris dans sa taille,
Le teint luisant, les cheveux longs & droits,
Un nez haut en couleur, & dont vaille que vaille,
Je crois qu'en un besoin on en feroit bien trois,
Oeil hagard, front étroit, la tête un peu pointuë
La gueule noire, large, & Dieu scâit quelles dents
Le dos si rond qu'on croit qu'on voit une tortuë,
Lorsque l'on voit le Messager du Mans.

Mais qu'entens-je, & quel bruit tout à coup me re-
veille,
Quelle favorable rumeur

Se fait entendre à mon oreille ;
 Et bien plus encor à mon cœur !
 On ne me flatoit point d'une fausse esperance ;
 C'est lui, c'est mon Héros, qui vers ces lieux s'avance ;
 Et si je ne le vois, pour le moins je le sens ;
 Car on le sent de loin le Messager du Mans.

Déjà l'allegresse publique
 Eclare ici de toutes parts ,
 L'Artisan quitte sa boutique ,
 Et le peuple vole aux ramparts ;
 Chiens d'aboyer , ânes de braire ,
 Et chevaux de pousser mille hennissemens :
 Sans doute ils ont senti leur guide & leur confrere ,
 Le Messager du Mans.

Qu'attens-je encor, suivons la route que nous montre
 Cette foule empressée à dévancer ses pas ,
 Et qui plutôt que moi, dans l'univers , helas !
 Doit se hâter d'aller à sa rencontre ?
 Courrons , volons , forçons les rangs ,
 La diligence est ici nécessaire ,
 Et jamais en peut-on trop faire
 Quand il s'agit de voir le Messager du Mans ?

Il paroît , ce Héros attendu si longtems ,
Sous un vieux bonnet gras , & jadis à la mode ;
Sa tête semble suivre en faisant la pagode ,
Le branle harmonieux de ses paniers flotants ;
C'est lui , je le distingue au bruit de ses sonettes ,
A la sangle de cuir qui lui serre les flancs ;
Car aussi bien que toutes ses mazettes ,
Il est sanglé , le Messager du Mans.

Tout brille à son abord d'une vive lumiere ,
Vous diriez que c'est un soleil ,
Qui ne paroît jamais plus vif & plus vermeil ,
Qu'au moment qu'il est prêt d'achever sa carriere ;
Je l'admire , & mes yeux dans ces premiers momens
Ebloüis , comme on peut le croire ,
Ont peine à soutenir tout l'éclat de la gloire .

Du Messager du Mans.

Un gros de Cavaliers l'environne & l'escorte
La plûpart fidelles Maniseaux ;
Mais autant que le Pin passe les arbrisseaux ,
Autant mon Messager sur les autres l'emporte ;
En un mot , tels qu'on voit les Héros triomphans ,
Promener la victoire à leur char enchaînée ,
Tel paroît au milieu de la Fleche étonnée

Le Messager du Mans.

Modeste , cependant , affable & populaire ,

Au milieu de tant de grandeur ,

Il tend la main à l'un , dit à l'autre compere ,

J'ai ton paquet , & suis ton serviteur :

Bon jour , bon soir , tout à toi , camarade ;

Ah ! dis-je , alors charmé de ces épanchemens ,

N'aurai-je pas du moins un souris , une œillade ,

Du Messager du Mans ?

Hôte de la Croix d'or , Hôte à la face ronde ,

Vous qui par un bonheur qui fait tant de jaloux ,

Hebergez si souvent chez vous

La fleur des Messagers du monde ,

De votre grande porte ouvrez les deux batants ,

Otez votre rabat , retroussiez votre manche ,

Envoyez à la cave , & préparez l'éclanche ,

Voici le Messager du Mans.

Il entre , à son air seul , qui peut le méconnoître ?

Enfin , je le vois aujourd'hui ;

Je le vois face à face , & je me dis , c'est lui .

De mes justes transports puis-je encore être maître ?

Non , & dans la fureur de mes empressemens

Peu s'en faut que je n'aille embrasser , mais je n'ose ,

Où par respect , ou pour quelque autre cause ,

Les pieds du Messager du Mans.

Je m'approche du moins pour l'aider à descendre,
Et veux de l'estrier me saisir le premier;

Mais en vain je cherche à le prendre,
Ce moderne Héros n'eut jamais d'estrier.
Cependant on accourt, on détache sa malle,
Et j'admire que tout d'un tems,
Avec maints gros paquets tout en bloc on déballé,
Le Messager du Mans.

Tandis qu'un chacun lui fait fête,
Qu'on l'entoure de tous côtés,
Qu'en stile du païs tout le monde s'enquête
Comment & son voyage & lui se sont portez,
D'un air empressé je m'avance,
Perçant la foule & tous les complimentens,
Et par une profonde & large reverence
Je rends d'abord hommage au Messager du Mans.

J'allois le regaler d'une docte harangue,
Harangue faite exprès, le tout appris par cœur,
Mais je ne scâi quel charme embarrassa ma langue,
Et l'éclat du Héros démonta l'Orateur.
Je restai court: hélas! la faute est pardonnable,

Tel

Tel qui parle sans crainte aux plus grands conque-
rants

Éprouveroit peut-être un contretems semblable,
S'il avoit à parler au Messager du Mans.

Enfin , après bien des courbettes ,
De mon discours perdu ramassant les débris ,

Je ne sçai comment je m'y pris ,
Mais je lui demandai pourtant mes deux cassettes ;
Les voilà , me dit-il ; combien de port ? dix francs .
Dix francs ! la somme est un peu forte ;
Mais que dis-je , payons , payons toujours , n'importe .
Heureux qui peut payer le Messager du Mans .

Ici quelqu'un dira , sans doute ,

De quel bonheur nous parlez-vous ?

Est-on heureux quand il en coûte ,
Sur tout pour un maraut qui merite cent coups ?
Mettez-en mille , aucun ne dira le contraire .
Je l'ai dit avant vous , pas n'en aurez les gants :
Mais qui le paye , enfin , le voit , c'est chose claire ;
Et ne voit pas qui veut le Messager du Mans .

Et puis-je assez d'ailleurs reconnoître son zèle

Sur ces boëtes que je reçois ?

Qui le croiroit ? ce Messager fidelle

Me les garde depuis trois mois.

Qu'il soit diligent , ou qu'il tarde ,

Rien n'est perdu par ses soins vigilans ;

Oh ! qu'est bien gardé ce que garde

Le Messager du Mans.

A la fin je les tiens , ces fameuses cassettes ,

Après avoir tant attendu ,

Au bout de trois grands mois je les trouve complettes ,

Rien d'égaré , rien de perdu :

Venez tous , approchez , que chacun les contemple ,

Comme d'illustres monumens

D'une fidélité qui n'eut jamais d'exemple

Avant le Messager du Mans.

Mayne , trop heureuse Province ,

Garde bien le trésor dont seule tu jouis ;

De tous les Messagers qui batent le païs ,

Il est le Héros & le Prince .

Si Jupiter sçavoit ses merveilleux talens

Il casseroit Mercure aux gages ,

Et prendroit pour tous ses Messages

Le Messager du Mans .

Mais comme un si rare merite
Ne sçauroit longtems se cacher ,
J'avertis que sur tout dans sa marche il évite
Les lieux où l'on peut l'acrocher ;
J'entends marché public , port , grande place, gréve,
Lieux sujets aux enlevemens ,
Sinon , gare , qu'un jour dans les airs on n'enleve
Le Messager du Mans.

Quelle perte pour nous ! Quel trait pour son histoire !
En y pensant, vingt fois j'en ai frémi ;
Mayne , en lui tu perdrois ta splendeur & ta gloire ,
Et j'y perdrois sans doute un bon ami.
Mais il n'est , comme on dit , si bonne compagnie ,
Qui ne se quitte , & croyez qu'en son tems
Il fera la cérémonie ,
Le noble Messager du Mans.

Je me charge en ce cas de l'oraison funebre ,
Où ses exploits fameux brilleront de tout point ,
Son tombeau , s'il en a , sera longtems celebre ;
Mais si pour cause il n'en a point ,
Son épitaphe au moins , mise au bout d'une pique
Fera lire à tous les passans ,
Cy gît , ou gît ailleurs , faisant à tous la nique ,
Q ij

Dans le milieu des airs, le Messager du Mans.

*De mes écrits, estimateur sincère,
Recevez ce travail par votre ordre entrepris,
Illustre ami*, s'il peut vous plaire,
Je suis content, & tout m'est facile à ce prix.
Fait tardé quelque tems, je ne puis m'en défendre
Mais vous me passerez tous ces retardemens,
Vous qui scavez que de se faire attendre
C'est le destin du Messager du Mans.*

* Mr. Du Bois Conseiller d'Etat.

III. LE CHÈNE ET L'ÉPINE,

*A Monsieur l'Abbé du D****

J'AI dessein de me faire Hermite,
Le monde est trop contagieux;
Tant qu'on le trouve sous ses yeux,
On l'aime, on s'y plaît, on l'imiter.
C'est peu d'être Religieux,
J'ai dessein de me faire Her mite.

Non, de cette secte hypocrite,
Qui trouve toujours cent raisons,
Pour rendre, ou recevoir visite;
De ces gens à face bénite,

Qu'on voit en certaines saisons ,
Couverts d'un froc hétéroclite ,
Et bridez comme des oissons ,
Aller faire la chate mite ,
Et se coulant dans les maisons ,
Quêter , dit-on , pour la marmite :
C'est bien fait , il faut vivre enfin ;
Mais gare dans cette conduite ,
Que l'estafier de Saint Martin ,
De tout tems cauteleux & fin ,
Quelquefois ne marche à la suite .

Pour ne point tomber dans le cas ,
Je veux comme un autre Stylite ,
Me guinder dans une guerite :
Là content , & loin du tracas ,
Méprisant , comme il le merite ,
Le Monde , & ses trompeurs appas ,
Je le verrai du haut en bas .

Si ce dessein vous paroît sage ,
Damon , je viens à deux genoux ;
M'adresser tout d'abord à vous ,
Pour me fonder un hermitage .
Peu me suffit , ne craignez rien ,
Sans démembrer votre héritage ,
Je vous demande pour tout bien ,

Deux arbres , & rien davantage.

Ce chêne creux & toujours vert ,

Qu'on voit en superbe étalage ,

Dominer sur votre village ,

Semble m'offrir son flanc ouvert.

Grimpant à son plus haut étage ,

C'est où je prétends me loger ,

Y joignant pour tout jardinage

L'Épine de votre verger.

Tantôt comme un oiseau sauvage ,

Sur leurs belles branches perché ;

Tantôt au fond du creux niché ,

Comme un moineau dans une cage ;

J'y ferai la nique au péché.

Pour les besoins de la nature

J'y trouverai mon entretien ,

Le gland sera ma nourriture ,

L'enfant prodigue en vécut bien.

Le Ciel propice & salutaire ,

Pour la soif du pauvre reclus ,

Lui fournira de belle eau claire ,

Helas ! que lui faut-il de plus ?

Si la chair faisoit la mutine ,

Et menaçoit de succomber ,

Je trouverai dans mon Epine ,

De quoi faire une discipline
Pour l'empêcher de regimber.

Ce Chêne , dont la résistance ,
Triomphe depuis si longtems ,
Et des orages , & des ans ,
M'apprendra dans ma pénitence ,
Qu'il faut résister jusqu'au bout ;
Et que la force & la constance
A la fin triomphent de tout.
En voyant sa feüille mobile
Obéir aux moindres zéphirs ,
Helas ! dirai-je avec soupirs ,
C'est ainsi que le cœur fragile
Se laisse aller à ses désirs .
S'il est battu de quelque orage .
Si des vents il sent la rigueur ,
J'y croirai trouver une image
De ce triste & cruel ravage
Que les passions en fureur
Causent quelquefois dans un cœur .
Charmante Epine , mais trompeuse ,
Et toujours un peu dangereuse ,
Par les pointes que vous cachez ,
Vous m'apprendrez que vos piqueures ,
Font de moins funestes blessures ,

Que les plaisirs que j'ai cherchez.
 A la douleur, quoique sensible,
 J'en connoîtrai l'utilité,
 Quand vous m'aurez facilité
 La route fâcheuse & pénible
 Qui mene à la félicité.
 Vous n'aurez pour moi rien de rude,
 Aimable & chere solitude
 Alte-là, me dira quelqu'un,
 Moderez un peu ce grand zéle :
 Vôtre solitude est fort belle,
 Et ce projet n'est pas commun ;
 Mais cependant pour vous j'en tremble,
 Je sc̄ai qui s'en repentiroit ;
 Et d'abord, à ce qu'il me semble,
 Vous vous gitez fort à l'étroit.
 D'ailleurs, du gland pour nourriture,
 C'est un assez maigre repas :
 L'Enfant prodigue vous rassure,
 Mais le drôle en fut bientôt las.
 Enfin, c'est bien pauvre besogne
 Que de belle eau claire, entre-nous ;
 A tout hasard, garnissez-vous
 De quelque baril de Bourgogne,
 Cela seroit fort de mon goût,

On

On a beau dire , on a beau faire ,
La plus belle eau claire après tout ,
Reste toujours de belle eau claire ;
Frere Lubin * le sçavoit bien ,
Et l'envoyoit à nôtre chien .

Taisez-vous , esprit incrédule ;
Taisez-vous , Démon tentateur ,
N'esperez pas troubler mon cœur
Par ce vain & foible scrupule .
Est-ce à l'étroit être gîte
Que d'être logé dans un Chêne ,
Où , si jadis j'ai bien compré ,
Quarante enfans tiennent sans peine ?
Pour l'Epine , je me souviens
Qu'on y tient douze à table ronde .
Or s'il y tient bien tant de monde ,
C'est grand hazard si je n'y tiens .
Pour le gland , & la belle eau claire ,
Je ne m'en fais pas une affaire :
Je puis m'en contenter . Enfin ,
Cher Damon , quoique l'on m'oppose ,
Il me suffit , pour toute chose ,
Que je vous aurai pour voisin .
Non , avec ce doux voisinage

* Epigr. de Marot sur le frere Lubin .

Je ne craindrai ni soif , ni faim ,

Et vivrai dans mon hermitage

Sans souci pour le lendemain.

Vôtre cuisine en est si proche

Que j'entendrai tourner la broche ,

Qui ne tourne jamais en vain ;

Ce bruit me tiendra lieu de cloche ,

Et je croirai qu'on veut sonner ,

Pour marquer l'heure du dîner.

A peine serez-vous à table ,

Que d'un air doux & charitable ,

Vous direz à vôtre valet :

Tiens, prens ce plat & ce poulet ,

Et le porte à ce pauvre Hermite ,

Qui n'a ni broche , ni marmite ,

Je l'entendrai venir soudain ,

Et m'avançant en diligence ,

Je bénirai la providence ,

Et n'aurai qu'à tendre la main .

Si par hasard on accompagne

Le plat de rost d'un bon flacon ,

Ou de Bourgogne , ou de Champagne

Faudra-t'il le refuser ? Non .

Un pauvre Hermite doit tout prendre ,

Sur tout ce qui vient de bon lieu ;

Tout prendre ? Oüï , pour l'amour de Dieu,
Du vin seul cela doit s'entendre ,
Pour la bouteille , il faut la rendre ,
Dieu préserve un pauvre reclus
De garder meubles superflus.

Tout ceci pourtant doit se taire ,
Car autrement je craindrois fort
Qu'on ne fût jaloux de mon sort ,
Si l'on entroit dans le mystere.
Tel à qui le texte a fait peur ;
S'apprivoisant au commentaire ,
Voudroit peutêtre de bon cœur
Embrasser cette vie austere ;
Et demandant avec ardeur
Un petit coin au Solitaire ,
Feroit malgré le fondateur
De l'ermitage un monastere.
Mais que chacun reste chez soi ,
Le lieu n'est pas trop grand pour moi :
Je m'y borne , & je me confine
Dans mon Chêne , & dans mon Epine ;
J'y souffrirai , s'il faut souffrir ,
J'y veux vivre , j'y veux mourir ;
Que l'on s'en plaigne , qu'on en gronde ;
Que l'on en jase dans le monde ,

Je le dis , & je le dirai ,
 Aussi long-tems que je vivrai :
 Vous n'aurez pour moi rien de rude ,
 Aimable & chere solitude ,
 Belle Epine , Chêne fameux ,
 C'est le plus ardent de mes vœux ,
 Qu'un jour le destin nous assemble ;
 J'y pense , j'y rêve souvent ;
 Mais il faudroit auparavant
 Que Damon vous unit ensemble .

IV. RÉPONSE DE L'HERMITE,

*A la Mercuriale de son Chêne **

Quand vous seriez un Chêne de Dodone ,
 Bois où selon la docte antiquité
 Chênes jadis ont longtems caqueté ,
 Point n'en ferois plus cas de votre prône ;
 Vous vous mêlez de faire le Prêcheur ,
 Et qui pis est , de prêcher un Hermite ;
 C'est tems perdu , beau Chêne , on vous en quitte :
 Mais me semblez à l'air un vieux pécheur ,
 Qui du vernis d'un langage hypocrite

* Cette piece est une Réponse à des Vers qu'on envoya à l'Auteur sous le nom du Chêne dont il est parlé dans la piece du Chêne & de l'Epine.

Cherche à couvrir en vain sur ses vieux jours
Du jeune tems fredaines & bons tours.
Voulez , je pense , être Hermite vous-même :
Le Diable , au moins on me l'a dit ainsi ,
Quand il fut vieux , le voulut être aussi ;
Se refogna , prit minois de Carême ,
Fit le zélé , mais s'entend pour autrui ;
La discipline , & semblable suffrage ,
N'accordoient le dévot personnage ;
Jeûne non plus n'étoit pas fait pour lui :
Plus en sçavoit qu'un Docteur de Sorbonne ;
Prêcha beaucoup , ne convertit personne :
Or comme lui prêchez , j'en suis content
Jà convertis , je vous en livre autant.

Vous avez beau jaser de pénitence
A vôtre mode , & sur mainte vertu
Me débiter mainte belle sentence ,
Pour vos sermons ne me tiens pas battu.

Quand il me plaît j'en fais leçons aux autres ,
Et mes sermons valent du moins les vôtres.

Or croyez-moi , ménagez vôtre voix ,
Ne sert de rien au métier que vous faites ,
De s'échauffer si fort dans son harnois ;
En ce païs ne manquons de Prophetes ,
Ni de sermons ; à Paris grace à Dieu ,

En pleut autant , & plus qu'en autre lieu :
 Et puis d'ailleurs me semble à votre affaire
 Que n'avez pas signé le Formulaire.

Vous chicanez sur un pauvre poulet ,
 Sur un flacon ; un rien vous scandalise :
 Eussiez-vous froc , grand ou petit collet ,
 Point n'en prendrai scrupule en nulle guise.

Je sc̄ai les Cas , j'ai lû Bail & Tolet ,
 Poulets ne font condamnez par l'Eglise.

Un Pénitent ne peut pas vivre d'air ,
 Comme un autre homme , il est d'os & de chair ;
 Et , s'il vous plaît , pour s'être fait Hermite
 Doit-il mourir , ou de soif , ou de faim ?

Qu'il n'ait chez lui ni broche , ni marmite ,
 J'en suis d'accord ; mais il lui faut du pain ,
 Et quand je dis du pain , faut y comprendre
 La petite oye , & quelque chose avec ,
 Sur le marché cela se doit entendre ,
 Il n'ira pas manger son pain tout sec.

De plus enfin le cilice & la haire
 Soutenant l'ame usent un peu l'estui ;
 Le corps usé , l'ame n'y tiendroit gueres ,
 Pour l'amour d'elle ayons pitié de lui ;
 De tems en tems il faut bien le refaire.

A votre avis je suis trop délicat

Sur le chapitre , & friand à merveille ,
Mais cependant me contente d'un plat ,
Sans rien garder du jour ni de la veille ;
Et qui plus est , jaloux de mon état ,
Ne veux chez moi , ni flacon , ni bouteille .
Que si vivant comme dis & le fais ,
J'ai la couleur assez vive & vermeille ,
Quelqu'embonpoint , l'œil brillant , le teint frais ,
Grace de Dieu , croyez-moi , toute pure ,
Qui reconforte & soutient la nature ;
Ne faut du Ciel mépriser les bienfaits .

Pour terminer , Chêne , arbre d'importance ,
Ne faites tant ici du rencheri ,
Car autrement à faire pénitence
Resteriez seul , dont seriez bien mari .
D'aller chez vous la presse n'est pas grande ;
Quoique ma Muse ait vanté vos attraits ,
Bien trompé suis , si l'on jette jamais
Un dévolu sur pareille prébande :
Or voulez-vous m'en croire sur ceci ,
Ne changeons point la règle , elle est bien faite ;
La bien garder est ce que je souhaite ;
N'y ferai faute , & n'en ayez souci :
Mais si vous voulez Réformateur austere ,
Changer les Us & Loix du Monastere ,

En ce cas-là , Chêne , vous dis adieu ,
En retirant mon épingle du jeu.

V. LA RHUNE,

A Madame la Marquise de Mirepoix.

Quand d'une ardeur si peu commune ,
On vous entend pousser tout bas ,
Et des soupirs , & des helas ,
Qui croiroit que c'est pour la Rhune ?
Quelques gens trop prompts à la main ,
A juger mal de leur prochain ,
Pourront s'imaginer peut-être ,
S'ils n'ont l'honneur de vous connoître ,
Que la Rhune est un Cavalier ;
Non de tels qu'on en voit paroître
A Paris , au moins un millier
Dont le merite singulier
Ne passe point le petit maître ;
Mais un de ceux au grand collier ,
Qui par son air discret , honnête ,
Vous auroit donné dans la tête .
Mais j'en avertis promptement ;
Point de jugement temeraire .
La Rhune pour qui seulement

You

Vous soupirez si tendrement,
Et sans en faire de mystere ;
La Rhune , qui seul scût toucher
Un cœur toujours sage & severe ;
La Rhune , qui seul peut vous plaire ,
Helas , n'est qu'un pauvre rocher.
De la cime des Pyrenées ,
Où bravant depuis dix mil le ans
Et la foudre , & les destinées ,
Il compte les siecles courants
Comme nous comptons les années :
Ce rocher superbe , & sans pair ,
Terrible à tout ce qui respire ,
Etend fierement son empire ,
Jusques aux lieux d'où part l'éclair.
Devant son énorme figure ,
Les autres rochers ses sujets ,
Vils avortons de la nature ,
Ne semblent que des marmousets ,
Dont les plus hauts & les mieux faits ,
Ne lui vont pas à la ceinture.
De là , comme d'un bel-veder ,
Allongeant son cou vers la mer ,
Il voit sous lui la terre & l'onde ,
Et dominant également

Sur l'un & sur l'autre élément ,
Semble , faisant par tout la ronde ,
Contempler curieusement
Ce qui se fait dans tout le monde.

Contre son chef audacieux ,
Qui touche presque jusqu'aux cieux ,
Paroit cloüé comme une cage ,
Un pauvre petit hermitage ;
Deux Cellules pour logement ,
Avec un peu de jardinage ,
Qui , cultivé légerement ,
Fournit assez abondamment
Herbes & fruits pour le menage :
Joignez encore au bâtiment
Sur l'un des bouts une chapelle ,
Et de l'ermitage charmant
Vous aurez un portrait fidelle .
Cependant du rocher voisin ,
Le passant qui va son chemin ,
Croit ne voir qu'un nid d'hirondelle .
Or soit nid d'hirondelle , ou non ,
C'est où vous prétendez , dit-on ,
Aller fixer votre demeure .
Le dessein est louable & bon ,
Vous le voulez , à la bonne heure ;

Mais tandis qu'au gré de vos vœux ,
Vôtre équipage se prépare ;
Que vous prenez vôtre simarre ,
Et que l'on tresse vos cheveux ;
Que de papier, & de clincaille ,
Vous ornez le chapeau de paille ,
Qui dans cette aimable prison ,
Doit vous tenir lieu de coëfure ,
Souffrez avant que la voiture ,
Vous dérobe à notre horizon ,
Que je prêche vôtre vêteure.

La solitude est belle en vers ,
On est charmé de sa peinture ,
Mais elle a de fâcheux revers ,
Et malgré ce qu'on s'en figure ,
Donne bien de la tablature .
J'en scçai mille exemples divers ;
Quelque bien qu'on soit , le tems dure ,
Et je vois dans cet univers ,
Qu'on aime à changer de posture .
Quand vous aurez fait le plongeon ,
Et que vous vous serez perchée
Sur le haut de vôtre dongeon ,
Vous y serez bien empêchée .
De là vous verrez , je le yeux ,

La mer en orages féconde ,
Rouler ses flots impétueux ,
Et blanchir les rocs de son onde :
Encor le fait est-il douteux ,
Car du sommet de cette roche
Pour voir la mer qui bat son pié
Avec l'œil le plus delié
Il faut des Lunettes d'approche :
Mais voyez-la , je le veux bien ;
Voyez , si vous voulez encore ,
Depuis le rivage Chrétien
Jusques au rivage du More ;
Considerez de toutes parts
Vingt & vingt Royaumes épars ;
Voyez enfin , s'il se peut faire ,
Tout ce que le soleil éclaire ,
Et si jamais rien vous a plû ,
Avoüez , sainte solitaire ,
Que cette vûë a de quoi plaire ,
Mais d'un coup d'œil on a tout vu .

Durant cela le jour s'allonge ,
Le soleil marche avec lenteur ;
Il est encore dans sa hauteur
Qu'on attend l'instant qu'il se plonge ,
Et qu'enfin le sommeil vainqueur

Du cruel chagrin qui nous ronge,
Etourdisse nôtre langueur,
Et par l'image d'un beau songe,
Charme l'ennui de nôtre cœur.

Lors que cet ennui nous possede,
La priere est un bon remede,
Tout Hermite en doit faire cas
S'il veut que Dieu lui soit en aide,
Vous prierez, je n'en doute pas;
Mais l'ame est quelquefois bien tiede;
Et quand de prier on est las,
Il faut trouver quelque intermede.
Je veux que dans vôtre oraison
Dieu vous anime & vous console,
Qu'il éclaire vôtre raison,
Et vous porte au cœur sa parole;
Mais après toutes ces faveurs,
Vous trouverez, comme tant d'autres,
Bientôt la fin de vos ferveurs,
Et le bout de vos patenôtres,
Et gare aussi quelques vapeurs.
Ce n'est pas que de vôtre Duhe,
Comme du haut d'une tribune
Vous pourrez prêcher les poisssons
Qui reveillez par vos doux sons,

Et curieux de vous connoître
Pour mieux entendre vos leçons,
Mettront la tête à la fenêtre
Je vois déjà les Esturgeons
Sur la mer faire un promontoire;
Avec un peuple de Goujons
Qui courrent à votre auditoire.
Les Dauphins en gens du grand air,
Par dessus l'eau levant la crête,
Et ruminant quelque conquête,
Viennent d'un pas de Duc & Pair.
Comme Dames de haut parage,
Les baleines plus gravement,
S'avancent en grand équipage,
Trainant après elles maint page
Qui fend les eaux gaillardement.
Prêchez, mais au sortir de chaire,
N'attendez point de compliment,
Les poissons n'en sçavent point faire.
Thon, ni baleine, ni saumon,
N'aura jamais l'esprit de dire,
Le grand talent, le beau sermon!
Cependant il n'en faut pas rire,
Un compliment un peu flateur
Soulage le Prédicateur:

Il ne prêche que pour instruire ,
Mais après tout je croirois bien ,
Qu'un compliment ne gâte rien .
C'est chose enfin bien ennuyeuse ;
Fût-on même grande causeuse ,
D'entretenir un peuple sot
Qui fait sortir de ses paupieres
Des yeux grands comme des salieres ,
Et jamais ne vous répond mot .
Un long silence nous attriste ,
Encor faut-il dans le besoin
Avoir quelqu'un qui prenne soin
De nous dire , Dieu vous assiste .

Le monde a de fort grands défauts ,
Ne craignez pas que je l'excuse ,
Il est méchant , leger & faux ,
Il trompe , il séduit , il abuse ;
Il est Auteur de mille maux ,
Mais tel qu'il est il nous amuse .
Sans cesse il fournit à nos yeux
Mille spectacles curieux ,
Sa scene mobile & changeante
Plaît même par son changement ;
Toujours nouvel évenement ,
Que son esprit fécond enfante .

Nous reveille agréablement.
L'un rit , & l'autre se lamente ,
Tous deux trompez également:
L'un arrive au port sûrement ;
L'autre est encor dans la tourmente :
L'un perd son bien , l'autre l'augmente.
L'un poursuit inutilement
La fortune toujours fuyante ,
L'autre l'attend tranquillement ,
Ou parvient sans sçavoir comment ,
Et presque contre son attente :
L'un réussit heureusement ;
L'autre après bien du mouvement ,
Trouve un rival qui le supplante ;
Tel en gemit , tel en plaisante .
L'un vous brusque grossierement ;
L'autre d'une main caressante
Vous poignarde civilement.
L'un aime Dieu très-ardemment ,
Ou fait semblant , que je ne mente ;
Pour son prochain , il s'en exempte ;
L'autre s'aime très-tendrement ,
Et d'autrui fort peu se tourmente .
L'un se vange dévotement ,
L'autre avec éclat , & s'en vante .

L'un

L'un parle des saints doctement ;
L'autre les revere humblement ,
Et de les suivre se contente.
L'un a de l'air, de l'agrément ,
L'autre par sa mine épouvante ?
L'un fait un bon contract de rente ;
Et l'autre fait un Testament.
L'un à quinze ans , l'aime dolente ,
Va prendre gîte au monument ,
Et l'autre prend femme à soixante.
L'un se fait tuer tristement ;
L'autre naît au même moment
Pour remplir la place vacante.
On rencontre indiféremment ,
Un baptême , un enterrement.
Enfin , c'est une comédie ,
De voir ce qu'on voit tous les jours ;
Vous diriez , en voyant ces tours ,
Que la fortune s'étudie
Sans cesse à varier son cours :
Toujours quelque metamorphose
Donne matière à l'entretien ;
Mais sur la Rhune on ne voit rien ,
Ou c'est toujours la même chose.
En un mot dans ce pauvre nid ,

On ne sçait qui meurt, ni qui vit.

Il est bien vrai qu'à votre Rhune,
Vous serez proche de la lune ;
Et que même en faisant chemin
Elle peut vous donner la main.
Mais en serez-vous plus chanceuse ;
Et pouvez-vous faire grand cas
D'une voisine si fâcheuse ?
Si l'on en croit les Almanachs,
La Dame est fort capricieuse ,
Donnant dans des hauts & des bas ;
Elle fera la précieuse ,
Voilant quelques fois ses appas ;
Quelques fois ne les voilant pas :
Tantôt se montrant toute entiere ,
Tantôt seulement à moitié ,
Sans que par soupirs ni priere ,
Ni par les droits de l'amitié ,
Vous puissiez durant sa carriere
En obtenir pour un moment ,
Comme une grace singuliere ,
De changer son ajustement.
D'ailleurs , il ne faut nullement
Qu'elle vous soit si familiere :
Croyez-moi , c'est sans passion ,

Avec une telle ouvrière ,
Point trop de fréquentation.
Car outre sa complexion ,
Que l'on dit être fort mauvaise ,
N'étant jamais , ne vous déplaise ,
Sans quelque bonne fluxion ;
Outre ses rhûmes , ses catarres ,
Qu'on gagne par contagion ,
Ainsi que ses humeurs bizarres ,
Dans cette triste region ,
Sa conduite n'est pas bien nette ,
Je vous le dis auparavant ,
Bien qu'elle soit vieille planète ,
Elle met en jeune Coquette
Du rouge & des mouches souvent ,
Et se farde sous sa cornette ,
Je le scçai de plus d'un scavant ,
Qu'elle reçoit à sa toilette .
De plus , si ce n'est un faux bruit ,
Au lieu de vivre en femme sage ,
Elle abandonne son menage ,
Et court le bal toute la nuit .
De là vient , jecrois , certain conte
D'un certain jeune Endimion ,
Que le monde a mis sur son compte ,

Et cette indigne affection ,
A dans tous lieux sur son passage
Taché sa réputation ,
Autant ou plus que son visage .
Peut-être est-ce une fiction ;
Mais ce bruit enfin la diffame ,
Et pourquoi sortant de son trou
Va-t'elle aussi , la bonne Dame ,
Courir la nuit le guille-dou ?
Le beau métier pour une femme !
Après cela la plaindra-t'on ,
Quand on lui vient chanter sa game ,
Ou lui donner quelque dicton ,
Helas la pauvre malheureuse ,
Le bel-honneur où la voilà ,
De passer pour une courueuse ,
La verrez-vous après cela ?

Vous n'aurez point cette manie ,
Et c'est sur quoi l'on peut compter ;
Voilà pourtant la compagnie ,
Dont il faudra vous contenter.

Il ne faut point que l'on vous berce
De cet espoir trompeur & vain
Que vous puissiez avoir commerce
Avec aucun visage humain ,

Si ce n'est quelque pauvre here ,
Qui dans les rochers égaré
Vînt à vous d'un air éploré ,
Cherchant remede à sa misere.
Il fera d'un ton dououreux ,
S'il vous trouve prompte à le croire ,
Du desastre le plus affreux
La triste & lamentable histoire ;
Mais tout cela sent le grimoire ,
Prenez bien garde à l'hameçon ,
Et crainte de tout malefice ,
Fermez la porte sans façon ,
Et lui dites , Dieu vous bénisse .
Mais la charité . . . ! mais enfin ,
On dit que le Diable est bien fin ,
Le drôle est fait au badinage ;
C'est un franc archipatelin ,
Sombre , sournois , fourbe & malin ,
Qui sçait joüer son personnage ,
Et qui pour sonder le terrain ,
Va souvent en pelerinage ;
Desiez-vous du pelerin .

Mais sans que le Diable s'en mêle ,
Il s'en fait assez aujourd'hui ;
Et quoi qu'on jette tout sur lui ,

Ce n'est pas toujours lui qui grêle.
Nous avons au dedans de nous
Un ennemi bien plus à craindre,
Il porte les plus rudes coups,
Et personne n'ose s'en plaindre :
Chacun l'excuse & le cherit ;
Et s'il arrive quelque histoire,
On s'en prend au malin esprit
A qui l'on en fait bien acroire.
Il a tout fait , il a tout dit ,
On compte fort sur son crédit ;
C'est lui qui fait qu'on fuit la peine ;
Et que l'on cherche le plaisir ;
C'est lui qui par la main nous mène .
Où nous porte notre désir ;
C'est lui qui fait la médisance ;
C'est lui qui dicte la vengeance ;
C'est lui dont l'ascendant certain ,
Rend le soldat dur & barbare ,
Rend le noble fier & hautain ,
Rend le jeune homme libertin ,
Et le sexagenaire avare :
Le fourbe dans ses trahisons ,
Et le saint dans ses Oraisons ,
Imputent tout à sa malice ,

De tous les maux que nous faisons,
Il est l'Auteur , ou le complice.
Hé , laissons-le pour ce qu'il est ,
Pourquoi faut-il qu'on s'Imagine
Qu'il fait joüer comme il lui plaît
Les ressorts de nôtre machine ?
On l'accuse de maint forfait ,
Mais , à bien juger de l'affaire ,
Souvent ce n'est pas lui qui fait ,
Il ne fait que nous laisser faire :
On se livre à la volupté ,
Parce qu'elle flatte & qu'on l'aime ;
Et si du Diable on est tenté ,
Il faut dire la verité ,
Chacun est son Diable à soi-même
Mais laissons le Diable en repos ,
Et reprenons nôtre propos.

Que ferez-vous seule , isolée ,
Sur vôtre Rhune desolée ,
Que faire-là ? Je n'en sc̄ai rien ;
Mais vous pour elle si zélée ,
Peut-être le scavez-vous bien.
Helas , si j'en crois mes allarmes ,
Un cruel ennui vous attend ;
Ce Roc pour vous si plein de charmes ,

Et que par tout vous vantez tant,
Vous fera bien verser des larmes.

Il me semble déjà vous voir
La tête sur la main panchée
Regretter l'ancien manoir
D'où vous vous serez arrachée,
Et du matin jusques au soir,
Trouver bien lugubre & bien noir
Le nid où vous serez juchée ;
Disant souvent d'un cœur contrit,
Helas, on me l'avoit bien dit,

Je n'en dirai pas davantage,
Mes avis seroient superflus ;
Courez, volez à l'ermitage,
Partez, je ne vous retiens plus ;
Allez où votre cœur aspire,
Vous n'y ferez pas long séjour
S'il restoit quelque chose à dire,
Je le garde pour le retour.

VI. Portrait du Roi de Suede *.

Pour peindre un Alexandre, il faudroit un Apelle :
Charle est l'Alexandre du Nord,
Du vainqueur de l'Asie il a l'air & le port,

* Cette piece fut faite en 1707.

Et va du même pas à la gloire immortelle.

Mais où trouver encor un Apelle nouveau ?

Le Peintre manque au parallelé.

Pour moi , bien au dessous de ce fameux modele ,

Je compte en prenant le pinceau ,

Moins sur mon art que sur mon zéle ,

Et sur le sujet du tableau.

Si dans les moindres traits je puis être fidele ,

Le portrait sera toujours beau :

Et d'abord , car je dois aux dons de la nature ,

Le premier rang dans ma peinture ;

Le visage en ovale avec grace allongé ,

Frapé par de grands traits qu'un air doux accom-
pagne ,

Un teint que le hâle a chargé ,

Est garent des exploits de plus d'une campagne.

Sous un front ouvert & serein ,

Des yeux vifs , & brillans d'une noble lumiere ,

Témoignent cette ardeur guerriere

Qui dès les premiers coups que sçait lancer sa main

A l'Europe étonnée annonça sa carriere.

Pour temperer le feu qui brille dans ses yeux

La nature avec art a formé sur sa bouche

Un souris fin & gracieux ,

Qui charme à son abord le cœur le plus farouche.

Comme un simple soldat vêtu grossierement ;

Pour la forme & pour la matière ,

Un habit lui suffit une campagne entière ;

Grand chapeau , gands de buffle , & pour l'assortiment ,

Ceinturon de même parure ,

D'où pend un large coutelas ,

Peu brillant au dehors , peu chargé de dorure ,

Mais terrible dans les combats .

Enfin , cravatte à la dragonne ,

C'est tout l'ajustement qu'il souffre en sa personne .

Mais me suis-je mépris ? est-ce un grand Potentat ?

Est-ce un Roi que je viens de peindre ?

C'est un Roi , mais un Roi soldat ,

Qui dépouillé d'un vain éclat ,

N'en sçait pas moins se faire craindre .

Cet air de négligence , & de simplicité ,

N'altere point en lui sa Majesté ;

Sans rien devoir à la magnificence ,

Il est servi , craint , respecté ,

Et paroît Roi dès qu'il s'avance .

Une sage frugalité ,

Dont il donne l'exemple avec autorité ,

De son Camp bannit la mollesse ,

Et le défend lui-même au feu de la jeunesse

D'un écueil plus à redouter ,

Que tous les ennemis que son bras sçut dompter.

Tout le jour agissant sans cesse

Il n'accorde qu'à peine à la nécessité

Un court sommeil sur la nuit emprunté,

Et qui , souvent interrompu , ne laisse

Nulle prise à la volupté.

Dans lui la probité surpassé le courage ,

Et les loix de l'honneur sont les premières loix ;

Il ne manque jamais à la foi qu'il engage ,

Il parle peu , mais avec poids.

Ami de la vertu , zélé pour la justice ;

Ennemi déclaré du mensonge & du vice ;

Au seul & vrai mérite il se laisse toucher ;

Sans attendre qu'il se présente ,

Lui même il le prévient d'une main bienfaisante ,

Et s'empresse pour le chercher.

Dans ce Conquérant si terrible ,

La fiere majesté n'est point inaccessible ,

A toute heure , en tout tems , il se laisse approcher :

Aimé de ses sujets , en vrai pere il les aime ,

Et l'on trouve toujours en lui ,

Autant de douceur pour autrui ,

Que d'austérité pour lui-même.

Hardi , mais sans témerité

Il sçait , quand il le faut , suspendre

Une trop vive activité ,
Et médite longtems ce qu'il veut entreprendre ;
Mais lors que la sagesse & la gloire ont dicté ,
Le parti qu'un Héros doit prendre ,
Il part , il exécute avec rapidité ,
Ce que dans un secret que rien ne peut surprendre
A loisir il a médité ,
Et que l'effet seul peut apprendre.
Alors il ne connoit ni peine , ni danger ;
Rien ne l'étonne , & ne l'arrête ;
Rien ne peut le faire changer ;
Et vît-il la mort toute prête ,
Il faut , s'il l'a réglé , périr , ou se vanger .
De là le succès de ses armes ,
Et tous ses exploits glorieux ,
Qui tiennent aujourd'hui l'Univers en alarmes ,
Et du côté du Nord font tourner tous les yeux :
Mais à quelque haut point de gloire
Que l'ait élevé la victoire ,
Toujours constante à suivre ses projets ,
On doute par toute la terre
S'il a paru plus grand lors qu'il a fait la guerre ,
Que lors qu'il a donné la paix .



VII. *La nouvelle Eve, Histoire.*

PAin dérobé reveille l'appétit,
A tout peché la loi qui l'interdit,
Est un attrait, est un rocambole.
D'aller vers là, de revenir ici,
Est-il permis ? quand on le veut ainsi,
On s'en soucie autant que d'une obole.
Mais que la loi dise, je le deffens
Nous y courons, & nôtre cœur y vole.
D'Eve en cela nous sommes tous enfans ;
Ne la traitons point trop en criminelle,
Elle eut grand tort ; je ne l'excuse point,
De là nous vint la tache originelle.
Mais tel lui fait son procès sur ce point,
Qui dans sa place auroit fait tout comme elle.
Ainsi parloit certain époux, un jour,
A sa moitié, qui contre nôtre mere
Murmuroit fort, étoit fort en colere,
De nous avoir joué le vilain tour,
Dont vint, hélas ! toute nôtre misere.
Ah ! disoit-elle, avoir précipité
Et son époux & sa posterité,
Dans tant de maux ; pour quoi ? Le tout en somme

A l'appetit d'une insipide pomme ;
Nôtre mere Eve avoit bien mauvais goût.
Bon ou mauvais , le fruit ne fut la cause ,
Dit le mari , du mal qui gâta tout ;
Mais bien la loi , qui défendoit la chose :
Cette défense en fit tout le ragoût.
Qu'ainsi ne soit ; poursuivit-il , je gage ,
Que qui voudroit vous interdire ici ,
Chose d'ailleurs dont vous n'auriez souci ,
Je dis bien plus , qui vous feroit dommage ,
• Vous en seriez aussitôt à la rage ,
Moi ! dit la Dame. Oüï , vous , dit le mari ,
Vous la feriez , sans faute , je le jure ,
Et je suis prêt d'en faire le pari ,
Elle y consent , accepte la gageure.
Somme d'écus , & grosse , à ce qu'on dit ,
Fut stipulée entre eux deux à crédit.
Je ne veux point , dit l'époux débonnaire ,
Vous commander chose pénible à faire.
Voici le fait ; quand vous allez au bain ,
La mare à gauche est sur votre passage ,
Si vous pouvez , en faisant le chemin ,
Un mois durant , en tout , être assez sage ,
Pour ne plonger , au bord du marécage ,
Les deux pieds nuds , je vous quitte le gain .

Mais en passant prenez garde au naufrage ,
Vous payeriez la gageure haut la main.
Or cette mare étoit , à le bien dire ,
Un vrai bourbier égoût de basse Cour :
Pour l'éviter on eût fait un grand tour ;
Au déssi l'on se mit fort à rire :
La Dame y taupe , & de grand appétit ,
C'étoit marché donné , sans contredit ,
Autant valoit argent dans sa Cassette.
On met déjà la gageure à profit ,
On songe à faire & telle & telle emplette :
Nouveaux bijoux viendront sur la toilette ,
Et sur le tout , un bel & bon habit.
On s'en va donc au bain à l'ordinaire ,
Non sans lorgner la mare en tapinois ,
Dans un début c'en étoit assez faire ,
On s'en tint là pour la premiere fois.
Allant , venant , bientôt on s'accoutume
A l'eau verdâtre , à la fange , à l'écume ;
Avec le tems , on s'accoutume à tout.
On fit bien plus , enfin , on y prit goût.
L'Esprit de l'homme est une étrange pièce ,
Et quand je dis de l'homme , à cet égard ,
La femme est là comprise sous l'espece ,
Pour les deux tiers au moins & demi quart ;

Le fait présent rend la chose noatoire.

La bonne Dame alla se figurer

Certain plaisir , si l'on en croit l'histoire ,

A patrouiller dans une eau sâle & noire ,

Et le défi commença d'operer.

L'eau de son bain , encor que claire & nette ,

Lui sembloit fade au prix de celle-là ;

Peut-être aussi le Diable s'en mêla.

Quoi qu'il en soit , la Dame fut discrète ,

Et n'en dit rien dabord à Janneton ,

Qui la suivoit ; c'étoit sa Chambrière ,

Et qui pis est , confidente , dit-on ,

D'une humeur souple , & très-fine ouvrière .

Elle entendoit la Dame à demi-ton ,

Avoit d'ailleurs l'ame si complaisante ,

Que dans cent ans , ou plus , que je ne mente ,

A sa maîtresse elle n'auroit dit non.

Mais c'est assez parlé de la Suivante ,

A la Signore il nous faut revenir ;

A chaque instant la passion l'augmente

Dans son harnois on a peine à tenir .

La mare étoit toujours plus attrayante ;

Pour résister , il falloit faire effort ,

On s'approchoit toujours plus près du bord ,

Ce n'étoit plus le bain , c'étoit la mare

Que

Que l'on cherchoit , par un ragoût bizarre.
Là barbotoit maint petit canneton ,
On les montroit du doigt à Janneton.
On leur portoit envie , & si la Dame
Eut pû contr' eux trocquer honnêtement ,
Elle eut voulu , dans le fonds de son ame ,
Devenir canne , au moins pour un moment.
Mais bien souvent l'occasion prochaine
Beaucoup plus loin que l'on ne veut nous mene.
La Dame un jour sur le bord s'arrêtant ,
Dans un accès subit & violent ,
Vint à tirer un pied hors de la Mule ,
Et de la plante en effleura l'étang.
La bonne Dame en resta là pourtant ,
Et le remit aussitôt par scrupule ;
Non que son cœur ne fût bien combatu ,
Mais il est bon d'avoir de la vertu.

Or le mari , par certaine ouverture ,
Guettoit sa femme , observoit son allure ,
Rioit sous cape , & comptoit par ses doigts ,
Qu'elle n'iroit jamais au bout du mois.
Il comptoit bien , remarque la Chronique ,
Deux tiers n'étoient passez à beaucoup près ,
Qu'arrive enfin , enfin le jour critique ;

Le traître époux , qui voyoit les progrès ,

A sa moitié voulut donner le change ,

Dit qu'il alloit mettre ordre à la vendange ,

Puis faire un tour , pour revenir au frais.

Il sort aux champs , & quelque tems après

Par le dehors rabat chez la fermiere ;

Là se tient clos , & se met aux aguets.

Bientôt il voit & Dame & Chambrière

Se mettre en marche avec tous leurs agrets ,

Allant au bain : l'on fait pose au marais ,

On le contemple , on s'en arrache à peine ,

Comme du bord d'une claire fontaine ,

En soupirant , l'on s'en arrache enfin ,

Et vers l'étuve on poursuit son chemin .

Mais dans le bain un feu secret consume ;

On en sortit plutôt que de coutume ,

L'esprit rêveur , l'air inquiet , chagrin ,

L'on se tourmente & l'on chicane en vain :

La passion pressé , le cœur chancelle ,

Et la vertu ne bat plus que d'une aile .

C'est trop souffrir , non Janneton , vois tu ,

Dit la Maîtresse , en annonçant l'antienne ,

Il n'est déssi ni gageure qui tienne ,

Je ne m'en mets en peine d'un fétu :

Je te le dis tout net , & le déclare ,
J'ai résolu d'essayer de la mare ,
Dis sur cela tout ce que tu voudras ,
Que l'on le sçache , ou ne le sçache pas ,
Ce m'est tout un ; il iroit de ma vie ,
Que je voudrois en passer mon envie .
Vraiment , Madame , est-ce donc si grand cas ,
Dit Janneton ? Pourquoi tant de mystere ?
Je m'en doutois ; vous êtes bonne aussi
De vous troubler & prendre du souci :
Vous le voulez ? Et bien il faut le faire .
Premierement Monsieur n'est pas ici .
Qui vous verra ? Personne , je l'assure :
Quitte , après tout , à perdre la gageure ;
Le grand malheur ! en mourrez-vous de faim ?
Contentement passe richesse enfin .
Mais non , si bien nous ourdirons la trame ,
Que vous aurez le plaisir & le gain .
Vas Janneton , tu vaux trop , dit la Dame ;
Ne mettons point la partie à demain .
Sur ce propos on s'ajuste , on s'agence ,
Et vers la mare on marche en diligence ,
A beaux pieds nuds , & pantoufles en main .
La Dame alloit la premiere & bon train ,

Et Janneton faisoit l'arriere garde.

Chemin faisant , l'on observe avec soin ,
S'il n'est point là de mouchard qui regarde ,

Nul ne paroît , & Monsieur est bien loin.

Les pieds brûloient , d'abord on en hazar de
Un dans le lac , pour sonder le terrain ;
On le retire , & l'autre prend sa place ,
Que tout de même on retire soudain.

Pour faire court , après quelque grimace ,
Tous deux de suite , on vous les plonge à plein ;
Jusqu'à la vase , où gîtoit la grenouille.
Dieu sçait la joye ! On s'en donne à loisir ;
On est à même , on tripote , on patrouille ,
Et jamais bain ne fit tant de plaisir .

Durant cela l'Epoux , ne vous déplaise ,
De son reduit voyoit le tout à l'aife ,

Et se sçavoit très-bon gré dans le cœur ,

De n'avoir point mis à plus forte épreuve

Une vertu si fragile & si neuve :

Il en pouvoit arriver du malheur .

Il en frémît , & sur cette pensée ,

Croyant l'affaire assez avant poussée ,

Sort vers la Dame , avec un ris mocqueur .

Un revenant eût fait moins de frayeur ,

Et vite & vite , on se sauve , on detalle ,
Mais à pieds nuds , l'on ne court pas si fort ,
Le mari joint la Dame dans la salle ;
Hé bien , dit-il , dès le premier abord ,
Que pensez-vous de la pomme fatale ?
Eve , à présent , a-t'elle si grand tort ?



VIII. ODE A MARS
 SUR LA NAISSANCE
 DE MON SEIGNEUR
 LE DUC
 DE BRETAGNE*.

Toi que tout le monde déteste,
 Cruel Dieu des sanglans combats,
 Qui te fais un plaisir funeste
 Du renversement des Etats ;
 Dans le souci qui m'interesse,
 Mars, c'est à toi que je m'adresse,
 Suspens ton courroux rigoureux ;
 Quand devant toi tout fuit, tout tremble,
 Il doit t'être assez doux, ce semble,
 Que j'ose t'adresser des vœux.

Je sçai qu'à ceux que je vais faire
 Ton cœur d'abord va s'allarmer ;
 Peut-on esperer de te plaire,
 En tâchant de te désarmer ?
 Garde-toi de m'en faire un crime,
 C'est ton intérêt qui m'anime,
 Mon zèle cherche à te servir ;
 Et si tu consens à m'entendre,
 Tu t'empresseras de nous rendre
 Les armes qu'on te veut ravir.

* En 1707.

ODÆ GALLICÆ AD MARTEM
IN NATALIBUS
SERENISSIMI
BRITANNIÆ DUCIS
INTERPRETATIO.

INvisum populis atque exitiabile Numen,
Bellorum dire inventor, quem funditùs alta
Dejecisse juvat fatali turbine regna ;
Hic ego te supplex , nec curâ pressus inani
Armi potens compello ! atros suspende furores,
Et prosit quod dum gladios flamasque ferentem
Attonitæ fugiunt gentes , ego pronus ad aras
Te venerer , votisque vocare haud territus ausim.

Illa quidem vultu primum indignatus acerbo
Excipies reor ; ecquis enim te speret amicum ,
Dum tibi de manibus tentat convellere tela ?
Ne tamen hoc habeas suspectum nomine vatem
Insidiasve tibi blandâ sub voce parari
Credideris , decus ipse tuum , tua commoda curo :
Tantùm audi , quodque invito pia cura laborat
Extorsisse manu ferrum , sponte ipse remittes.

La Renommée a pû l'instruire
 Du don charmant & précieux
 Que pour le bien de cet Empire
 A nos climats ont fait les Dieux.
 Ce don vaut mieux qu'une conquête :
 Mais pour en celebrer la Fête,
 De tes armes bannis l'effroi ;
 Tu le dois par reconnoissance :
 Un Prince qui naît à la France,
 C'est un Héros qui naît pour toi.

Son Pere ! tu peux le connoître,
 Foudroyant & victorieux,
 Sur le Rhin tu l'as vu paroître,
 Digne du nom de ses ayeux.
 Comme il a suivi la trace
 Marquée aux Princes de sa Race
 Par le Dauphin, après LOUIS ;
 Digne Eleve de ces grands Maîtres,
 Ce qu'il apprit de ses Ancêtres
 Il saura l'apprendre à son Fils.

Instruit par des leçons si belles,
 Tu verras ce Héros naissant,
 Se regler sur les grands modeles
 Qu'il aura trouvez dans son Sang,
 De ses Peres vivante image,
 Il tâchera par son courage
 D'égaler leurs exploits fameux ;
 Comme eux il aimera la gloire,
 Et de lui parlera l'Histoire,
 Comme elle parle déjà d'eux.

Felix nempe tuas rumor pervenit ad aures
 Dulcia quam nobis pretiosaque munera Divi
 Fecerunt, certam Regno latura salutem.
 Et jam præ tanto levis est victoria dono :
 Festa placet celebrare & justos solvere honores ;
 At belli strepitum gratus removere memento.
 Quisquis enim Francorum alto de Sanguine Princeps
 Nascitur Imperio, simul & tibi nascitur Heros.

Burgundus tibi testis erit ; quem fulmina dextrâ
 Torquentem vidisse datum est, Rhenique sub oris
 Victorem populorum & avito nomine dignum.
 Utque suis calcata priùs vestigia pressit,
 Delphino monstrante viam, quam maximus olli
 Signarat Lodoix, tantis quæcunque magistris
 Hæres magnorum non inficiandus avorum
 Præsttit, hæc eadem natus quoque discet ab illo.

Talibus instructum studiis miraberis olim
 Virtutes & facta sequi memoranda Parentum.
 Majores referet non degener : instar in ipso
 Quantum erit ! ut simili conabitur æmulus arte
 Et patrium decus & veteres æquare triumphos.
 Nec minùs egregio laudis tangetur amore ;
 Atque ut Avos celebrant non uno nomine Fasti
 Sic tenerum dicent ventura in sæcla Nepotem.

*Mais dans un âge encor si tendre ,
Quoique tu puisses présumer ,
Tu sc̄ais qu'on n'en peut rien attendre ,
C'est un Héros qu'il faut former.
Laisse à la Paix cet exercice ;
Tu dois , si tu te rends justice ,
Lui confier ce cher dépôt ;
De tes mains remis dans les siennes ,
Un tems viendra que dans les tiennes
Il ne passera que trop tôt.*

*Tel qu'on te peint dans les Batailles ,
Fier & redoutable , tu plais ,
Même au milieu des funerailles ,
Aux grands Hommes , aux Héros faits.
Mais dans l'enfance tout allarme ;
Ah ! ne fais point verser de larmes
Qu'on te reproche quelque jour ;
Dérobe au Prince ta présence ,
Et t'écartant par complaisance ,
De bonne heure fais lui ta cour.*

*Vois-tu cet escadron timide ,
Les Jeux , les Graces , & les Ris ,
Qui vers le Prince tous sans guide ,
Ont volé dès les premiers cris ?
Vainement sa beauté les touche ,
Ton air bruyant les effarouche ;
Fais place à ce tendre troupeau ,
Qui devant toi dans l'épouvante
N'ose que d'une aile tremblante
Voltiger autour du berceau.*

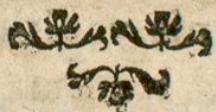
Regius immensas animo spes injicit Infans :
 At nondum factis matura hæc grandibus ætas.
 Artes per varias Heros formandus , amicæ
 Pacis opus fuerit ; carum tu credere Paci
 Depositum debes ; hæc illi munera sunto.
 Tempus erit , quod fata utinam meliora morentur ,
 Cùm Pacis gremio ereptus , properabit ad arma
 Impatiens , pugnæque avidus tua signa sequetur.

Qualem te mediis dum prælia ducis in armis
 Esse ferunt; acremque oculis , dextrâque tremendum
 Fulmineâ , talem mille inter funera quærunt
 Magnanimique Duces , assueta que pectora bello.
 Ætati sed parc e , puer timet omnia tutus.
 Ah cave degeneres olim incusandus ocellis
 Elicias lacrymas , Pueri te subtrahe vultu' ,
 Et facili obsequio vel jam tibi redde faventem.

A spicis imbellem turmam , Charitesque Jocosque ,
 Et Risus molles, ut jam velut agmine facto,
 Sponte suâ , exciti primis vagitibus omnes
 Ad puerum levibus venere per aëra pennis.
 Frustra blanda movet puerilis gratia vultûs ,
 Hos tu fronte minax oculisque ferocibus arces.
 Cede gregi tenero ; nam te præsente pavescit ,
 Et timidâ tantum cunas circumvolat alâ.

*Vois la Mere qui te fait signe,
Et t'avertit de t'écartez;
Quelle fureur noire & maligne
Te fait encor lui résister?
Tu triomphes de la foiblesse
D'une vertueuse Princesse,
Toujours contraire à tes desseins;
Insensible! que ne peut-elle,
Dans la juste ardeur de son zèle,
T'arracher les armes des mains!*

*Mais quelle lueur favorable
A mes yeux vient se découvrir?
Non, tu n'es point inexorable,
Tu te laisseras attendrir.
À cet enfant né pour ta gloire
Accorde enfin cette victoire,
Qu'il triomphe aujourd'hui de toi;
L'heureux présage pour la France.
Si même en naissant il commence
À te faire déjà la loi.*



Cernis ut ipsa etiam vultu innuat anxia Mater,
Longius & placidis moneat decadere tectis.

Quis malus, atque Erebi nigris emissus ab antris
Te furor exagitat, monitisque resistere cogit?
Victor ovas, impar quod sit tibi fœmina Princeps
Insignis virtute, tuis contraria semper
Consiliis, nam cur justo inflammata dolore
Non queat indignum, dure, exarmare furorem?

At quæ lux oculis subito micat, aspera tandem
Pectora mansuescunt, nec inexorabilis aures
Das precibus faciles, nostris flectere querelis.
Hanc sine, jam de te victor, tibi Regius Infans
Præripiat, per quem tua crescit gloria, palmam.
O felix nimium Gallis optantibus omen!
Si cum vix superas primum puer exit in auras,
Jura tibi incipiat justaque imponere leges.



IX^e EPITRE
EN RONDEAU,
A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN,
APRÈS L'AVOIR VÛ.

IL n'est rien tel , PRINCE , que de vous voir ;
La Renommée étoit une infidelle ,
Et je lui veux apprendre son devoir .
Mon cœur plus vif & plus alerte qu'elle
S'en défioit , & me disoit tout bas ,
Ne soyez point la dupe de son zèle ,
Il en est bien qu'elle ne vous dit pas ;
Plus trouverez que sa voix n'en dépose ;
Je vous ai vu , PRINCE , & sans contredit ,
En fait d'esprit , d'air , & de toute chose ,
J'ai plus trouvé qu'elle ne m'avoit dit :
Elle a chez moi perdu tout son crédit ;
Sur tous vos faits , je le jure & propose ,
A son Bureau n'irai plus me pourvoir ,
Chez vous le texte en dit plus que sa glose :
Il n'est rien tel , PRINCE , que de vous voir .

En l'entendant jaser sur vôtre compte
Et débiter vôtre los dans Paris,
De ses discours , je l'avouë à ma honte ,
En vrai badaut je fus d'abord épris.
Sa Rhétorique ingénue & naïve
Devant les yeux sçavoit mettre d'abord
Cinq ans & moins encor en perspective ,
Puis alleguoit & le Sud & le Nord.
Je l'écoutois : pour un âge si tendre
C'étoit beaucoup , & plus n'osois prétendre ;
Mais quand vous vis dans vôtre cabinet
Sur carte nuë où le double hemisphère
Ne presentoit qu'un disque blanc & net ,
Parler en maître & d'une main légere
Tracer vous-même & marquer les climats ,
Courir les mers , puis de chaque Couronne
Fixer , borner , distinguer les Etats ,
Et m'indiquer Isles , Dieu me pardonne .
Qu'avant cela je ne connoissois pas ;
Je fus surpris d'une toute autre sorte ,
Et dès l'instant pûs bien m'appercevoir ,
Qu'en vous louiant quelque trait qu'on rapporte ,
Il n'est rien tel , PRINCE , que de vous voir.

A mon retour j'avois l'ame charmée

Et savourois le tout bien doucement ;
 Mais j'en voulois à cette Renommée
 Qui vous avoit servi si foiblement ;
 Zelé pour vous , plein de dépit contre elle ,
 Et ne cherchant qu'à lui faire querelle ,
 Je la tançois d'un air assez bourru ;
 Le croiriez-vous ? elle n'en fit que rire ,
 Puis ajoûta : Quand j'aurois pû tout dire ,
 C'étoit en vain , l'on ne m'auroit pas crû.
 A son calcul ce fut trait de prudence ,
 Insinuant qu'au peu qu'elle avoit dit ,
 Elle vouloit garder la vraisemblance ,
 Et ne visoit qu'à mettre en appétit.
 Le tout étoit hardi , ne lui déplaise ;
 Mais quel que soit son art & son sçavoir ,
 Cet aveu même autorise ma thèse ,
 Il n'est rien tel , PRINCE , que de vous voir .

La Renommée a la voix grande & forte .
 Quand il s'agit d'éxalter les Héros ;
 Rien pour l'éclat sur elle ne l'emporte ,
 Mais elle prend leurs vertus trop en gros .
 On aimeroit qu'elle voulût s'étendre
 Sur des détails qu'elle néglige à tort ;
 Mais c'est un soin qu'il n'en faut pas attendre ,

Sur

Sur les détails toujours elle s'endort.
Vous y perdez, PRINCE, je puis le dire,
Tout charme en vous, jusqu'au moindre sourire;
L'humanité, la bonté, la douceur,
Du fond de l'ame aimables interprètes,
En cent façons dans tout ce que vous faites,
Semblent sortir & s'échaper du cœur.
Combien de traits, pour nous d'heureux présage,
Que je serois peut-être sans scavoir,
Si n'avois fait chez vous certain voyage,
Il n'est rien tel, PRINCE, que de vous voir.

Vous le dirai-je ? oui dans le zèle extrême
Que j'ai pour vous, j'ose en faire l'aveu;
Je me veux mal & j'ai honte moi-même
D'en sentir tant & d'en dire si peu,
Sur ma foiblesse en vain je me retranche
En supprimant mille traits précieux,
La Renommée a sur moi sa revanche,
Je veux mieux faire, & je ne fais pas mieux.
Quoique de vous, PRINCE, elle puisse dire,
Quoique de vous ici l'on puisse lire,
On en lit plus mille fois dans vos yeux.
Je le confesse à qui me le demande,
Par tout au loin je l'écris & le mande,

Je le publie, & de tout mon pouvoir ;

Je le dirois & je voudrois l'apprendre,

Même aux rochers, s'ils me pouvoient entendre,
Il n'est rien tel, PRINCE, que de vous voir.

X. HOROSCOPE,

Sur la Naissance du Fils de M. A.D.M.

IL faudroit être un Misanthrope

Bien sauvage, & bien rechigné

Pour refuser un Horoscope

Au petit Enfant nouveau né.

L'entreprise sans doute est grande,

Mais le moyen qu'on s'en défende,

C'est le Papa, c'est la Maman,

C'est le pauvre petit Fanfan,

Qui par ses cris me le demande :

Ne pleurez pas, petit Mignon,

Vous feriez pleurer votre Mere ;

Vous le voulez, il faut le faire,

On ne sçauroit vous dire, Non.

Je ne suis pas grand Astrologue,
Et je sçai peu l'art de mentir,

Quoique cet art soit fort en vogue :

Je m'entens bien moins à bâtir

Un Horoscope qu'une Eglogue.
Les Astres , l'Hyver , & l'Eté ,
Peuvent courir en liberté ,
Leur marche ne m'occupe gueres ,
Qu'ils se levent soir ou matin ,
Je les laisse aller leur chemin ,
Sans me mêler de leur affaire ;
Qui va d'un œil trop curieux
Examiner chaque Planette ,
Et par le trou d'une Lunette
Fureter tous les coins des Cieux ,
N'a pas la visiere bien nette :
Les douze maisons du Soleil
Sont toutes d'un prix sans pareil ,
Mais malheur à qui les fréquente ;
J'en dirois de bonnes raisons :
La premiere qui se présente ,
Est qu'elles ont certaine pente
Qui mene aux Petites Maisons.

S A N S tracer de vaines figures ,
Pour fixer avec seureté
Le poinct d'une nativité .

On peut sur d'autres conjectures
Plus justes , peut-être , & plus sûres ,
Friser au moins la vérité :

Encor beaucoup pour qui la frise
Dans nôtre métier de Devin
Tout est sujet à la méprise ;
Vaille que vaille, cher Bambin,
Sans garentir la marchandise,
Je vais chanter vôtre destin.

Vous êtes né de bon matin
A cinq heures, dit la Chronique,
Que faut-il que j'en pronostique ;
Le trait me semble un peu lutin.
Au lieu d'attendre d'un air sage,
Et comme un Enfant bien appris,
Au point du jour, sans autre avis,
Vous commencez vôtre ramage,
Et réveillez tout un Logis.
C'est être alerte de bonne heure,
Je ne scâce qu'on en dira ;
Mais grand malheur arrivera,
Si jamais le pied vous demeure.
Soyez pourtant le bien venu,
Vous voilà dans un nouveau Monde,
Qui vous étoit fort peu connu ;
Il est déjà vieil & chenu :
S'il a besoin qu'on le refonde,
Je n'en dit mot, mais convenez,

Qu'à tout prendre , il vaut bien en somme
Le triste lieu d'où vous venez ,
Et que chez nous Néant on nomme.
Pauvre Pays , Pays perdu ,
Où si long-tems , avant que d'être ,
Votre petit individu
Dans la masse fut confondu :
Le monde où vous venez de naître ,
Quoi qu'on en dise , a ses beautez ,
Ce sont pour vous des nouveautez ,
Il faut du tems pour les connoître ,
Ainsi , crainte de repentir ,
Ne vous pressez pas d'en sortir

A V E C la Parque Dame antique.

Qui de nos jours tient le cordon ,
J'ai fait pour vous sous votre nom
Bail de vie Emphytéotique ,
Cent ans & plus , le terme est bon ?
Contrat passé , style ordinaire ,
Par devant le Destin Notaire ,
Avec paraphe : A tout hazard ,
Pour éviter toute dispute ,
Levez en plûtôt que plus tard
Un bon Acte sur la Minutte ;
Donneroit bel argent comptant ,

Qui pourroit en avoir autant.

Jouissez donc du bénéfice ,
Et commencez par bien teter ;
Quand vous n'aurez plus de nourrice ,
Et que vous pourrez vous porter ,
Aller , venir , courir , trotter ,
La Mie aura de l'exercice ,
Car je l'ai prédit pour certain ,
Que vous seriez un peu lutin.
Oüi lutin , lutinant , j'en jure ,
Faisant le petit vagabond ,
Cherchant toujours quelqu'avanture ,
Et gare quelque bosse au front :
On se tourmente , on se demene ,
On veut tout toucher , & tout voir ;
On casse tantôt un miroir ,
Et tantôt une porcelaine :
La Maman gronde du haut ton
Le fouet à ce petit Fripon ;
Mais on est fait à ce langage :
Elle a beau menacer souvent ,
Autant en emporte le vent ;
On n'en devient gueres plus sage .
Si massepain ou macaron ,
Si quelqu'écorce de Citron ,

Où semblable menu suffrage
Se trouve sur votre passage ,
Macaron , citron , massepain ,
Se trouveront croquez soudain
Par benefice d'inventaire ;
Car disons le quoiqu'en riant ,
Et c'est un point qu'on ne peut taire ,
Vous serez un petit Friant .
Cette framboise.rouge & fine , *
Qui vers le cœur se retirant
S'éleve sur votre poitrine ,
M'en est un assez bon garent .
Bonbons ne tomberont à terre ,
Vous n'en ferez pas à demi ,
Ils sont à vous de bonne guerre ;
Autant de pris sur l'Ennemi ,
Et quand ils sont croquez , qu'y faire ?
On prend la fuite après le tour ,
Et serviteur jusqu'au retour :
Voilà déjà mon Volontaire
Suivi de son Papa mignon
A dada sur un grand bâton .

QUE cet âge doit faire envie !

* L'Enfant a la marque d'une Framboise sur le côté gauche
de la poitrine.

Que c'est un temps à regreter,
 Si l'on avoit scû le goûter,
 Que ce premier tems de la vie !
 Ni peine, ni souci cuisant,
 Dans les tendres Enfans n'altere
 L'humeur toujours gaye & légere.
 Tout occupez du bien présent,
 L'avenir ne les trouble guere ;
 Crainte, désir, joye & colere,
 Tout se passe en un tour de main ;
 Le soir on se couche, on sommeille,
 Sans souci pour le lendemain,
 Et le lendemain on s'éveille.
 Sans retour facheux sur la veille ;
 Tout les jours leur paroissent neufs ;
 A chaque heure ils semblent renaître ;
 Helas ! ils sont les vrais heureux,
 Et s'ils le sont, sans le connoître,
 Nous, qui nous le croyons, sans l'être,
 Nous sommes plus à plaindre qu'eux.

LE sage instinct qui les éclaire
 Est plus seur sans comparaison
 Que la raison qui le fait taire,
 Et dont on se fait une affaire
 D'avancer toujours la saison ;

Dès

Dès que nôtre esprit se délie ,
Tout chez nous se tourne en poison :
Le premier instant de raison
Est en nous , quoi que l'on publie ,
Le premier accès de folie :
La raison a fait de tout tems
Chez les Animaux raisonnables
Beaucoup plus de gens misérables ,
Qu'elle n'a fait de gens contens.
Vous , dont je chante la naissance ,
Joüissez de vôtre innocence ,
Tandis qu 'il en est tems encor ,
Cher Bambin , l'âge de l'enfance
Est le véritable âge d'or.

Mais courte en sera la durée ,
Les soucis auront bien-tôt lieu ?
Dès quatre ans la Croix de Par-Dieu ,
Croix de tous Enfans abhorrée ,
Va vous apprendre à vôtre dam
Que vous êtes né Fils d'Adam.
Depuis cette heure infortunée ,
Déclinant du bonheur passé ,
Vous verrez d'année en année ,
Ou quelque plaisir éclipsé ,
Ou bien nouvelle peine née :

Cent ba-be-bi-bo-bu fâcheux
 Durant le cours de votre vie
 De vos projets & de vos vœux
 Renverseront l'œuvre.
 L'Alphabet qn'on vous met en main,
 Comme on l'a mis à votre Pere,
 Est l'Alphabet de la misere
 Qui tourmente le Genre Humain,
 Et le poursuit jusqu'à la biere :
 Plus vous irez en avançant,
 Plus les chagrins iront croissant.
 Les Codrets, & les Despauteres,
 Dès l'âge de sept ou huit ans
 Vont vous donner bien des affaires,
 Ce sont d'incommodes Sergens,
 Mais Sergens pourtant necessaires.

EST - ON enfin délivré d'eux,
 Suit cet âge si dangereux,
 Quand le poil follet vient à croître,
 Qu'on a la bride sur le cou,
 Que l'on veut vivre en petit Maître,
 Qu'on devient indiscret & fou,
 Et qu'on se fait honneur de l'être,
 En proye aux violens accès
 Du libertinage & du vice,

On le pousse aux derniers excès,
Pour n'y point paroître novice.
Je scçai qu'il en est, que le Ciel
Forme d'une pâte meilleure,
Des cœurs sans passion, sans fiel,
Que jamais le vice n'éfleure,
Vigilans à le prévenir,
Ils en évitent jusques à l'ombre,
Peut-être serez-vous du nombre,
Et vous avez de qui tenir;
Mais la Jeunesse m'intimide,
Sans frayeur je n'y puis penser,
Et c'est une Zone torride
Qui coûte beaucoup à passer.

ARRIVE enfin ce qu'on appelle
L'âge, où de son feu revenu,
L'homme quittant la bagatelle,
Pour sage & prudent est tenu:
Nos vœux se tournent au solide;
L'amour du bien vient nous saisir:
Le plaisir nous servoit de guide,
L'intérêt chasse le plaisir.
Quand une fois il nous possède,
Quelque secours qu'il puisse offrir
Contre le plaisir qui lui cede,

Je crains bien autant le remede,
Que le mal qu'il prétend guerir.

He', Causeur, Tréve de morale,
Dira quelque Lecteur chagrin ;
De ta longue Mercuriale,
Ne verrons-nous jamais la fin ?

J'e rends grace à qui m'apostrophe,
Il a raison, je m'écartois,
Et d'Astrologue que j'étois,
J'allois devenir Philosophie :
On ne tarit point sur ce ton ;
Mais taisons-nous, & calons voile,
Et revenons au petit Bon,
Dont j'ai presque perdu l'étoile.

En Mars vous êtes né dit-on,
Et Mars est le Dieu de la Guerre,
Le cœur en dit-il, Poupon,
Et prendrez-vous le cimenterre
Pour éterniser votre nom ?
Suivez conseil, & dites Non ;
Ce métier conduit à la gloire,
Mais la route ne m'en plaît pas,
Quand en courant à la victoire,
On laisse en chemin tête & bras ;
Le Héros dans ce tems, hélas !

Des beaux éloges de l'Histoire ,
 Croyez-moi , ne fait pas grand cas ;
 Les doctes Filles de mémoire
 Nous en font à tous bien accroire.

M A I S Mars est le Dieu du Printemps ,
 Aussi-bien que le Dieu des Armes :
 En Mars on voit fleurir nos champs ,
 Et la terre reprend ses charmes .
 Si Mars souvent plein de rigueurs
 Annonce aux autres des allarmes ,
 Il ne vous promet que des fleurs .
 Ce n'est point ici le langage ,
 D'un Astrologue séducteur :
 De cet espoir doux & flateur
 Vous portez avec vous le gage *.
 Nature elle-même en traçant
 De tendres fleurs sur votre tête ,
 Par ce trait voulut en naissant ,
 Vous donner un gage innocent
 Du Bonheur qu'elle vous apprête .
 Petit Poupon prédestiné ,
 Un beau Destin doit vous attendre ;
 Est-il un sort si fortuné ,

* L'Enfant a un bouquet de fleurs marqué sur le derrière de la tête.

Où vous n'avez droit de prétendre,
Vous que Nature a couronné,
Même avant que vous fussiez né.

Vos jours filez d'or & de soye
S'écouleront tous dans la joye,
Tout ce qui peut du cœur humain
Flatter les vœux & l'esperance,
Vous est acquis par préférence,
Et la fortune à pleine main
Viendra verser dans votre sein
Tous les trésors qu'elle dispense.
Pour jouir d'un bonheur si doux,
Vous avez cent ans devant vous,
Je dis cent ans, si devant terme
Par avantage ne mourez,
Prenez-y garde, & tenez ferme,
A vieillir tant que vous pourrez.

QUELQUES Censeur dira peut-être
Que l'Astrologue est un nigaut,
De parler de vieillir si-tôt
A l'Enfant qui ne fait que naître:
Mais qu'il apprenne de ma part,
Ce Censeur si prompt à reprendre,
Que qui veut devenir vieillard
Ne sçauoit de trop loin s'y prendre,

Plusieurs sont restez à l'écart,
Pour s'en être avis ez trop tard.

LA veilleffe est chose fort bonne,
Et Dieu puisse-t'il la bénir,
A peu d'Elûs le Ciel la donne,
Bien-heureux qui peut l'obtenir;
Je scâi comment on la blasonne,
Et ce qu'on dit pour la ternir,
Mais je ne vois pourtant personne
Qui n'ait dessein d'y parvenir,
Le mieux seroit de rajeunir.

MAS depuis le tems que Medée,
Pour plaire à son Epoux Jason
Rajeunit le bon homme Eson,
Ce secret n'est plus qu'une idée;
La recette fut mal gardée,
Grand dommage est pour tout grison.

CES bonnes filles si vantées,
Qui d'un pareil espoir flatées
Mirent leur pere au court-boüillon,
Pour lui rendre son vermillion,
Se trouverent bien attrapées;
La Sorciere avec doux maintien,
Et faisant la femme de bien,
Méchamment les ayoit trompées,

Et la sauce n'en valut rien.

O R depuis de pareille sauce
 Nul vieillard n'a voulu tâter.
 La dépense en étoit trop grosse ,
 Ils aiment mieux se contenter
 De chicaner , de disputer ,
 Tant bien que mal avec la fosse ,
 Au bout du compte il faut partir ;
 Mais la chicane est pardonnable :
 Si vieillesse nous fait pâtir ,
 Mort est bien plus insupportable ,
 Et fût-on gouteux & perclus ,
 Plus à plaindre est qui ne vit plus.

C H E R Poupon, grace aux Destinées,
 Vous n'en êtes pas encore là ;
 Si dans ses fureurs force-nées ,
 Voulant rogner sur vos journées ,
 La mort venoit dire holà ,
 Alleguez-lui les cent années ,
 Vous compterez après cela.

V O I L A des biens de quoi suffire ,
 Vous vous en contenterez ; mais
 Un Astrologue doit tout dire ,
 Le bon va peu sans le mauvais .
 Un mal dangereux vous menace ;

Les

Les Astres me l'ont arresté :
Ce mal est grand , & quoi qu'on fasse ,
Il ne peut guere être évité .
J'ai feuilleté tous mes mémoires ,
J'ai ressassé tous mes papiers ,
Et mis dans mes doctes grimoires
Tout le Ciel en douze quartiers ;
Mais après bien du barboüillage
Est demeuré pour arrêté ,
Et voilà le fâcheux présage ,
Que vous seriez Enfant gâté .
Oüï , l'Enfant gâté de la Mere ,
Voire du Pere , & du Grand-Pere ,
Des Oncles , Grands-Oncles , Cousins ,
De tous Parens , Amis , Voisins ,
A la Maison comme au College ,
De ceux qui sont , ou qui viendront ,
De moi-même , enfin que dirai-je ,
De tous ceux qui vous connoîtront .

QUELS cris , & quelle tragédie
Au beau premier petit bobo !
Une legere maladie
Fera trembler pour le tombeau ;
Que de boüillons , de medecines ,
Et de juleps , & de racines !

Medecins de tous les cantons ,
 Et Medecins de toute espece ,
 Les meilleurs seront-ils trop bons ?
 Il faudra du fond de la Grece
 Faire venir les Machaons ,
 Ou de Versailles les Fagons.
 Une petite égratignure
 Ne sera pas un petit mal ,
 Et pour une si grande cure
 Il faudra presque Maréchal.
 Que le Sommeil dans sa carriere
 Demeure un quart d'heure en arriere ,
 Tout est perdu , Dieu sçait le bruit !
 Ah ! mon Dieu , de toute la nuit
 Il n'a pas fermé la paupiere ;
 Voyez son teint , ses yeux battus ,
 Pauvre Petit , il n'en peut plus.

Vous entendrez tout ce langage ,
 Et dans la suite il faut sçavoir
 Si déjà fait au badinage ,
 Vous sçaurez vous en prévaloir.
 Les Enfans ont leur politique
 Qui va plus loin que l'on ne croit ;
 Leur morale toute pratique
 A leurs fins les conduit tout droit :

Que quelque leçon leur déplaise ,
Trop d'étude , ou trop peu de jeu ,
Et remarquez par paranthese
Qu'il en est fort souvent trop-peu ,
En un mot qu'un rien les chagrine ,
Vous allez voir joüer la mine .
Un mal de tête des plus gros ,
Car ils en ont toujours en poche ,
Vient au secours tout à propos :
La Mere en alarmes s'approche ,
Lui tâte au front ; & qu'est cela ?
Il brûle ! Ah comme le voilà !
On me tuëra mon Fils , je gage ;
Les Précepteurs , & les Régens ,
Sont sans mentir de sottes gens ;
Voyez un peu le bel ouvrage ,
Aller réduire en cet état
Un Enfant foible & délicat !
Hé ! n'ont-ils point de conscience ,
Qu'il vive , & point tant de science ,
Assez en sçaura-t'il toujours :
Petit Fils , je vous fais défense
D'ouvrir un Livre de huit jours .

J E réponds pour lui par avance
Qu'il sera bien obéissant :

On rit de cela dans l'enfance ;
 Mais dans la suite on s'en ressent.
 Que pour un Fils doux , caressant ,
 Une Mere ait de la tendresse ,
 La chose est juste , on y consent ,
 Il en faut au pauvre Innocent ;
 Mais gardons-nous de la foibleesse ,
 On nuit à force de caresse ,
 Et l'on étouffe en embrassant .

PEUT-ESTRE suis-je trop sincere
 Allant ainsi philosophant ,
 Et fais mal ma cour à l'Enfant ,
 En faisant leçon à la Mere ;
 Mais la leçon est nécessaire :
 Excusez , charmant Nourrisson ,
 Quant je me tairois pour vous plaire ,
 La raison la lui scauroit faire ,
 Et je n'y mets que la façon .

APRES cela Dieu vous préserve ,
 De plus grand mal que celui-ci ;
 Que dans les biens qu'il vous réserve
 Il vous délivre de souci ,
 Et que long-tems il vous conserve ,
 Et moi vôtre Astrologue aussi .
 Je le suis , s'il en fût au monde ,

Je dis Astrologue parfait,
Il s'agit de prouver le fait,
Et voici sur quoi je me fonde.

Où j'ai dit vrai sur le futur,
Où j'ai dit faux, l'un d'eux est sûr ;
Si j'ai dit vrai, prenons courage,
Je suis Astrologue en ce cas ;
Si j'ai dit faux, c'est grand dommage ;
Mais après tout je n'y pers pas,
Je le suis encore davantage.

XI^e. VIRELAY MANQUE,

Sur l'incertitude des choses de ce monde.

IL ne faut répondre de rien.
Qui ne suit pas cette maxime,
Risque sa parole, ou son bien ;
Ma rime, helas ! est tout le mien,
Et j'en suis ici pour ma rime.
Depuis que je suis à Groslay,
Je ne scçai par quelle manie,
Je songe à faire un Virelay,
Moi qui n'y pensai de ma vie.
Un Virelay ! dites pourquoi ?
Plûtôt qu'un Madrigal, une Ode,

Pieces de tout tems à la mode,
 Et de beaucoup meilleur alloi.
 On dira la rime en est cause,
 Groslay, Virelay, rime bien ;
 Peut-être en est-il quelque chose,
Il ne faut répondre de rien.

Je scçai que la campagne inspire,
 Dans cette charmante faison,
 Et que l'air gay qu'on y respire,
 Fait naître les Vers à foison.

Je m'attendois avec raison VIRELAI. IX.
 Que pour mon tribut ordinaire,
 Comme tout Rimeur doit le sien,
 Bien ou mal il m'en faudroit faire :
 Mais qu'un Virelay fût le mien,
 J'aurois bien juré le contraire ;
Il ne faut répondre de rien.

Ici j'admire mon caprice,
 Des Balades, des Triolets,
 Des Stances, Rondeaux, ou Sonnets,
 J'y puis avoir quelque exercice,
 J'en ai rimé cent & cent fois ;
 Un Virelay, j'y suis novice,

Je n'en scçai pas même les loix.
Je marche en Poète timide ,
Qui sans méthode & sans autre art,
N'a que le seul refrain pour guide ;
Avançons pourtant au hazard.
Si la piece est bonne , ou mauvaise ,
Suit ou non le style ancien ,
Je ne garentis point la thêse ,
Il ne faut répondre de rien.

Après tout je suis excusable ,
Si le Virelay n'est pas bon ;
Peut-on rien faire de passable
Sans le secours d'un Apollon ?
J'avois compté sur l'assistance
De celui qui fait résidence
Au bout du jardin de Groslay ,
Et dans cette douce esperance ,
D'abord en arrivant j'allai
Pour lui faire la reverence :
Mais helas ! par un coup fatal
Ce Dieu durant une tempête ,
S'étoit allé casser la tête
A trois pieds de son pedestal.
Qui l'auroit cru , qu'un Dieu de pierre ,

Appuyé d'un ferme soutien ,
 Iroit donner du nez en terre ,
 Et se briser net comme un verre ?
Il ne faut répondre de rien.

Tout au bout de la même allée
 Diane , helas ! sa pauvre sœur ,
 Du même coup presque ébranlée
 Semble encor toute désolée
 D'un si déplorable malheur.
 On sent qu'elle a le cœur malade
 De voir son frere en marimelade ,
 Victime des vents en fureur :
 Mais qu'elle prenne patience ,
 Et sans quereller le destin ,
 Qu'elle songe à sa conscience ,
 Peutêtre quelque beau matin
 Avec la même violence
 Nouveau lutin aérien
 La fera-t'il entre r en dance.
Il ne faut répondre de rien.

Une avanture si tragique
 Doit un peu donner à penser ,
 A ces Dieux de figure antique ,

Qu'à

Qu'à Grigny l'on vient de placer,
Si le vent de Nord en furie
Va donner sur leur friperie ,
Pour eux , à ne les flater point ,
Je crains pareille catastrophe ,
Qu'ils prennent garde à leur pourpoint ,
Il n'est pas de meilleure étoffe :
Mais Grigny me fait souvenir
De cette agréable partie
Qui nous y devoit réunir ;
Dieu sçait contre nous comme on crie.
Ils nous l'avoient promis si bien ,
Ils l'avoient juré sur la vie ,
Les bonnes gens ! Fou qui s'y fie
Il ne faut répondre de rien.

Vous en parlez fort à votre aise ,
Habitans de ce beau canton ;
Mais il vous faut , ne vous déplaise ,
Adoucir un peu votre ton ,
Et plaindre la déconfiture ,
Qui contre tout droit & raison
Prêts à monter dans la voiture ,
Nous fit rentrer dans la maison.
Une très-incivile goutte ,

Venant surprendre en **trahison**

Certain Hermite peu **grifon**,

Mit tout nos projets en **déroute**,

En mettant ses pieds en **prison**.

Auroit-on dû jamais s'attendre

A ce désastreux **contre-tems** ?

Et qui l'eût dit, qu'à **quarante ans**

La goutte, helas ! viendroit surprendre,

Un pauvre Hermite **homme de bien** ?

Il ne faut répondre de rien.

Elle a beau faire, **la cruelle**,

Elle ne peut durer **toujours**

Et nous irons en dépit **d'elle**,

Dans vos cantons à **tire-d'aile**

Vous relancer l'un de **ces** jours.

Dès ce moment, lorsque j'y pense,

Je goûte déjà par avance

Le plaisir que j'y dois goûter,

Et qu'une aimable **expérience**

Me fait encor plus regretter;

J'attens qu'un bon vent **nous y pousse** ;

Mais pour ne point vous le cacher,

A Groslay la vie est si **douce**,

Que quand on veut s'en **arracher**,

Il faut bien prendre sa secousse.
Nous irons pourtant vous chercher,
J'en réponds , & c'est mon affaire :
Mais quand sera-ce , & dans combien ?
Le plutôt qu'il se pourra faire,
Il ne faut répondre de rien.

N'en ajoutons pas davantage ,
Ma main commence à se lasser ,
Et tremble en finissant l'ouvrage ,
De ce qu'on en pourra penser.
Je plains tout Auteur qui hazarde
Virelay tel que celui-ci ,
Sans une bonne sauvegarde
Il est sujet à la nazarde ,
Et je n'en suis pas sans souci.
Il faudra pourtant bien qu'il passe ,
Je me mets à votre merci ;
Mais en vain me ferez vous grace ,
Tout le monde n'est pas si bon ;
De Censeurs un noir escadron
Glosant tantôt sur la pensée ,
Tantôt sur le tour ou le vers ,
Dira que l'un est de travers
Et l'autre rampante, ou forcée ;

Et gare un froid Grammairien ,
Qui traitant en homme capable
Tout l'ouvrage de détestable ,
Envoyra d'un ton peu Chrétien
Et la piece & l'Auteur au Diable ,
Il ne faut répondre de rien.

Apostille.

Encor un mot ; preuve nouvelle
De ce que je prêchois , helas !
Me voilà tombé dans le cas.
Je croyois ma piece fort belle
Et m'en applaudissois tout bas :
Mais maudit le cerveau peu sage ,
Dont le caprice déreglé
Sous deux rimes en esclavage
Mit autrefois le Virelay :
J'y perds beaucoup , c'est grand dommage
Tout ce semble alloit si bon train ,
Pour la reprise & le refrain ,
En falloit-il donc davantage ?
Adieu , Virelay prétendu ,
Il faut descendre d'un étage ,
Quitte un nom qui ne t'est pas dû .
Sans cette loi dure & sauvage ,

Habitans heureux de Grigny ,
 Je vous livrois de grand courage
 Un Virelay très-bien fourny :
 Mais vous n'en aurez point , pour cause ,
 La raison , vous la voyez bien ,
 L'homme propose & Dieu dispose ;
 C'est le texte , j'ai fait la glose ,
Il ne faut répondre de rien.

XII^e *Le Poëte Tapissier Honni & Vengé.*
*A Madame ****

Vous voulez donc , Reine , disoit Enée ,
 En adressant la parole à Didon ,
 De ma cruelle & triste destinée
 Apprendre ici l'histoire infortunée ,
 Comment le Grec discourtois & felon
 Par mal-engin , avec sa haquenée ,
 Faite de bois & pleine de héros ,
 Soi-disans tels , mais mauvaise fournée ,
 Et dans le vrai , tous vauriens & marauts ,
 Sur le declin de la dixième année
 Prit nôtre ville & nous fit tous quinauts.

Or se sauva , qui par la cheminée ,
 Qui comme il put , quand le fier mirmidon

Développant sa fureur forcenée
Nous chassa tous à grand coups de bâton ;
J'en eus ma part , je ne dis pas que non ,
La peau m'en reste encor un peu tannée ,
J'en pleure encor , & demande pardon
A l'honorable & belle compagnie ,
Si quelquefois je le prens sur ce ton
En vous faisant le récit de ma vie :
Il sera long , & je crains qu'il n'ennuye
On auroit pû , du moins me semble ainsi ,
Choisir un tems meilleur que celui-ci ;
Il se fait tard : mais enfin tout coup vaille ;
Vous le voulez , je le veux bien aussi ;
Si par hazard vôtre Majesté bâille ,
Je n'en puis mais , & c'est vôtre merci ,
Quant à l'histoire , écoutez , la voici .

Ainsi parla le pieux fils d'Anchise ;
Ce que jadis à la Reine il disoit ,
Je vous le dis , Dame en vertus exquise ,
Et je commence ainsi qu'il le faisoit ,
En Chevalier de la triste figure ,
Le long récit de ma déconfiture .
Quand de Rimeur devenu Tapissier
Par une étrange & fatale avanture
Sous nom d'ignare & mauvais ouvrier

Honné je fus & banni du métier :
Récit cruel & qui , j'ose le dire ,
D'un Mirmidon eut attendri le cœur :
Mais dont pourtant, tout grand qu'est mon malheur ,
Peut-être , helas ! ne fera-t'on que rire .

Quelqu'un va dire en glosant sur mes Vers ,
Que le Poëte a perdu la cervelle ,
De comparer & mettre en parallèle
Le sac de Troyes & les Exploits divers
De cent Héros fameux par leur courage ,
Avec le vil & burlesque revers
D'un Tapissier mal adroit & peu sage .
Mais un métier monté sur deux treteaux
Ne vaut-il pas , à bien prendre la chose ,
Cheval de bois , & fût-il des plus beaux ?
Pour le métal ne sont-ils pas égaux ?
J'en pourrois faire en dépit de qui glose ,
Une Énéide en vers frais & nouveaux ;
Et toutefois ne le ferai pour cause .
Trop bien je veux qu'en apprenant l'affront
Tout l'univers apprenne la vengeance ,
Non faise encor , je ne suis pas si prompt ;
Mais tout viendra , je lçai ce que j'en pense ,
Rien n'est perdu pour attendre , il suffit ;
Et cependant commençons le récit .

Las de rimer , il m'avoit pris envie ,
 Ou par caprice , ou même par dépit ,
 De me donner à la Tapisserie ,
 Si vous dirai comment cela se fit.
 Je vis un jour Pallas à son ouvrage ;
 La grace & l'air dont elle travailloit
 J'entends quelqu'un qui m'arrête au passage ;
 Comment Pallas ? Oüii , Pallas , ce l'étoit ,
 J'en jurerois , elle me parut telle ;
 Tant que ce fut , si ce ne fut pas elle ,
 Quelqu'autre au moins qui fort lui ressembloit .
 Quoi qu'il en soit , sans autre apprentissage
 L'éguille en main je me mis au métier ,
 Du canevas que j'avois en partage ,
 En quatre coups je couvris un quartier ;
 Clerc de Notaire , ou Commis de Greffier ,
 En moins de tems n'auroit rempli sa page .
 Peine ni soin , rien n'y fut épargné ;
 Bien me sembloit regardant mon ouvrage
 Des connoisseurs meriter le suffrage ,
 Et que le tout étoit bien besogné .
 Or l'étoit-il , mais , qui l'auroit pû croire ;
 Pere Apollon dépité contre moi
 De ce qu'avois fait escorne à sa gloire ,
 En le quittant pour suivre une autre loi ,
 M'en

M'en joua d'une , & par malice noire
Durant la nuit , de l'un à l'autre bout ,
Gâta l'ouvrage & le bouzilla tout.
Le lendemain s'y trouva du mécompte ,
Ne fut merveille : or bien considéré
Le tout parut si fort défiguré ,
Qu'à dire vrai moi-même j'en eus honte .

Je connus bien que c'étoit trahison ,
Et l'eus prouvé par plus d'une raison :
Pour mon malheur la Pallas étoit prompte ,
On n'écouta ni les si , ni les mais ,
Sur l'étiquete on me fit mon procès ,
Coups de ciseaux au travers de l'ouvrage .
De mon labeur effacerent les traits ,
Point n'y resta qui ne reçût outrage
Tout fut biffé ; jugez de mes regrets .
Un grand Seigneur , dont par rude sentence ,
Pour felonie on dégrade les bois ,
Souffre bien moins que ne fis cette fois ,
Honteux en suis encore quand j'y pense .
Ce ne fut tout ; on m'arracha des mains
Sans autre forme , éguille , & soye & laine ;
On m'interdit pour comble de chagrins
Ledit métier sous très-grieve peine ;
Puis un chacun contre moi se déchaine ;

Je fus honni , reprimandé , berné ;
 Des malheureux c'est assez le partage.
 Pour rendre encore mon malheur plus complet
 Il ne fut pas même jusqu'à Cadet ^a ,
 Qui d'aboyer contre moi ne fit rage ;
 L'ingrat Cadet à qui dans mon manchon
 J'avois tant soin de fourrer du bonbon ;
 Cadet , l'ingrat , qui me tendant sa pate ,
 Autour de moi sautant , faisant maint tour ,
 M'avoit donné sa foi de fraiche date ;
 Et fiez-vous à ces amis de Cour.

Or dans ce triste & déplorable esclandre ,
 Baissant l'oreille & me rongeant les doigts ;
 Sauf le respect plus honteux , mille fois ,
 Qu'un Officier frais revenu de Flandres ^b ;
 A bien peu tint que ne m'allasse pendre ,
 Et pourquoi non ? J'en avois droit , & tel
 L'a fait à moins , & ne crut s'y méprendre :
 Mais je jugeai pourtant sous mon capel ,
 Tout bien compté , qu'il étoit bon d'attendre .
 Lorsque l'on veut s'en donner le plaisir ,
 De se presser il n'est point nécessaire ,
 En cas pareil , comme en toute autre affaire ,

^a Petit chien de la Dame. ^b Cette piécce fut faite peu après le siége de Lille.

Choses se font toujours mieux à loisir :
Et puis d'ailleurs j'ai souvent ouï dire
A gens sensez , que dès que l'on est mort
On en vaut moins , & qu'on a toujours tort,
Mieux vaut Goujat debout & qui respire,
Que Prince ou Roi dans la biere étendu ;
De tous les maux mort fut toujours le pire :
A ces raisons, qui ne se fût rendu ?
Je m'y rendis , n'osant y contredire ,
Tant qu'à la fin ne me suis point pendu.

Mais comme il faut après pareille offense
Pour son honneur mourir , ou se venger ,
De ces deux maux je choisis la vengeance ,
C'est le moins rude , autant qu'en puis juger ;
A force gens la recerte en est douce ,
On y prend goût dès qu'on en a tâté ;
C'est mets friand , on s'en succe le pouce ,
Du cœur humain elle est l'enfant gâté ,
Cette vengeance , aussitôt qu'elle appelle
On part , on court , on vole à tire d'aile ,
On ne lui plaint ni dépenses , ni soins ;
Contre quiconque on soutient sa querelle ;
Faut-il trouver argent , crédit , témoins ,
On trouve tout : dans ses moindres besoins ;
Le plus avare est prodigue pour elle ,

Quoi qu'il en coûte , il faut la contenter :
 Puis qu'il le faut , contentons la cruelle ,
 Et vengeons-nous , quoiqu'il puisse coûter :
 Mais que sur tout la vengeance soit telle
 Que la Pallas se repente à jamais
 Des grands affronts que son courroux m'a faits.

Et qui m'empesche ici de la dépeindre
 Avec tels traits qu'il me plaira forger ?
 Comme Poète ai-je pas droit de feindre ?
 Tout n'est-il par permis pour se venger ?
 Peignons en laid , faisons la de figure
 A faire horreur à toute la nature :
 Mais j'aurai beau pourtant la dénigrer ,
 Pour me confondre & braver l'imposture
 Elle n'aura d'abord qu'à se montrer.
 D'ailleurs vengeance assez foible ; & qu'importe
 Dans le bon sens comme on a le nez fait.
 On brille en Mai , le Printemps a son jet ,
 Puis en Octobre en devient feuille morte ,
 Le tems détruit l'œuvre le plus parfait.

Sur l'esprit seul sa faux n'a point d'empire ,
 Contre le tems l'esprit seul peut prescrire :
 Mais mon dépit en est-il mieux loti ?
 Que chez la Dame on en soit bien nanti ,
 Chacun le croit , & c'est bien là le pire ;

Dire que non , je voudrois bien le dire ,
Mais son air seul dira que j'ai menti.

Quoi donc , ne puis-je en rien lui faire peine ?
Ne pouvant mieux souhaitons-lui du mal ;
Non tel pourtant qu'il pût être fatal
Bien suffiroit une bonne migraine
D'un bon quart d'heure au moins dans la semaine ;
A rire trop on la gagne parfois ,
On me l'a dit du moins , & je connois
Gens dans le cas ; mais j'ai l'ame si bonne ,
Je suis si sot , qu'après bien du fracas ,
Au moindre cry , dès le premier helas ,
J'irai peut-être encor comme Theone *
Prier les Dieux de ne m'éxaucer pas.

Or après tout je songe & je rumine
Que me venger ou mourir il me faut ,
Et c'est toujours le premier qui prévaut.
Bon , tout à point mon esprit imagine
Nouveau biais auquel n'avois songé ,
Le tour est bon & vient comme désiré ,
C'est quelque Dieu vengeur qui me l'inspire
Et pour le sûr je vais être vengé.

Dès que Pallas la noble filandiere
Commencera sa tâche journaliere

* Dans l'Opera de Phaëton.

En fredonnant galamment quelques airs,
Lors du métier humblement je m'approche,
Et puis tirant maints papiers de ma poche
Là je me plante & récite mes vers.
Dès les premiers on fera la grimace ;
Je mets déjà cela dans mon marché :
Mais ne craignez quelque mine qu'on fasse
Que pour si peu j'abandonne la place ,
Ne me sera tel affront reproché.
Je continuë & lis à toute outrance
Vers que je dis sans façon des plus beaux ,
Et des meilleurs qui se fassent en France :
Odes , Sonnets , Ballades , Madrigaux ,
Stances , Quatrains , Eglogues & Rondeaux ,
Vers surannez & vieille marchandise ,
Les plus mauvais seront le plus de mise ,
Et tout ira pour ouvrages nouveaux.

Durant cela Pallas la bonne Dame
Enragera du meilleur de son ame ,
Et dans l'ennui quelquefois se broüillant
Prendra deux fils au lieu d'un qu'il faut prendre :
Sur les couleurs de même en travaillant
Ne manquera souvent de se méprendre ,
Mettra du noir quand il faudra du blanc ;
Puis quelquefois peut être en grommelant

Dira tout bas , ah , mon Dieu , le sot homme !
Avec ses Vers ; ne finira-t'il point ?
Depuis une heure , il m'accable , il m'assomme .
Tandis qu'on jure on gâte quelque point ;
On veut serrer ce qu'on trouve trop lâche ,
On rompt l'éguille , on murmure , on se fâche ,
Contre l'ouvrage , helas ! qui n'en peut mais ;
Contre suivante , ouvrière ou laquais ,
Contre son chien , enfin contre soi-même ;
De tout ceci ne m'émouvant en rien ,
Je poursuivrai d'une froideur extrême ;
Et je dirai , Madame , écoutez bien ,
Voici l'endroit le plus beau de la pièce ,
Notez comment ce trait est amené ;
Il est nouveau ; de l'art , de la finesse ,
Tout s'y rencontre , & rien n'est mieux tourné .
Or écoutez : A ce beau commentaire ,
Les bâillements commenceront enfin ,
Je jugerai pour lors que mon affaire
Est , grâce à moi , tout à fait en bon train .

Dame Pallas en personne discrète
Dissimulant , rongeant tout bas son frein ,
N'osant encor témoigner au Poëte ,
L'ennui qu'elle a des Vers qu'il lui répète ,
Et dont , helas ! elle ne voit la fin ,

Hazardera pour s'ôter cette épine ,
Un compliment aigre-doux & malin ,
Bref, comme on dit , moitié figue & raisin ,
Et me dira : vôtre Muse est divine ,
Très-beaux vos Vers , mieux n'en eut fait Racine ,
D'entendre tout aurois eu grand désir
S'il ne falloit choyer vôtre poitrine ,
J'y perds beaucoup , j'en ai l'ame chagrine ,
Mais c'est trop cher acheter le plaisir ;
Si vous alliez gagner par avanture
Quelque gros Rhume , on s'en prendroit à moi
Point , point , dirai-je , & calmez vôtre effroi ,
Les Medecins m'ordonnent la lecture
Pour ma santé , je n'en suis que plus frais
Quand j'ai bien lû , j'en fais ma nourriture .
Je recommence alors sur nouveaux frais ;
Vers de trotter , & la Dame de geindre ,
Et puis vapeurs de prendre leur chemin ;
La tête fend , on maudit le destin ,
Un peu plus haut on commence à se plaindre ,
L'éguille même échape de la main :
Un roc seroit attendri de la peine ;
Mais non , mon cœur , point de foiblesse humaine ;
Il faut venger jusqu'au bout notre affront .
La patience enfin est en déroute

Tant

Tant que la Dame en essuyant son frond
Dont la sueur à grand flots lui dégoutte ,
Dira frappant sur le métier trois fois :
Homme, ou Demon , ou bien qui que tu sois ,
Que t' ai-je fait ? dis-moi , je te conjure ,
Veux-tu ma mort ? je suis presque aux abois ,
Me tiendras-tu sans cesse à la torture ?
Que te faut-il ? je le laisse à ton choix ;
Prens tout mon bien & finis ta lecture.

Pour lors émû du tourment qu'elle endure ,
Dame , dirai-je , en un mot comme en trois ,
De deux points l'un , choisissez je vous prie ;
Je lis des Vers tant que dure le jour ,

Ou je travaille à la tapiserie ;
C'est marché fait , point n'y fçai d'autre tour.
Je crois la voir aussitôt qui s'écrie ,
Dieu soit loüé , vous me rendez la vie ;
Seigneur Poëte , & vite le métier
Prenez le tout , travaillez sans quartier ;
Je puis bien dire , adieu mon pauvre ouvrage ,
Mais peu m'en chaut , & n'en plains le dommage ,
Contentez-vous malgré ce que j'y perds ;
Coupez , tranchez , faites tout de travers ,
Je vous le livre & le laisse au pillage ;
Et seulement ne lisez plus vos Vers.

Sur le tableau qu'ici je viens de faire,
 Peut qui voudra prendre ses seuretez ;
 Enfans de Mars sont partout respectez ,
 Pourquoi cela ? bien devinez l'affaire :
 Qu'un temeraire ose les outrager ,
 Ils ont en main armes pour se venger ,
 Et dans les coups que leur fier courroux lance
 Le châtiment suit de bien près l'offense.
 Le plus mauvais Rimeur de l'univers ,
 Tel que je viens ici de le dépeindre ,
 N'a , je le veux , pour armes que ses Vers ,
 Et cependant est cent fois plus à craindre.

XIII^e. *A Monseigneur l'Archevêque de Bourges, en lui présentant le jour de sa fête un bouquet de fleurs faites de Coquillages.*

Lorsque pour un bouquet dont vous est dû l'hom-
 mage
 Nous vous offrons , Seigneur , un simple coquillage ,
 Jalouse de ses droits Flore nous dit : pourquoi
 Ne s'adressoit-on pas à moi ?
 Faire un bouquet est mon partage .
 Mais je crois sans la mépriser
 Que mon bouquet vaut bien les Lys & les Jonquilles
 Dont elle eut pû nous amuser.

Si j'en dis trop elle doit m'excuser,
 Chacun autant qu'il peut fait valoir ses coquilles,
 Les fleurs qu'elle fait naître & prodigue au Printemps
 Ont leurs beautes, mais n'ont qu'un tems.
 Peut-être celles-ci sont moins vives, moins belles,
 Malgré tout ce que l'art leur donna d'ornement ;
 Mais elles seront immortelles,
 Et le respect, l'amour, le tendre attachement
 Dans notre cœur le feront avec elles.

LE DESTIN DU NOUVEAU SIECLE.

Mis en Musique par Monsieur Campra.

PROLOGUE.

Sujet du Prologue.

SAturne, en qualité de Dieu qui préside aux tems, se prépare à donner au monde un nouveau siècle. Il invite les Parques à en régler la destinée au gré des peuples. Ceux-ci se trouvant divisés en deux Partis, dont l'un demande la paix, & l'autre la guerre, tâchent, chacun de leur côté, de se rendre les Parques favorables.

SATURNE.

Je veux donner un nouvel âge au monde,
Les siècles les plus beaux ne durent pas toujours ;
Je veux, pour le bonheur de la Terre & de l'Onde,
Des ans & des saisons renouveler le cours.

Charmant auteur de la lumiere ,
Recommence, Soleil , ta pénible carriere

Donne-nous de beaux jours.

Accourez , Parques immortelles ,

Et vous , Destins imperieux ,

Qui par des loix éternnelles

Reglez le sort des hommes & des Dieux.

Vos ordres souverains peuvent se faire entendre ,

C'est de vous que doit dépendre

Le bonheur de l'Univers ;

Tout est soumis à votre obéissance ,

Montrez ici votre puissance ,

Et recevez les vœux de cent peuples divers.

LES PARQUES.

Tout dépend de notre empire ;

Le sort des humains

Est en nos mains ,

De tout ce qui respire ,

Nous filons les destins.

Devant nous tout tremble ;

Tout craint nos coups ;

Et tous les Dieux ensemble

Sont moins redoutables que nous .

CHOEUR

De peuples qui demandent la paix .

Arbitres du destin , Divinités terribles ,

Accordez à nos vœux des jours doux & paisibles.

CHOEUR

De peuples qui demandent la guerre.

*Arbitres du destin, Divinités terribles,
Dans les combats de Mars rendez-nous invincibles.*

LE I. CHOEUR.

Bannissez loin de ces climats

Les fureurs de la guerre.

LE II. CHOEUR.

Répandez dans tous les climats

Même ardeur pour la guerre.

LE I. CHOEUR.

Que la paix régne sur la Terre.

LE II. CHOEUR.

Bannissez la paix de la Terre.

LE I. CHOEUR.

La paix seule, la paix a pour nous des appas.

LE II. CHOEUR.

Mars seul & la Victoire ont pour nous des appas.

UN DU PARTI DE LA PAIX.

Un Heros glorieux après mille conquêtes

Nous a donné la paix.

Il a scû mépriser les palmes toutes prêtes

Que Mars lui destinoit pour de nouveaux projets.

Son bras a dissipé les affreuses tempêtes

Qui menaçoint nos têtes,

D'une paix précieuse il comble nos souhaits :

*Arbitres du destin, Divinités terribles,
Donnez-nous, comme lui, des jours doux & paisibles.*

CHOEUR

Du parti de la Paix.

*Arbitres du destin, Divinités terribles,
Donnez-nous, comme lui, des jours doux & paisibles.*

UN DU PARTI DE LA GUERRE.

*Non, non, ce n'est qu'à ses exploits,
Que ce Heros fameux doit l'éclat de sa gloire.
Au milieu des combats, nous l'avons vu cent fois
Voler de victoire en victoire.
A ces nobles travaux son grand cœur attaché
Eût soumis tout le monde au pouvoir de ses armes,
Si la paix par ses charmes
D'entre les bras de Mars ne l'avoit arraché.*

CHOEUR

Du parti de la Guerre.

*Chantons sa valeur éclatante,
Chantons ses hauts faits.*

CHOEUR

Du parti de la Paix.

*Chantons sa bonté triomphante,
Chantons ses bienfaits.*

LE I. CHOEUR.

*A l'exemple du Dieu qui lance le tonnerre,
Il fit trembler la terre.*

LE II. CHOEUR,

*Tel que ce Dieu puissant, quand il prend son tonnerre,
C'est pour calmer la terre.*

LE I. CHOEUR.

Heureux ceux qu'il a soumis !

LE II. CHOEUR.

Heureux le peuple qu'il aime !

LE I. CHOEUR.

Il a vaincu mille ennemis.

LE II. CHOEUR.

Il s'est encor vaincu lui-même.

TOUS ENSEMBLE.

*Unissons nos cœurs & nos voix,
Pour chanter le plus grand des Rois.
Chantons sa valeur éclatante,
Chantons sa bonté triomphante,
Chantons ses hauts faits,
Chantons ses bienfaits.*

I. INTERMÈDE.

Sujet du I. Intermède.

MARS pour se mettre en possession du nouveau siècle , & en faire un siècle guerrier , exhorte les peuples à le suivre , & en attire plusieurs . LA GLORIE leur promet des lauriers , BELLONE leur apprend quel en est le prix , VULCAIN leur fait préparer des armes , & tous trois , par ce moyen , secondent si heureusement les desseins de MARS , qu'ils font déclarer en sa faveur quelques-uns de ceux qui

NU

paroissoient les plus attachez au parti de LA PAIX. Ils s'unissent tous ensemble pour concourir aux projets de Mars, & allumer une guerre qui dure éternellement.

M A R S.

*Que cet âge nouveau par les destins promis
Soit un âge de gloire ;*

*Que ce tems soit marqué par des faits inouïs,
Qui des siècles passez effacent la memoire.*

*Ce n'est pas pour languir dans un honteux repos
Que les Dieux ont donné la vie.*

*D'un reproche éternel elle est toujours suivie,
Quand l'on a méprisé l'exemple des Héros.*

*Peuples, suivez mes pas, une gloire immortelle
Sera le prix de vos exploits.*

*Venez, accourez tous, répondez à ma voix,
C'est Mars qui vous appelle.*

CHOEUR

DE GUERRIERS.

Suivons Mars,

Rendons-lui tous hommage,

Faisons de toutes parts

Voler ses étendarts.

UN SUIVANT DE MARS.

La gloire est le partage

D'un noble courage,

Qui brave les hazards.

CHOEUR

DE GUERRIERS.

Suivons Mars, &c.

UN

UN SUIVANT DE MARS.

*De l'esclavage
Son bras nous dégage,
Un seul de ses regards
Fait tomber les ramparts.*

CHOEUR
DE GUERRIERS.

Suivons Mars &c.

UN SUIVANT DE MARS.

*Mars nous apprend l'usage
Des flèches & des dards ;
La Victoire est son ouvrage,
Il a formé les Cesars :
L'art qu'il enseigne est le plus beau des arts.*

CHOEUR
DE GUERRIERS.

Suivons, Mars &c.

LA GLOIRE.

Volez, jeunes guerriers, où la Gloire vous guide.

*Volez dans les combats,
Volez & d'un cœur intrepide
Affrontez le trépas.*

Le plus affreux peril n'a rien qui vous étonne,

*Volez, volez, suivez Bellone ;
Les lauriers, que pour vous je cultive en ces lieux ;
Croîtront pour couronner vos exploits glorieux ;
Volez, jeunes guerriers, la Gloire vous l'ordonne.*

DEUX DE LA SUITE DE LA GLOIRE.

*Croissez, croissez, tendres lauriers,
Croissez pour couronner les plus vaillants guerriers.
Cultivez des mains de la Gloire,
Donnez des mains de la Victoire,
Vous serez le prix des grands cœurs.
Croissez pour couronner les plus fameux vainqueurs.*

BELLONE.

*Les lauriers qu'on moissonne
En suivant Bellone,
Ne sont dûs qu'aux exploits d'un bras victorieux.
Les Lauriers qu'on moissonne,
En suivant Bellone,
Elévent les vainqueurs jusques au rang des Dieux.*

VULCAIN.

*Le Dieu qui forge le tonnerre,
Sensible à votre ardeur, met ses soins les plus doux,
A préparer pour vous
Les foudres de la guerre.
Cyclopes accourez tous ;
Que tout fremisse,
Que tout retentisse
Du bruit de vos coups.
Hâtez-vous, redoublez vos peines,
Travaillez, préparez des chaînes,
Enfermez pour jamais
Les plaisirs & la paix.*

CHOEUR

DE PEUPLES
qui abandonnent le parti de la Paix, pour suivre Mars.
Méprisons la paix & ses charmes,

*Ses appas enchanteurs
Causent plus de malheurs
Que n'en sçauroient causer les armes.*

UN DU PARTI DE LA PAIX

qui l'abandonne, pour se donner à Mars.

*Vains soupirs,
Faux plaisirs
D'une indigne mollesse ,
Vous avez trop long-tems ,
Par mille attraits brillants ,
Seduit ma tendresse ,
Le Dieu Mars que je sers ,
A brisé mes fers ;
Je le suivray sans cesse ,
Portez ailleurs
Vos appas trompeurs ,
Votre lâche foiblesse ;
Vains soupirs ,
Faux plaisirs
D'une indigne mollesse ;
Vous avez trop long-tems ,
Par mille attraits brillants
Seduit ma tendresse ,
Le Dieu Mars que je sers ,
A brisé mes fers.*

M A R S.

*Cedez , Musettes ,
A nos trompettes ,
Qu'on entende toujours
Le son des Tambours.*

F f ij

CHOEUR.

CedeZ, Musettes, &c.

M A R S.

*Le fracas des armes,
Le bruit des allarmes,
Les cris des combattans
Sont pour nous des concerts charmans :*

*CedeZ, Musettes,
A nos Trompettes,
Qu'on entende toujours
Le son des Tambours.*

CHOEUR

CedeZ, Musettes, &c.

II. INTERMEDE.

Sujet du II. Intermede.

LE GENIE qui préside à la terre , prévoyant les maux que la guerre y devoit causer , invite LA PAIX à descendre du ciel , où elle s'étoit retirée. LA PAIX flechie par ses Prieres , descend accompagnée des Jeux , des Plaisirs & de l'Abondance. Les Divinitez champêtres témoignent la joye qu'elles ont de son retour. Plusieurs peuples , & de ceux mêmes qui avoient d'abord suivi MARS , se déclarent enfin pour LA PAIX , & vantant ses avantages. Touchée de leur zele & de leur affection , elle ordonne aux Jeux & aux Plaisirs de demeurer éternellement sur la terre

pour le bonheur des peuples , qui par reconnoissance
font retentir partout le nom de la Paix.

LE GENIE DE LA TERRE.

*De cet âge nouveau , qu'on promet à nos vœux ,
Helas ! que pouvons-nous attendre ?
Si pour nous rendre tous heureux ,
Du Ciel en même tems la Paix ne veut descendre.
Descendez , ô charmante Paix !
Venez nous combler de bienfaits.*

*Sans vous rien ne nous contente ,
La gloire la plus brillante
Ne cause jamais
De plaisirs parfaits.
Que chacun chante :
Descendez , ô Paix charmante !
Descendez , ô charmante Paix !
Venez-nous combler de bienfaits.*

CHOEUR.

*Descendez , ô charmante Paix !
Venez nous combler de bienfaits.*

LE GENIE DE LA TERRE.

*Qu'entens-je ? .. O ciel ! Quelle douce harmonie ! ..
Quels tendres sons ? Ah ! quels divins concerts !
Je vois la Paix descendre dans les airs :
Descendez , douce Paix , venez briser nos fers.
Trop long-tems de ces lieux vous vous êtes bannie ;
Descendez , ô charmante Paix !
Venez-nous combler de bienfaits.*

CHOEUR.

*Descendez, ô charmante Paix !
Venez-nous combler de bienfaits.*

LA PAIX.

*Je reviens dans ces lieux guérir par ma présence
Les maux que la guerre a causéz :
Je ramène avec moi les feux & l'Abondance,
Les Dieux enfin sont appaizez.
Mortels, ne craignez plus les horreurs de la guerre,
Ne craignez plus rien desormais ;
Si la Paix aujourd'hui se redonne à la terre,
C'est pour ne la quitter jamais.*

DIVINITE' CHAMPESTRE.

*Dans nos campagnes fleuries,
Dans nos charmantes prairies,
De la Paix en ce jour
Celebrons le retour.
Que les Bergers à l'ombrage,
Les Oiseaux en leur ramage,
Chantent dans nos forêts
Le retour de la Paix.*

AUTRE DIVINITE' CHAMPESTRE.

*Ruisseaux, fontaines,
Coulez, jaillissez,
Vous, dans nos plaines,
Agneaux, bondissez;
Paissez en assurance,
Tranquilles troupeaux;*

*La Paix, dans ces hameaux,
Est votre défense.*

CHOEUR.

*Durez toujours, charmante Paix,
Et comblez-nous de vos bienfaits.*

LE GENIE DE LA TERRE.

*Ce n'est que pour punir la Terre,
Que les Dieux irritez, dans leur juste fureur,
Déchaînent quelquefois la Discorde & la Guerre,
Et dans tous les climats répandent la terreur.*

*Mais quand une humble offrande
A calmé leur courroux,
De toutes les faveurs qu'ils répandant sur nous,
La paix est la plus grande.*

CHOEUR

DE PEUPLES QUI QUITTENT MARS,
pour se donner à la Paix.

*Suivons la Paix,
Rendons-nous à ses charmes,
Rompons nos armes,
Brisons nos traits,
Rien ne peut résister à ses divins attraitz.*

UN SUIVANT DE LA PAIX.

*Faisons taire l'envie,
Qui condamne le repos,
Où la Paix convie
Les plus grands Heros.
Par d'utiles travaux*

*Qui partagent la vie,
Faisons taire l'envie.*

CHOEUR.

Suivons la Paix, &c.

UN SUIVANT DE LA PAIX.

*La Paix répare les dommages
Que la guerre a faits.
Ces Jardins, ces tendres Bocages,
Ces superbes Palais
Sont ses ouvrages.*

CHOEUR.

Suivons la Paix, &c.

UN SUIVANT DE LA PAIX.

*Tout ce qu'on moissonne
Dans nos guerets,
C'est elle qui le donne ;
Nous devons à la Paix,
Plus qu'à Bachus, plus qu'à Pomone,
Tous les biens de l'Automne.
Nous devons à la Paix,
Plus qu'à Cérés,
Tout ce qu'on moissonne.*

LA PAIX.

*Dieux, Plaisirs innocens, tendres Divinitéz
Qui marchez toujours à ma suite :
Demeurez en ces lieux, jamais ne les quittez,
Mars & Bellone ont pris la fuite,
Les Dieux, les justes Dieux, ne sont plus irritez.
Demeurez où la Paix habite :*

Dieux,

*Jeux, Plaisirs innocens, tendres Divinitez,
Demeurez en ces lieux, jamais ne les quittez.*

CHOEUR.

*Que tout retentisse
Du nom de la Paix.
Que tout s'unisse
Pour chanter ses bienfaits.
Campagnes,
Montagnes,
Rochers, antres secrets;
Echos, temples, forêts,
Que tout retentisse
Du nom de la Paix.
Que tout s'unisse
Pour chanter ses bienfaits.*

III^e INTERMÈDE.

Sujet du III^e Intermède.

SA TURNÉ voyant que les peuples, toujours partagéz sur le sujet de la paix & de la guerre, ne pouvoient s'accorder ensemble dans les vœux qu'ils formoient, leur conseille de recourir à PALLAS Déesse de la Sagesse, qui leur fait entendre qu'une guerre ou une paix continue sont également à craindre, & qu'il faut toujours cultiver avec un soin égal les exercices de l'une & de l'autre. Elle ordonne ensuite aux Parques de former un siècle qui soit entremêlé de paix & de guerre. Ces fières Déesses lui obéissent,

pour marquer que la Sagesse est supérieure aux Destins. Les peuples réunis ensemble par le moyen de PALLAS , en rendent graces à cette sage Déesse , & la prient de ne les jamais abandonner.

SATURNE.

*Quoi ! toujours opposez dans vos vœux indiscrets ,
Mortels , ne fçauriez-vous unir vos intérêts ?*

*Quel charme , quel Demon contraire
De la paix entre vous a rompu tous les nœuds ?*

En vain l'on veut vous satisfaire ;

Le destin , quoi qu'il puisse faire ,

Fera toujours des malheureux.

Peuples soumis à mon empire ,

De la sage Pallas implorez le secours ;

Si sa sagesse vous inspire ,

Vous aurez un bonheur qui durerà toujours.

CHOEUR

DES DEUX PARTIS,

dont l'un demande la paix , & l'autre la guerre.

*Contentez nos desirs , Pacifique Minerve ,
Génereuse Pallas , favorisez nos vœux .*

UN DE CHAQUE PARTI.

C'est votre main qui nous preserve

Des dangers les plus affreux ;

C'est à vous que le Ciel reserve

Le soin de nous rendre heureux .

CHOEUR

DES DEUX PARTIS.

Contentez nos desirs , Pacifique Minerve ,

Génereuse Pallas, favorisez nos vœux.

PALLAS.

Cessez une injuste querelle,
Faccours à la voix qui m'appelle,
Je viens vous réunir :

Cessez une injuste querelle,
Tous vos maux vont finir.

Un peu de guerre, au lieu de nuire,
Releve un courage abattu.

Un peu de paix fait qu'on respire,
Après que l'on a combattu.

Une trop longue guerre affoiblit un Empire,
Une trop longue paix fait languir la Vertu.

Aimez les armes,
Cultivez les arts.

CHOEUR DES PEUPLES.

Aimons les armes,
Cultivons les arts.

PALLAS.

La Paix a mille charmes,
On est souvent constraint de recourir à M

Aimez les armes,
Cultivez les arts.

CHOEUR

Aimons les armes,
Cultivons les arts.

UN SUIVANT DE PALLAS.

Une saison trop cruelle

A beau desoler nos champs :
La Terre en paroît plus belle ,
Au doux retour du Printemps.
La guerre la plus terrible
Nous cause en vain cent frayeurs ;
Tout ce qu'elle a de plus horrible
Semble préparer les cœurs ,
A mieux goûter le sort paisible
Qui succede à ses rigueurs.

UN SUIVANT DE PALLAS.

Quelle plus triste image
Qu'une sombre nuit !
L'Aurore qui suit ,
En plaît davantage.

SECOND COUPLET.

A quel triste esclavage
La guerre réduit !
Mais la paix qui suit ,
En plaît davantage.

PALLAS.

Que la guerre & la paix s'unissent dans ce jour ,
Sur la terre & sur l'onde ,
Pour le bonheur du monde ,
Qu'elles regnent tour-à-tour.

Vous , Parques , qui reglez le destin de la Terre ,
Ah ! rendez , s'il se peut , tous les cœurs satisfaits ,
Meslez les travaux de la guerre
Aux plaisirs de la paix.

LES PARQUES.

Formons un âge aimable ,

*Que nos fatales mains
Filent pour les humains
Un bonheur durable.
Rendons tous les cœurs satisfaits,
Nous qui reglons le destin de la terre;
Meslons les travaux de la guerre
Aux plaisirs de la paix.*

LE GRAND CHOEUR.

*O Minerve ! ô Pallas ! ô Déesse puissante !
O vous dont la main bienfaisante,
A comblé nos souhaits !
O Minerve ! ô Pallas ! ô Déesse puissante !
Ne nous abandonnez jamais.*

LE PETIT CHOEUR.

*Les Parques terribles,
Pour tout autre insensibles,
Ecoutent vôtre voix.
Des destins inflexibles
Vous pouvez forcer les loix.*

LE GRAND CHOEUR.

O Minerve ! ô &c.

PIECES CRITIQUES.

FIN.

T A B L E

Des pieces contenuës dans ce Recueil.

E P I T R E S.

| | |
|---|--------|
| I. A Monsieur Estienne Libraire de Paris. | Page 1 |
| II. A Son Altesse Serenissime Monseigneur le Duc du Maine &c. Ou les pârez. | p. 8 |
| III. A Monseigneur l'Evêque d'Angers, ou les <i>Deprofundis</i> . page | 17 |
| IV. A Mr. ***, ou le Bourniquer. | p. 21 |
| V. A Mad. de M. ***, en lui envoyant les Vers qui devoient accompagner le présent du Parquet. Le Parquet. | p. 27 |
| L'Epître. | p. 28 |
| VI. A Madame la Présidente Brunet de Chailly sous le nom d'une Dame de ses amies. | p. 33 |
| VII. A Mr. A ***. C.A. L.C. D. A. sous le nom de sa belle sœur, en lui envoyant des figures Chinoises en broderie. page | 38 |
| VIII. A Mr. de ***, ou Epître au Normand. | p. 41 |
| IX. De l'Auteur à sa Muse, pour Monseigneur le Dauphin. page | 45 |
| X. A Monseigneur le Dauphin, pour lui demander permission de l'aller voir. | p. 51 |

PIECES CRITIQUES.

| | |
|--|-------|
| I. La Valise du Poëte ; ou caprice, au voyage de Lucienne. page | 54 |
| II. Sur la décadence du bon goût. A Monsieur I.D.F. A.G.A.P. page | 67 |
| III. Apologie de l'Auteur sur ce qu'il s'amuse quelquefois à faire des Vers &c. | p. 78 |
| IV. Nécessité de la satyre par rapport aux Auteurs; ou le grand Prévôt du Parnasse. | p. 87 |

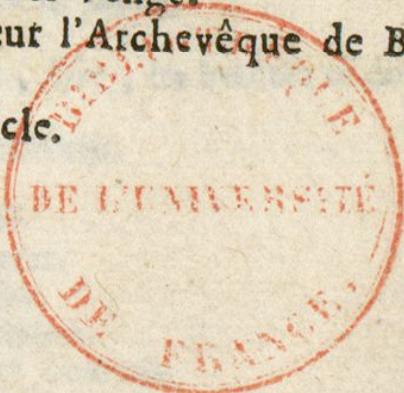
T A B L E.

V. Santeüil vengé.

p. 99

PIECES MESLÉES.

| | |
|--|--------|
| I. Plaintes justes & legitimes sur la paresse du Messager du Mans. | p. 104 |
| II. L'arrivée heureuse & inespérée du même, ou le triomphe du Messager du Mans. A. Mr. D. B. C. D. | p. 111 |
| III. Le Chêne & l'Epine, à Mr. l'Abbé du D **. | p. 120 |
| IV. Réponse de l'Hermite à la mercuriale de son Chêne. page | 128 |
| V. La Rhune. A Madame la Marquise de Mirepoix. | p. 132 |
| VI. Portrait du Roi de Suede fait en 1707. | p. 148 |
| VII. La Nouvelle Eve. Histoire. | p. 153 |
| VIII. Ode sur la naissance du Duc de Bretagne. | p. 162 |
| IX. Epître en Rondeau à Monsieur le Dauphin, après l'avoir vu. | p. 170 |
| X. L'Horoscope. | p. 174 |
| XI. Virelay manqué, sur l'incertitude des choses de ce monde. | p. 193 |
| XII. Le Poëte Tapissier Honni & Vengé. | p. 201 |
| XIII. Bouquet à Monseigneur l'Archevêque de Bourges. page | 214 |
| XIV. Le Destin du nouveau siècle. | p. 215 |



Fin de la Table.

T A B L E

228

Sébastien Leclerc 77

LIBERTÉS MÉSÉPTE

- I. Mémoires pour la législation de l'ordre des médecins du b. 104
 II. Mémoires pour la législation de l'ordre des médecins, ou l'ordre des b. 111
 III. Mémoires pour la législation de l'ordre des médecins, ou l'ordre des b. 115
 IV. Mémoires pour la législation de l'ordre des médecins, ou l'ordre des b. 119
 V. Récouvrement de l'ordre des médecins à l'égard de l'Assemblée * b. 120
 VI. Récouvrement de l'ordre des médecins à l'égard de l'Assemblée * b. 120
 VII. Récouvrement de l'ordre des médecins à l'égard de l'Assemblée * b. 120
 VIII. Récouvrement de l'ordre des médecins à l'égard de l'Assemblée * b. 120
 IX. Récouvrement de l'ordre des médecins à l'égard de l'Assemblée * b. 120
 X. L'Homologie. b. 124
 XI. Mémoires pour la législation de l'ordre des médecins du b. 124
 XII. Mémoires pour la législation de l'ordre des médecins du b. 124
 XIII. Mémoires pour la législation de l'ordre des médecins du b. 124
 XIV. Mémoires pour la législation de l'ordre des médecins du b. 124
 XV. Le Décret du 10 juillet 1791. b. 124

Liste de la Table

La Table

page

Sur la Table

11

12

Fautes à corriger.

Pages. Vers.

- 7 21 je vois , lisez , je crois.
22 11 sur la vie , lisez , & même sur la vie.
26 5 l'un & l'autre s'ensuit , lisez , l'un de l'autre s'ensuit.
20 de prendre , lisez , de peindre.
41 8 c'est toujours parler , lisez , c'est toujours répondre.
45 10 demain , lisez , dés demain.
52 dern. je scias pour , lisez , je scias pour vous.
58 20 Et ces deux seuls , &c. effacez ce vers.
65 14 La seine , lisez , La scene.
69 3 annoncé , lisez , énoncé.
70 dern. Tout au contraire , lisez , Tous au contraire.
71 20 sonde , lisez , tonde.
78 14 notable , lisez , noble.
89 9 livres , lisez , livrets.
22 du Censeur , lisez , d'un Censeur farouche.
90 23 de commissaire , lisez , pour commissaire.
95 3 pourtant , lisez , partout.
96 23 lisez , Il croit prest à trébucher ,
24 Sauvez l'honneur de la pucelle.
Nota. Erreur dans le chiffre : après la page 96 on a repris une seconde fois 93.
93 24 cela est digne , lisez , le cas est digne.
100 13 des vers , lisez , tes vers.
20 leurs beautez , & donnent , lisez , les beautez te don-
nent.
129 14 jà convertis , lisez , de convertis.
149 19 scait , lisez , sceut.
155 6 au deffi , lisez , de ce deffi.
158 1 les progrez , lisez , le progrez.
164 1 l'instruire , lisez , t'instruire.
175 7 leur affaire , lisez , leurs affaires.
184 17 Le cœur en , lisez , le cœur vous en.
205 dern. se déchaîne , lisez , dechainé.
231 18 à M. lisez , à Mars.